

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME.





PREMIÈRE CONFÉRENCE.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

NÉCESSITÉ DU PROGRÈS MORAL.

(SUITE.)

Messieurs,

Le Progrès, avons-nous dit, est dans l'humanité l'aspiration la plus légitime, la plus féconde, la plus séduisante ; il est spécialement l'idée, la passion et la volonté dominante de notre siècle. Donc, une solution chrétienne à la question du Progrès utile dans tous les temps, est une nécessité spéciale de notre temps. Voilà pourquoi nous avons entrepris de mon-

trer dans la doctrine du christianisme les conditions, et dans son histoire la réalisation du Progrès véritable.

Toute vraie doctrine du Progrès doit en poser d'abord les deux grandes bases : le point de départ et le point d'arrivée. Le christianisme établit d'une manière sûre et définie ces deux bases du Progrès : il appuie le point de départ sur les trois dogmes de la création, de la chute et de la réhabilitation : et il pose dans la possession même de Dieu le terme final du vrai Progrès humain.

Étant donnés ces deux points fondamentaux, il s'agit de savoir en quoi consiste la marche progressive qui conduit de l'une à l'autre. Ici deux doctrines radicalement opposées se présentent ; l'une qui fait consister surtout la marche progressive de l'humanité dans le perfectionnement de la matière ; l'autre qui la fait consister avant tout dans le perfectionnement des hommes. La première de ces deux doctrines est radicalement antichrétienne et rétrograde ; la seconde, essentiellement chrétienne et progressive. En effet, si le perfectionnement de la matière par le génie de l'homme constitue

un Progrès, il ne réalise qu'un Progrès inférieur; bon en lui-même, ce Progrès en s'exagérant rompt l'équilibre et pousse à la décadence. Voilà pourquoi, bien que le christianisme le proclame légitime, il ne le met cependant qu'au dernier rang de nos Progrès; et posant le perfectionnement des hommes eux-mêmes comme le Progrès souverain, source et condition de tous les autres, il dit à l'homme, en lui montrant pour modèle la perfection infinie elle-même : *Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait.* Par là, le christianisme fait preuve d'une sagesse divine, et montre qu'il a dans sa doctrine le secret du vrai Progrès. Sans le Progrès moral, en effet, tous les autres Progrès tendent à nous ramener à la décadence. Déjà nous avons vu dans notre dernière conférence à quoi aboutissent, sans le Progrès moral, et le Progrès *scientifique*, et le Progrès *artistique*, et le Progrès *social*.

Aujourd'hui, sans autre interruption que celle du temps, reprenant le fil continu de nos discours sur le même sujet, nous appliquerons la même démonstration au Progrès matériel. Nous allons rechercher *à quoi doivent*

aboutir le Progrès matériel et la marche de l'industrie séparés du Progrès moral. Et après avoir ainsi établi sous tous ses grands aspects la nécessité du Progrès *moral*, nous nous placerons dès dimanche prochain à un point de vue nouveau.

Messieurs, vous ne trouverez pas étonnant que j'insiste sur ce sujet : il est de ceux qu'on ne peut toucher légèrement. D'ailleurs, en continuant de l'approfondir dans la mesure du moins que permet le discours, j'accomplis un devoir pour moi doublement sacré : je l'ai promis à l'illustre Prélat, que nous pleurons tous, Monseigneur Sibour, de chère et douloureuse mémoire (1).

En prononçant ce nom, comment me défendre d'une profonde émotion? Qui de nous pourrait se retrouver dans cette religieuse et fraternelle assemblée, sans chercher de son cœur ému et de ses yeux mouillés de larmes, celui qui manque à cette Église veuve et à cette famille désolée? Cette première ren-

(1) Monseigneur Sibour, archevêque de Paris, assassiné le 3 janvier 1857, dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

contre de nos cœurs dans l'enceinte, où tant de fois nous l'avons vu au milieu de ses fidèles et de ses enfants, nous rappelle le coup qui nous a frappés dans notre pasteur et père : en voyant devant nous cette place vide, il ne se peut que je ne me demande, et que vous ne vous demandiez avec moi : Où est celui qui nous bénissait tous?... Lorsque me faisant au nom de Dieu la mission de mon sujet, il me disait en étendant sur moi la main, ces paroles que je vous ai redites : *Allez, je vous bénis, vous et votre sujet,* pouvais-je penser qu'il nous manquerait pour le bénir jusqu'au bout? Du moins une consolation me demeure, qui me vient encore de lui. En continuant cet apostolat, j'accomplis le vœu de son cœur; et s'il n'est plus là pour me bénir sur la terre, je ne sais quoi me dit qu'il me bénit encore du haut du ciel.

Rechercher où doivent aboutir l'industrie moderne et la marche du Progrès matériel, séparés d'un Progrès moral supérieur ou du moins proportionnel à leur développement, telle

est, Messieurs, la très-vive et très-grave question que je pose devant vous, et pour la solution de laquelle, je ne veux m'inspirer ni des passions, ni des préjugés de ce temps.

L'industrie moderne peut être considérée sous deux grands aspects, dans son but et dans son moyen : dans l'idéal qu'elle poursuit, et dans l'instrument dont elle se sert. Sous ce double rapport elle nous montre au bout de ses plus magnifiques triomphes de lugubres catastrophes, s'il ne se développe dans les générations nouvelles un Progrès moral assez puissant pour changer l'idéal qu'elle veut atteindre, et tourner au bien de l'humanité l'instrument dont elle se sert.

I

Quel est, Messieurs, le grand idéal que poursuit dans sa marche générale l'industrie moderne? On peut l'exprimer dans ces deux mots : *Jouissance indéfinie.*

Pour atteindre cet idéal l'industrie moderne imagine et pratique une théorie qui se résume

à peu près dans l'exposé que voici : La jouissance naît des besoins, elle n'est autre que les besoins satisfaits : la jouissance est la correspondance entre le besoin qui appelle son objet, et la réalité qui répond au besoin. Donc, des besoins plus grands engendrent des jouissances plus grandes ; et la satisfaction étant supposée, on peut dire que les jouissances humaines ont pour mesure les besoins de l'homme. Il résulte de là que, pour agrandir les jouissances, il faut agrandir les besoins ; et que, pour créer à l'homme des jouissances toujours nouvelles, il faut créer dans l'humanité des besoins toujours nouveaux.

Mais comment agrandir les besoins existants et créer des besoins nouveaux? L'industrie répond : En multipliant indéfiniment par le travail les produits nouveaux, et en créant indéfiniment par le génie des ressources nouvelles ; en sorte que la production et les ressources matérielles soient toujours non-seulement égales, mais supérieures aux besoins existants. Ainsi, tandis que les besoins actuels obtiendront satisfaction, les désirs surexcités sans cesse par les produits de l'in-

dustrie feront naître de jour en jour des besoins inconnus ; et de ces besoins indéfiniment expansifs sortiront pour l'humanité des jouissances indéfiniment progressives. En deux mots : *produire indéfiniment* pour *jouir indéfiniment*, telle est la théorie de l'industrie moderne.

Cette théorie se croit fille de la science ; elle est fille de la cupidité. Tel est, en effet, le penchant de la cupidité humaine ; jouir sans mesure : comme le feu, elle ne dit jamais : *C'est assez*. Parce qu'elle ne veut pas de limites à ses jouissances, elle ne veut pas de limites à ses besoins. Vérité profonde que le génie de saint Augustin exprima par ces mots : *Nescit cupiditas ubi finiatur necessitas*. Non, la cupidité ne sait pas, elle ne veut pas savoir où finit le besoin, parce qu'elle ne veut pas que, posant une borne à la jouissance, on lui dise : *Tu n'iras pas plus loin*. Et voilà pourquoi l'industrie moderne, s'inspirant non de la connaissance de l'homme mais de la cupidité humaine, entreprend de reculer indéfiniment devant ses inventions la borne du besoin, afin de reculer indéfiniment devant nos désirs la borne de la jouissance.

Telle est ce qu'on peut appeler, sauf des exceptions que je me plais à reconnaître, l'*idée industrielle* des temps modernes : tel le mouvement qui emporte dans leur ensemble l'industrie contemporaine et le Progrès matériel. Idée fausse, s'il en fut jamais dans l'âme humaine, mouvement désastreux, s'il en fut jamais dans le monde.

Oui, Messieurs, cette idée : *Créer indéfiniment des besoins pour agrandir indéfiniment les jouissances*, est une idée fausse. Le travail de l'homme n'a pas pour but de créer des besoins, mais de les satisfaire. Dieu seul crée les besoins, la nature les révèle, et le travail les satisfait : voilà l'ordre. Vous êtes bien puissants ; vos triomphes sur la nature l'attestent tous les jours : mais sachez-le bien, vous n'êtes pas des *créateurs*. Créer à l'homme un seul besoin dont la satisfaction puisse agrandir l'humanité, dépasse votre mesure. Tout l'effort de votre génie doit se borner à comprendre l'œuvre divine ; trouver le rapport le plus naturel entre les besoins créés et les réalités de la création, c'est le triomphe de la science économique. Mais prétendre à l'ambition de créer les besoins pour

multiplier les jouissances, et agrandir la vie ; ce n'est pas seulement outrager l'œuvre de Dieu, c'est insulter la nature de l'homme, c'est mentir à ses besoins eux-mêmes. Les besoins du corps ressemblent au corps qui les engendre, ils sont essentiellement limités. Encore mieux que l'Océan, Dieu en les creusant dans l'homme, les enferma entre des limites qu'ils ne doivent pas dépasser. Lorsque vous leur donnez un aliment égal à leur capacité, eux-mêmes nous disent, en se reposant : *C'est assez, nous sommes satisfaits.* Ils vous avertissent par leur apaisement de la borne que leur donna l'auteur de la nature.

Donc, même en supposant dans l'homme la puissance illimitée de combiner les éléments de la matière pour en faire sortir des ressources toujours nouvelles, il n'en résulte pas que l'homme puisse agrandir lui-même indéfiniment avec ses besoins sa puissance de jouir. L'homme ne peut grandir indéfiniment que par le côté de lui-même qui regarde l'infini; par l'autre côté de son être, il se heurte à la borne; et s'il la veut briser pour s'étendre au delà, la borne reste et il ne brise que lui-

même. Si des esprits de notre temps enseignent comme un axiome économique ce qu'ils nomment l'extensibilité indéfinie des besoins matériels, c'est qu'éblouis par le sophisme, ils confondent, par une méprise aussi désastreuse qu'elle est peu philosophique, les désirs de l'âme avec les besoins du corps.

Fausse en principe, cette théorie de l'industrie moderne est par-dessus tout désastreuse dans son application. Essayez de l'appliquer à l'homme dans toute son étendue, et d'en suivre jusqu'au bout les conséquences pratiques ; à quoi devez-vous aboutir? à l'énervement des corps et à l'épuisement de la vie. La jouissance fut mesurée au corps de l'homme, comme la séve le fut aux plantes, comme la sensation le fut aux animaux. Surexcitez la séve dans une plante, elle s'épand en une végétation désordonnée, et laisse après cet épanchement stérile la plante épuisée et flétrie. Surexcitez dans l'être vivant la volupté de la sensation, vous tarissez la vie, vous affadissez la jouissance elle-même. Des génies emportés ivres et fous au souffle de cette idée pleine en effet d'ivresse et de folie,

ont dit dans des livres applaudis : *La vie, toujours la vie; donc la jouissance, toujours la jouissance.* Oui, pourvu que ce soit la jouissance dans la mesure et la vie dans sa règle.

Prenez-y garde, cette accélération de la vie, appelée par des systèmes qui en méprisent les lois, pourrait bien n'être que l'accélération de la mort. Cet accroissement indéfini de la jouissance, que repousse la nature, n'est au fond que l'accroissement des décadences physiques, qu'amènent tôt ou tard dans le corps humain la surexcitation du désir et l'exagération du besoin. Vous dites : « Produisons indéfiniment, » pour jouir indéfiniment, c'est l'idéal de l'indus- » trie moderne. » Allez donc, et pour atteindre cet idéal sublime, déployez toutes les puissances de votre industrie : qu'à tous les points du globe et à tous les vents du ciel, le génie de l'homme conspire avec les forces de la nature pour obtenir partout et pour tous ce résultat illustre, se nourrir, se loger, se vêtir, toujours de mieux en mieux : qu'à cette ambition il n'y ait plus de limite, et que devant elle pour l'encourager toujours s'ouvre le sein magique de l'indéfini; à quoi devez-vous aboutir, si rien ne vous ar-

rête? Je vous le dis en vérité, vous aboutirez à l'abâtardissement de la race humaine. Il ne restera, pour transmettre à notre postérité une séve puissante, que les hommes soustraits par leur position à ces influences malsaines. Le laboureur mangeant son pain noir sous un rude soleil et dans un âpre travail, se fera avec ses besoins restreints un corps robuste, capable de perpétuer la pureté de notre sang et la vigueur de notre race : tandis que les populations des villes énervées par l'excès de la jouissance, se feront des corps caducs, d'où sortiront avec leur blème visage des générations *rachitiques.*

Mais les corps ne sont pas seuls à recevoir les blessures portées à notre humanité par cette théorie désastreuse ; l'âme surtout reçoit de son application des atteintes profondes. Ce principe : *Produire de plus en plus, pour jouir de plus en plus,* ce n'est pas seulement l'exténuation des corps, c'est la dépravation des âmes, c'est l'immoralité même. Je le crois bien ; cette idée inoculée à l'âme humaine, c'est le germe de la mort inoculé à toute vertu ; c'est le devoir de jouir substitué à tout autre devoir, ou du moins primant insolemment tous les autres de-

voirs : c'est la jouissance poursuivie comme but de la vie : c'est la vie elle-même, la vie entière se ramassant dans la jouissance, comme au point central où doivent aboutir toutes les forces de l'homme. C'est la loi de la lutte qui se brise dans l'homme ; c'est la répression qui tombe de toutes parts, et laisse sans mesure et sans frein tous les instincts de la convoitise. C'est au cœur même de la vie humaine le règne de l'animal ; c'est la bête qui prosterne l'ange et l'humilie par la brutalité de ses triomphes, et la grossièreté de ses succès.

Et au bout de ces deux décadences il y en a une troisième, la décadence des sociétés livrées par cette théorie antisociale à de perpétuelles révolutions et à d'inévitables bouleversements. Vraiment il faut être frappé du vertige et de l'imprévoyance que produit dans l'homme la fureur de jouir, pour ne pas voir l'avenir que le règne de ce principe prépare aux sociétés humaines. J'admire que des hommes, qui parlent sans cesse du Progrès de l'humanité et de l'agrandissement des sociétés, n'aperçoivent pas le principe de dépression et

de mort sociale qui se cache au fond de cette formule en apparence si vitale et si progressive : *Produire indéfiniment pour jouir indéfiniment.* J'entends leurs discours, je lis leurs livres, et je demeure dans une stupéfaction douloureuse, en voyant le plus vulgaire bon sens se dérober à la pensée des sages : et je me dis, en essayant de m'expliquer ce mystère d'aveuglement : Comment ne voient-ils pas? comment ne comprennent-ils pas? Comment ne voient-ils pas que cette pensée, sous quelque formule qu'elle se produise, n'est qu'une provocation perpétuelle à la révolution sociale? Comment ne comprennent-ils pas qu'une fois sa formule acceptée, jamais même le peuple qui jouit ne peut avoir de raison pour dire : *Reposons-nous ; c'est assez de jouissance ;* et que dès lors, toute forme politique et tout gouvernement qui ne fait pas jouir aujourd'hui plus qu'on ne jouissait hier, doit tomber demain, pour laisser passer sur ses ruines le Progrès de la jouissance?

Vous le voyez, sous l'empire de cette idée qui gouverne l'industrie moderne, tout succombe, le corps, l'âme, la société ; tout dégénère, tout s'affaisse, tout se précipite, tout prend les routes

descendantes qui mènent à la barbarie, à travers tous les prestiges de la civilisation. Il ne faut pas s'en étonner, ce principe appliqué à l'humanité dans toute son étendue, c'est la barbarie elle-même ; car la barbarie, à quelque degré et sous quelque forme qu'elle se produise, n'est que le règne du corps dans l'humanité, c'est-à-dire la mort de la civilisation.

Ah ! nous avons souvent et avec éclat, prononcé ce mot de nos jours devenu trop fameux : *Civilisation.* Ces deux mots : Progrès et Civilisation, sont les deux échos de la voix qui remplit aujourd'hui la terre. Mais où réside, pensez-vous, l'essence de la vraie civilisation? A entendre certains hommes, fascinés par les splendeurs du Progrès matériel, on serait tenté de croire que le peuple le plus civilisé, est celui qui a plus et mieux que tous les autres peuples, des chemins de fer, des bateaux à vapeur, de l'éclairage au gaz, des télégraphes, des palais de l'industrie ; le peuple qui a la bourse la plus célèbre, la banque la plus riche, le numéraire le plus pesant, le capital le plus élevé, le commerce le plus actif, les spéculations les plus hardies ; le peuple, qui peut déployer

un luxe de vêtements, de festins, d'ameublements et d'habitations, ignoré de tous les autres peuples.

Rien n'est plus faux. Certes, nous ne blâmons, ni ne réprouvons, même au sein de la vraie civilisation, ces Progrès de la matière; tout cela peut être un ornement, une décoration, une parure de la civilisation, ce n'est pas la civilisation même. La civilisation d'un peuple c'est son éducation; or, l'éducation légitime et vraiment civilisatrice, c'est avant tout et par-dessus tout le développement du cœur et la culture de l'âme. Essayez de tout développer et de tout agrandir dans un enfant, tout, excepté ces deux choses, l'âme et le cœur; vous en ferez un petit barbare. Il en est de même d'un peuple. Développez en lui toutes les énergies du corps, tous les instincts de la chair, tout enfin, excepté l'âme et le cœur; que tous dans ce peuple aient le bien-être, tous l'aisance, tous la richesse, tous le plaisir; que l'Icarie devienne la réalité; l'Icarie ne sera qu'une barbarie, barbarie en robe de soie et en carrosse doré, barbarie ayant des palais au lieu de chaumières; mais barbarie toujours. Qu'importe que

l'homme ait un vêtement plus soyeux, une nourriture plus délicate, des meubles mieux polis, une demeure plus splendide; s'il n'est lui-même, par l'âme et le cœur, plus poli, plus doux, plus délicat, plus cultivé, plus moral enfin? *Civilisé* au dehors, il demeure *barbare* au dedans. Lorsque ces deux phénomènes viennent à se rencontrer dans un même peuple, au même point de l'espace et de la durée, le Progrès matériel et la décadence morale; alors deux choses se font l'une à l'autre au sein de la société ce contraste saisissant : au dehors des surfaces d'un poli qui ravit les regards, au dedans des âpretés qui épouvantent les âmes : au dehors des magnificences qui étonnent, au dedans des fureurs qui consternent.

Aussi, lorsque j'entends les bruits qui retentissent à la surface du monde social, et que j'écoute attentif les murmures qui grondent dans son fond, je ne puis me défendre d'une frayeur secrète; et je me demande avec effroi, si la société ne touche pas peut-être à l'un de ces moments terribles, où le fantôme d'une civilisation menteuse menace de s'évanouir en quelques jours au sein d'une barbarie réelle. J'entends

vos lèvres qui disent : « Nos mœurs deviennent » chaque jour d'une incomparable douceur ; » la fraternité se développe, la civilisation » marche : » et j'entends les âmes qui murmurent : « Nos jours sont chargés de menaces » inconnues : des projets affreux se remuent » au fond des cœurs ; la barbarie n'est plus » à la frontière, elle est au fond des âmes ; » elle attend qu'un souffle passe et lui dise : » *Voici l'heure.* »

Voilà, Messieurs, où menace de nous conduire l'industrie sans la vertu ; non l'industrie légitime dont nous avons parlé, mais l'industrie perverse, poursuivant au soleil de la civilisation chrétienne cet idéal digne d'un peuple barbare : *Produire indéfiniment pour jouir indéfiniment.* Ah ! Messieurs, pour tuer une civilisation, même la plus puissante, même la plus illustre, il ne faut pas beaucoup d'idées comme cette idée; il n'en faut qu'une. Donc, si vous ne voulez que cette idée perde notre société, il faut qu'elle meure elle-même au sein de la société. Il faut que cet idéal de civilisation tombe dans les âmes, ou il fera tomber lui-même la civilisation dans le monde. Il faut que l'huma-

nité entière reconnaisse une limite aux besoins et aux jouissances du corps. Il faut enfin que ce mouvement faux et désastreux, qui poursuit l'accroissement indéfini de la jouissance par l'expansion indéfinie des besoins, s'arrête à ce milieu de l'ordre et de la vérité, où le jouir contenu dans sa mesure est le bien-être des corps sans être l'opprobre des âmes, la menace de la société et la ruine de la civilisation.

Mais y a-t-il un moyen de modérer et de rectifier les essors de l'industrie contemporaine? Oui, Messieurs, ce moyen, dont je montrerai plus tard l'énergie salutaire, existe puissant, efficace, décisif; mais il n'y en a qu'un : développer, provoquer, étendre *les besoins de l'âme*. Suscitez au sein des générations par une grande culture morale la faim et la soif de toutes les vertus que le christianisme développe au cœur de l'homme; alors les besoins de l'âme se dilatant de jour en jour, diminueront de tout leur agrandissement les besoins du corps. Le moyen le plus efficace pour diminuer les besoins du corps, c'est d'agrandir les besoins de l'âme. L'homme est ainsi fait : les besoins de son corps et les besoins de son

âme marchent en raison inverse. Les peuples recherchent d'autant moins le bonheur qui vient de la jouissance, qu'ils recherchent davantage le bonheur qui vient de la vertu ; et ils s'élèvent d'autant plus, que, demandant moins la félicité à ce corps qui de tous côtés se heurte à la limite, ils la demandent davantage à cette âme, qui par toutes ses aspirations touche à l'infini.

Au contraire, lorsque notre puissance d'aspirer à un bonheur sans limite vient, en se dégradant elle-même, à se retourner du côté de la matière et du corps, pour leur demander la jouissance indéfinie ; alors, ce besoin de l'infini déviant de sa route, se débat et se dévore lui-même dans les limites où il s'est enfermé ; et bientôt se laissant tomber dans une fange impure, il emporte l'humanité à travers tous les prestiges de la civilisation fausse dont elle poursuit le fantôme, jusqu'à la barbarie qui l'attend pour l'ensevelir dans l'immortalité de l'opprobre, légitime châtiment des peuples qui ont abusé de la civilisation.

II.

Mais l'industrie séparée du Progrès moral, ne vous menace pas seulement par l'*idéal* qu'elle poursuit ; elle vous menace surtout par l'*instrument* dont elle se sert.

Quel est ce grand instrument ou, pour parler sa langue, quel est ce puissant levier dont l'industrie moderne veut se servir pour agrandir indéfiniment dans les générations futures la puissance de jouir ? Ici encore tout se résume en deux mots : la *conquête de la matière*, la prise de possession des forces de la nature par le génie de l'homme.

Or je dis que c'est là aux mains de l'humanité un instrument redoutable, que tôt ou tard elle doit retourner contre elle-même pour sa propre décadence et peut-être pour sa propre ruine, s'il ne se développe en elle un progrès moral assez fort pour la défendre contre l'abus de la force matérielle.

Messieurs, je vous en prie, élevez-vous avec moi au-dessus des préoccupations actuelles,

et étendez le regard de votre pensée par delà ces étroits horizons où s'agitent autour de nous les ambitions aveugles et les intérêts égoïstes ; plaçons-nous haut, afin de regarder loin. De ce point de vue élevé digne du sujet et de vous, nous allons découvrir, au sein même de notre prospérité matérielle, les signes des catastrophes dont l'industrie moderne menace notre avenir par ce terrible instrument dont elle dispose aujourd'hui, s'il n'y a dans les générations nouvelles un perfectionnement moral assez puissant pour en assurer dans ses mains l'usage salutaire.

Certes, il serait à plaindre celui qui ne verrait pas que le Progrès matériel bon et légitime en lui-même, est dans les mains de l'homme un instrument formidable : formidable d'un côté par les proportions qu'il donne à l'empire de la matière, qui va chaque jour diminuant devant lui-même la force relative de l'homme ; formidable d'un autre côté par le caractère de fatalité qui tient à la nature même des forces qu'il déploie, et qui va diminuant de plus en plus devant elle l'empire de la liberté humaine.

Messieurs, je ne viens pas devant vous me poser en prophète : mais nul ne peut m'interdire d'appuyer sur la force des choses mes prévisions hypothétiques ; et quelle qu'en soit la raison secrète qui m'y pousse, j'ai besoin de vous dire dans la pleine indépendance de mon ministère ce que l'on doit naturellement attendre pour l'avenir, si l'empire de la force matérielle croissant de jour en jour, l'empire de la force morale n'obtient au milieu de vous un développement proportionnel.

Et d'abord, si quelque grand coup de Dieu ne vient arrêter soudainement parmi nous cette prise de possession des forces de la nature par le génie de l'homme, voici ce que le plus vulgaire bon sens peut prévoir comme résultat immédiat. Livrée à sa propre impulsion, l'industrie donnera à cet instrument, qu'elle se forge chaque jour, des proportions toujours croissantes ; elle mettra en jeu des forces et des mécanismes devant lesquels ces prodiges, qui étonnent aujourd'hui une science née d'hier, n'apparaîtront peut-être à la postérité que comme des jeux d'enfants. Telle est, en effet, la marche naturelle des choses. Dans cet ordre

de progrès, chaque pas que fait l'homme est un degré pour s'élever plus haut : la science sert à multiplier la science, et la force à multiplier la force. Toute science nouvelle agrandit la passion de savoir ; et toute découverte l'ambition de découvrir encore. Lorsque le génie de l'homme dérobe un secret à la nature, cette découverte suscite un désir, ce désir une tentative. Supposez que ce désir soit efficace et cette tentative heureuse, dès lors ne voyez-vous pas ce qui doit arriver ? A mesure qu'une force de plus domptée par la puissance de l'homme vient, comme un docile instrument, se poser sous sa main, l'homme trouve dans cette force le moyen de subjuguer une force encore plus grande. En un mot, Messieurs, la série de vos progrès dans l'ordre matériel est une suite de conquêtes ; et parce que ce sont des conquêtes, ce sont des moyens de conquérir.

Cela posé, tout observateur attentif doit se dire, en regardant l'avenir : Si l'homme, armé de faibles ressources, a pu se créer à lui-même ces instruments dont il dispose aujourd'hui, quelles créations ne réalisera-t-il pas armé de

ces forces nouvelles? Évidemment le cours des choses l'annonce et la nature le prophétise. Supposé qu'une grande catastrophe ne rompe violemment cette marche de l'industrie, et n'ouvre entre le présent et l'avenir des abîmes inattendus, où le Progrès matériel lui-même périsse avec ses instruments pulvérisés, ce mouvement doit suivre une progression prodigieuse; car comme la force matérielle dont l'homme dispose va grandissant de jour en jour, on peut pressentir, dans cette prise de possession des puissances de la nature, une accélération que l'imagination a peine à suivre, et que la plus calme pensée ne peut calculer sans épouvante. Oui, Messieurs, toute pensée vraiment sérieuse doit, avec quelque effroi, regarder cet avenir. Parce que cet agrandissement progressif des forces matérielles a pour résultat nécessaire de diminuer devant elles-mêmes la force relative de l'homme; plus grandit autour de vous l'empire de la matière, plus devant cet empire grandissant l'homme sous un rapport se sent lui-même faible et petit.

Cet agrandissement des forces de la nature a un autre résultat non moins inévi-

table, c'est de diminuer l'empire de notre liberté devant l'empire croissant de leur fatalité. Que l'homme développe par l'industrie les forces de la matière, non-seulement il leur fait des proportions croissantes qui le diminuent devant elles, mais il leur assure encore sur lui-même une domination que, bon gré mal gré, il est forcé de subir. Les forces de la nature sont telles : elles se développent sans liberté; étant données certaines conditions, leur expansion est fatale, et domine à son tour cette liberté humaine qui les met à son service. En sorte que plus l'homme étend sur les forces de la matière le sceptre de sa puissance et l'empire de sa liberté, moins il devient puissant et libre pour se défendre contre cette matière subjuguée par lui-même. J'en donne un seul exemple, exemple palpable et populaire, qui a du moins, pour vous montrer l'idée que je développe, la puissance de l'image.

Vous êtes fiers de la découverte de la vapeur et de l'invention de vos chemins de fer : vous avez raison, ils attestent votre domaine sur la matière; et lorsque vous courez d'une frontière à une frontière plus rapides que tous les

conquérants, vous semblez dire avec orgueil : *Laissez passer les rois du monde.* Mais prenez garde, cette royauté même vous fait une servitude que vous êtes forcés de subir. Quand vous montez à ce convoi comme monte un vainqueur sur un char de triomphe, vous êtes des rois, c'est vrai, mais des rois qui abdiquent. Là, votre royauté appartient à la vapeur, et vous remettez votre sceptre à la locomotive ; là, vous dirai-je avec un auteur contemporain, vous n'êtes plus même un homme, vous êtes une chose ; vous n'êtes pas plus maître de vous défendre contre la violence de la machine que le *colis* emporté avec vous dans une rapidité et une servitude pareilles. Vous n'êtes plus forcés de demander à vos pieds agiles la puissance de franchir l'espace, mais vous êtes forcés, pour abréger la distance, d'agrandir sur vous-mêmes le despotisme de la matière. Vous courez plus vite de l'orient à l'occident, et du midi au septentrion ; oui, mais vous vous précipitez plus soudainement de la vie dans la mort. Vous êtes les très-humbles et très-impuissants sujets de la force qui vous gouverne et vous pousse, pour vous

emporter vivants à la station ou morts dans un abîme.

Or, à quoi tient cette différence, vous porter à la station ou vous jeter dans un abîme? A la chance d'une volonté, à l'éventualité d'un oubli, au hasard d'une distraction. Que le conducteur de la machine, esclave lui-même entraînant d'autres esclaves, oublie de toucher ce ressort ou de regarder ce point, la matière triomphe, et la machine vous tue. Que dis-je, un caillou au chemin, quelques grains de sable dans un rouage, c'est assez pour jeter dans la mort les dominateurs du monde.

Voyez-vous là-bas sur deux lignes de fer ces deux hommes se précipitant l'un vers l'autre portés sur leurs chars ardents? Vous diriez, en les voyant, qu'ils gouvernent la matière; non, c'est la matière qui les gouverne, et les emporte dans une tyrannie qu'ils ne peuvent plus vaincre. Saisis de frayeur, ces deux hommes voudraient se fuir : impossible! Qu'ont-ils fait? Ils ont oublié; leur liberté ne peut plus rien. Ainsi le veut la matière; ils se rencontreront, mais pour se broyer l'un l'autre avec leurs chars fracassés, et subir avec le peuple enchaîné à

leur malheur l'empire sanglant de la fatalité triomphante.

Messieurs, vous le comprenez, sans que je le dise, je n'attache pas à cet exemple la valeur d'une démonstration. Cette catastrophe possible et trop souvent réelle, ce n'est si vous voulez qu'un terme de comparaison ; c'est un point de départ. De là vous pouvez d'avance mesurer le danger que l'homme se prépare en agrandissant autour de lui l'empire de la force matérielle ; et vous devez vous demander, avec un légitime effroi : Qu'arrivera-t-il, si l'homme, après avoir déployé autour de lui dans des proportions que nous ne pouvons pas même imaginer les énergies de la nature, vient quelque jour à les retourner contre l'humanité même ?

Ah ! Messieurs, gardez-vous de le croire, je ne dis pas que la science est un glaive qui nous blesse, une arme qui nous tue nécessairement. Nous ne sommes pas de ceux qui disent : L'humanité, par son progrès dans la science marche fatalement à sa ruine ; elle ne monte que pour se précipiter ; elle n'arrache à la nature le secret de ses forces que pour

tomber sous leurs coups, comme *Prométhée tomba foudroyé pour avoir dérobé le feu du ciel.* La science est bonne, elle est un rayonnement de Dieu dans l'homme; elle n'est pas, de sa nature, un malheur, un désastre, une ruine : elle est une puissance. Mais, il faut bien l'avouer, c'est une formidable puissance. Et quand on voit l'humanité armée de cette puissance marcher à travers les mystères de la nature, on peut craindre pour elle l'explosion terrible. Plus elle descend aux profondeurs des choses, plus elle ouvre sous elle des abîmes qui la peuvent engloutir; plus elle monte vers leurs sommets, plus elle amasse autour d'elle-même, mêlés de ténèbres et de lumière, des nuages chargés de foudre, dont l'énergie peut éclater sur sa tête et la frapper soudainement dans ce périlleux laboratoire de la nature.

Mais je vous entends; vous dites : L'humanité sera prudente, elle ne sera point présomptueuse, point téméraire ; elle marchera d'un pas discret aux abords des volcans, sans aller chercher au fond de leurs cratères des secrets qui la tuent. Je le veux bien : l'homme ne sera qu'habile ; il connaîtra les forces de la nature,

et il ne se trompera pas sur la mesure de leur puissance. Mais ici une autre question se présente : Connaissant sans se tromper les forces de la matière, et pouvant supputer dans un calcul exact leurs naturels effets, l'homme n'aura-t-il pas la *volonté* d'en abuser ? Et s'il en abuse, qu'arrivera-t-il ? Messieurs, c'est en vain que notre sécurité aveugle voudrait écarter cette question, elle se pose malgré nous devant le présent et l'avenir. Quand l'industrie aura créé à l'homme ces ressources, que le présent ne connaît pas, mais qu'il conjecture sans les connaître; quand les voiles mystérieux, qui nous empêchent de voir, seront tombés devant les regards de vos fils étonnés à leur tour de l'ignorance de leurs pères; alors les hommes qui auront vu ce que nos yeux ne voient pas, les hommes qui auront su ce que nous ne savons pas, les hommes qui auront touché ce que nous ne touchons pas, les hommes enfin, qui auront étendu leur main sur tant de forces ignorées de votre génie, ne se précipiteront-ils pas à leur décadence et à leur ruine par leur puissance elle-même ? Forts pour détruire autant que pour créer, puissants

pour massacrer autant que pour sauver, ne se tueront-ils pas eux-mêmes dans des massacres et des assassinats inouïs? *Peut-être*. Et ce peut-être de la décadence, ce peut-être de la ruine dépendra d'une seule chose : *Usage légitime ou abus de la liberté humaine*.

Oui, Messieurs, si l'homme quelque jour, l'homme de l'histoire future, mieux que le Jupiter de la fable, ayant armé sa main de toutes ces foudres de la nature, *veut* les retourner contre l'humanité même, cela est écrit d'avance au livre de l'avenir, le monde verra des catastrophes dont nous n'avons pas même l'idée. Ce que pourront en effet des hommes pervers saisissant dans leurs mains avec les ressorts des États, la vapeur, le télégraphe, l'électricité, et toutes les inventions que celles-ci nous préparent ; nul ne le peut dire, parce que nul ne le peut savoir. Qu'est-ce que Babylone surprise par Cyrus et massacrée dans son ivresse? Qu'est-ce que des dynasties précipitées en quelques heures? Qu'est-ce que des révolutions accomplies en trois jours? C'est ce que les siècles ont vu, c'est ce que nous avons vu nous-mêmes. Mais ce que l'on n'a jamais

vu, c'est ce que l'avenir pourra voir, des peuples entiers anéantis en quelques jours. Oui, Messieurs, si l'humanité en masse, avec les forces incalculables que l'industrie met sous sa main, vient à abuser de sa liberté, le monde peut-être verra ce qu'il n'a jamais vu, des nations assassinées en trois jours par quelques civilisés, armés pour tuer les hommes des puissances de la nature.

Peut-être, Messieurs, ces paroles vous étonnent; et au premier abord vous y soupçonnerez le péril de l'exagération. Je le comprends; nous sommes peu accoutumés à contempler de ce point de vue la marche du progrès matériel. Mais j'estime que la réflexion et une méditation plus sérieuse vous montreront dans ces paroles la vérité, rien que la vérité. Deux choses ici échappent par leur évidence à toute contestation raisonnable; la première, c'est que, sans une rupture de la civilisation, le développement de l'industrie et la conquête de la matière suivront une progression que l'on ne peut bien définir, mais que l'on peut affirmer. La seconde, c'est que le développement de l'industrie, qui est un progrès dans la puis-

sance de créer et de produire, est aussi un progrès dans la puissance d'exterminer et de détruire : et comme on ne peut assigner de limite à cette conquête progressive des forces de la matière, on ne peut davantage assigner de limite à la puissance d'extermination dont l'humanité de l'avenir armera son génie. Dès lors, comment nous opposer la raison de l'impossible? est-ce que l'impossible de nos ancêtres n'est pas devenu notre fait au dix-neuvième siècle ? et la postérité ne s'étonnera-t-elle pas, elle aussi, de nos étonnements? Quoi qu'il en soit, j'affirme que le progrès matériel, aux mains d'une humanité sans mœurs, est le plus grand péril du monde moderne.

Leibnitz a dit quelque part : « Un méchant Européen est plus méchant qu'un sauvage, il raffine dans le mal (1). » Nous pouvons ajouter : Il est plus redoutable aussi; il multiplie par son génie sa puissance de nuire, et arme sa barbarie de toutes les forces de la civilisation. Nous l'avons dit, l'homme en possession de tout ce que le monde moderne nomme de ce

(1) Nouv. essais, l. I, c. 2.

nom, la *civilisation*, s'il n'a la culture morale qui seule peut faire de vrais civilisés, est un barbare encore, d'autant plus redoutable, que sans frein pour le crime, sans respect pour le devoir, et sans amour pour les hommes, il manie avec aisance les forces de la matière. Le sauvage qui ne possède rien des ressources de l'industrie et des armes de la civilisation, n'est qu'un enfant; et cependant c'est déjà un enfant terrible : son *casse-tête* à la main, il peut tuer un homme; que ne fera-t-il pas, si, sauvage par ses mœurs, il devient tout à coup, par les instruments dont il dispose, un civilisé du progrès matériel? Que l'industrie vienne armer ses bras, sans que l'éducation vienne châtier ses mœurs : laissez son âme sans obéissance, sans respect, sans amour, sans religion, sans vertu. Mais en revanche armez son corps de pied en cap. A son casse-tête ajoutez le poignard, la lance, le glaive, le fusil, le canon. Ce n'est pas assez, donnez-lui la vapeur, l'électricité, le télégraphe, et toutes les puissances de l'industrie; qu'il apprenne des grands maîtres de la civilisation matérielle l'art de s'en servir pour massacrer en grand : cet

homme est un sauvage encore ; mais, grand Dieu, quel sauvage ! L'industrie lui a fait une puissance heureusement ignorée des enfants du désert ; et il peut, lui sauvage, enfant cent fois terrible, accomplir des massacres que les anthropophages sont impuissants à réaliser dans leurs solitudes désarmées.

Ah ! Messieurs, l'industrie sans culture morale, l'industrie sans vertus avec tous ses engins, toutes ses machines, toutes ses lignes de fer, tous ses fils électriques, tous ses navires ailés et tous ses chars de feu, en un mot toutes ses forces redoutables ; si vous voulez savoir ce que c'est, je le dirai sans détour : c'est l'instrument des grandes ruines et des désastres gigantesques ; et pour suivre jusqu'au bout la comparaison que nous développons, je vous dirai : Le Progrès de l'industrie sans le Progrès moral, c'est le *casse-tête* de la civilisation.

Je n'annonce pas ces désastres, j'en montre l'éventualité comme pouvant sortir de l'abus de la force matérielle ; et vous entendez assez que ces prévisions n'ont rien d'absolu. Cet abus de la force matérielle existera-t-il ? se

produira-t-il un jour dans les proportions requises pour réaliser les désastres dont nous venons de parler, et consommer par les instruments de la civilisation la ruine même de la civilisation? Messieurs, c'est le secret de l'avenir et de Dieu : mais voici une loi de l'ordre moral que rien ne peut changer, et dont vous ne pouvez empêcher l'accomplissement. Règle générale, quand l'humanité en masse est corrompue, pareille à un méchant homme, elle abuse de ses forces, et les ruines qu'elle fait sont à la mesure des forces dont elle abuse. Supposez un homme véritablement pervers, le corps robuste, l'intelligence profonde, le génie puissant, mais en même temps le cœur corrompu, l'âme pervertie; je vous le demande, craindrez-vous de prophétiser dans cet homme un malfaiteur, un fléau, un destructeur? Non; car vous savez que cet homme fort mais pervers doit tôt ou tard abuser de sa force : la perversion de sa volonté vous montre d'avance l'usage de sa liberté; et si vous êtes sages, vous donnerez à cet homme des vertus, ou vous chercherez une sauvegarde contre ses vices. Pourquoi? parce que vous

pressentez dans la perversité d'un homme l'abus de la liberté humaine.

Or cette prévision, déjà si autorisée alors qu'il s'agit d'un seul homme, est bien autrement infaillible, alors qu'il s'agit d'un peuple, ou plutôt de l'humanité même. Un seul homme peut démentir la prévision des désastres appuyée sur sa perversité ; l'humanité jamais. L'humanité en masse est soumise pour sa conservation à des lois générales, qui, sans nuire à la liberté des individus, la gouvernent cependant aussi infailliblement que les lois qui président à la conservation du monde physique ; et l'une de ces lois est qu'elle ne peut se défendre elle-même contre l'abus de la force matérielle, que par un développement supérieur de la force morale.

Donc, tandis que le Progrès matériel marche à pas de géant comme un colosse chaque jour grandissant, s'il ne se fait dans le monde industriel une grande réforme morale ; si, tandis que le perfectionnement de la matière s'élève, le perfectionnement des hommes diminue, je dis que tôt ou tard il doit y avoir contre l'humanité même un déploiement meurtrier de la force

matérielle et des puissances de l'industrie tombées aux mains des méchants devenus les plus forts. Combien de temps cette explosion terrible se fera-t-elle attendre? il importe peu de le dire. Qu'est-ce qu'un quart de siècle dans la vie de l'humanité ? Mais prochaine ou tardive, étant donnée l'universelle corruption des hommes, la catastrophe qui doit résulter de l'abus des grandes forces de l'industrie est plus infaillible et plus inévitable qu'un phénomène du monde matériel, étant données les lois de la nature physique.

Oui, Messieurs, je vous le répète, sans le Progrès moral l'industrie nous pousse dans un abîme où nous serons précipités. Si vous ne compreniez pas cela, il n'y aurait plus rien à vous dire; et après avoir averti comme Isaïe, menacé comme Ézéchiel, je n'aurais plus qu'à pleurer comme Jérémie sur vos infaillibles ruines. Telle est la situation que les choses et les hommes nous ont faite : une réforme morale de l'industrie par le christianisme, ou une ruine de la société par l'industrie; une transformation industrielle, ou une catastrophe sociale; c'est à choisir. J'ai beau

chercher un milieu entre ce refuge qui est à droite et cet abîme qui est à gauche, je ne puis pas même en imaginer.

Il y a par le monde des habiles qui ne seront pas de cet avis, et qui ne partageront pas nos alarmes. Ils continueront de porter dans le mouvement industriel cette maxime perverse et antisociale : *Tout pour les corps, rien pour les âmes ; tout pour la jouissance, rien pour la vertu.* Ils continueront de regarder le corps du peuple ouvrier comme un instrument de fortune ; son âme comme un souffle de plus dans la voile de leur prospérité ; sa vie entière comme une mine d'or vivante qu'il faut exploiter jusqu'à la dernière parcelle, pour la laisser dépouillée de ses trésors, comme ces mines de Californie désertées par les égoïsmes rassasiés : ceux-là ne peuvent entendre ; ils ne comprennent le mal que quand il descend dans la rue, brûlant le pavé de ses pieds ardents, et ébranlant de ses coups les arsenaux, où leur industrie sans vertu et sans Dieu fonctionne pour la seule gloire de leur fortune et le seul triomphe de leur égoïsme. Ceux-là trouveront que cette parole n'est pas à leur convenance, qu'elle impor-

tune leur prospérité ; et ils diront peut-être dans leur sécurité béate : « Que veut cet homme avec ses prophéties. » Ah ! si ces hommes étaient ici présents, je leur crierais du fond de mes entrailles émues : Frères, nous voulons vous sauver, non-seulement pour l'éternité, mais pour le temps aussi : nous voulons vous sauver, vous, vos familles, vos biens. En vérité, je vous le dis, s'il ne se fait en vous et dans les âmes qui relèvent de vous une transformation profonde, vous serez ensevelis dans le triomphe même de votre fortune. O prudents du siècle, ô fortunés du monde, ô princes de l'industrie, l'heure est venue de vous convertir, et à votre tour de faire pénitence ; pénitence de vos longs oublis de Dieu, pénitence de vos mépris de la loi morale : si vous ne la faites cette pénitence que le monde attend, et qui sera le signe et la cause de la conversion populaire, en vérité, je vous le dis, vous périrez tous : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes simul peribitis* (1). Si vous ne réformez votre industrie, votre industrie vous écrasera. Pareils à ces

(1) Luc. XIII. 5.

hommes surpris et broyés par la tour de Siloë, la ruine vous prendra en sursaut sur cette route fatale où vous poursuivez loin de la vertu et de Dieu la jouissance indéfinie. Donc, vous dirai-je avec un ancien, « ces biens que vous aimez, ces idoles que vous embrassez, quelle que soit leur valeur, si vous voulez les retenir, réveillez-vous enfin : *Si ea, quæcumque sint quæ amplexamini, retinere vultis, expergiscimini tandem;* » Ou plutôt je vous dirai avec la grande voix d'un prophète : « Vous qui dormez le sommeil de votre ivresse et de votre prospérité, vous êtes sur un abîme; hommes ivres, réveillez-vous, *expergiscimini, ebrii* (1) ! »

Hélas! hélas! tel est l'aveuglement de l'égoïsme qu'il n'entend plus même la raison de l'intérêt qui est sa suprême raison. Mais je parle à ceux qui veulent entendre la vérité, toute la vérité ; je parle à ceux qui comprennent non-seulement la raison de l'intérêt, mais la raison du dévouement ; je parle à ceux qui mettent au-dessus de leur fortune et de leur jouissance l'honneur de notre race, la dignité de notre

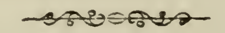
(1) Joel. I, 5.

âme, le salut de la société, et le vrai Progrès de l'humanité. Je parle à vous, Messieurs, dont la sympathie n'a jamais manqué à une parole où vous sentez vivre la seule ambition qui soit digne d'un apôtre, l'ambition de vous sauver ; et je vous dis en finissant cette parole d'un de nos plus illustres prélats : *Souvenez-vous qu'un nœud indissoluble lie le monde matériel au monde moral* (1). N'oubliez pas que si des rouages de fer, d'airain, ou d'acier peuvent faire marcher pour le bien-être des hommes vos mécanismes dociles sous la main de votre génie, la société humaine ne marche pas appuyée sur des machines, mais sur des vertus ; et que, sans l'accomplissement de la loi morale et la fidélité à Dieu, rien ne peut empêcher tôt ou tard le génie de l'homme de briser avec ces mécanismes la société humaine.

Devant ce danger bien autrement sérieux qu'une invasion de barbares, qui de vous ne consentira à faire des sacrifices, même les plus héroïques, pour réformer l'industrie matéria-

(1) Cette parole est de S. E. le Cardinal Archevêque de Bordeaux présent à ce discours.

liste, cette grande menace de barbarie? Vous surtout qui avez dans vos mains avec les instruments du travail l'âme et le cœur du peuple travailleur, ah! faites une ligue sainte pour obtenir que le travail industriel devienne non plus la dépravation, mais le perfectionnement des âmes. Que l'industrie, née elle aussi pour le Progrès du monde, marche avec vous et par vous vers le terme final de tout Progrès, c'est-à-dire vers Dieu qui n'a créé l'industrie pour l'homme, qu'en créant pour lui-même et l'homme et l'industrie.



DEUXIÈME CONFÉRENCE.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LA CONCUPISCENCE

OBSTACLE AU PROGRÈS.

Messieurs,

Nous avons essayé de répondre dans notre dernière conférence à cette question pleine d'un intérêt éminemment actuel : Où nous conduit, sans le Progrès moral, le Progrès matériel? A quoi doit aboutir le perfectionnement de la matière sans le perfectionnement des hommes? Et nous avons répondu par ces deux mots : La décadence, la ruine. L'industrie moderne, sé-

parée du Progrès moral nous menace doublement, et par l'idéal qu'elle poursuit, et par l'instrument dont elle se sert.

L'idéal de l'industrie, en dehors du christianisme et du perfectionnement moral, c'est la *jouissance indéfinie;* la théorie qu'elle pratique se résume dans ces formules simples : Multiplier et agrandir les besoins pour multiplier et agrandir les jouissances; produire indéfiniment pour jouir indéfiniment. Fausse en principe, cette théorie est désastreuse en pratique; appliquée à l'humanité dans ses dernières conséquences, elle aboutit à l'exténuation des corps, à la corruption des âmes, au bouleversement de la société, à la chute de la civilisation, en un mot, à la barbarie.

L'instrument dont l'industrie se sert pour atteindre son but, c'est-à-dire pour agrandir indéfiniment la jouissance, c'est la conquête de la matière par la liberté, la prise de possession des forces de la nature par le génie de l'homme. Cet instrument du Progrès matériel est formidable par les proportions gigantesques qu'il doit prendre dans l'avenir, et qui diminuent devant lui la puissance relative de l'homme; for-

midable aussi par son caractère de fatalité, qui amoindrit devant le règne de la matière l'empire de cette liberté qui subjugue la matière. Si le Progrès moral n'assure aux mains de l'humanité l'usage salutaire de cet instrument deux fois terrible, on doit prévoir que tôt ou tard elle le retournera contre elle-même; alors, les désastres seront à la mesure des forces déployées : le monde verra des catastrophes que l'on n'a jamais vues, que nous pouvons à peine imaginer.

Messieurs, vous l'avez tous compris, ces désastres sont à une condition : *l'absence du Progrès moral ;* sans rien retirer de tout ce que j'ai dit l'année dernière sur la légitimité du Progrès matériel considéré en lui-même, j'affirme, ce que je crois avoir démontré, que, sans le perfectionnement des hommes et le Progrès dans la vertu, le perfectionnement de la matière et le Progrès de l'industrie nous poussent à une décadence inévitable, si ce n'est à une ruine complète. D'autre part, j'ai déjà montré que, sans le Progrès moral, le Progrès scientifique, le Progrès artistique et le Progrès social ont un résultat pareil. Nous pouvons donc désormais

considérer comme acquise cette vérité capitale dans le sujet que nous traitons : *Nécessité souveraine du Progrès moral par le perfectionnement des hommes,* pour réaliser le vrai Progrès humain.

Aussi, Messieurs, ce qui doit ici donner à réfléchir aux esprits attentifs, c'est notre situation morale, à l'heure où tout semble vouloir grandir autour de nous ; tout, excepté nos vertus. Au milieu de l'enivrement universel du monde contemporain, pour tout ce qui s'intitule de ce nom : *le Progrès,* j'aperçois des décadences morales, dont le spectacle me consterne pour l'avenir de notre humanité.

Ah ! Messieurs, j'aime mon siècle, j'aime les hommes de mon temps. Si je ne les aimais, comment trouverais-je en mon cœur la passion de leur faire du bien ? C'est parce que j'aime passionnément ces hommes avec qui Dieu m'a fait la vocation de vivre, et pour qui il m'a fait l'honneur de me dévouer, que je me sens plus pressé par la charité de Jésus-Christ de leur révéler leur misère, toute leur misère.

Eh bien, Messieurs, la misère de votre temps, sa souveraine misère, si vous voulez la con-

naître, je vais la dire sans détour, parce que je sens que je vais la dire avec amour et dévouement : *la corruption des mœurs*. Nous avons beau envelopper cette misère sous le voile d'une prospérité factice, elle perce à travers tous nos déguisements, elle se révèle dans sa réalité terrible aux regards de l'observateur. Et après dix-huit siècles de vertu et de perfection chrétienne, Tacite, s'il ressuscitait de nos jours, pourrait redire encore ce mot fameux : *Corrumpere et corrumpi, sæculum vocatur :* Corrompre et être corrompu, cela se nomme le siècle.

Voilà le mal du temps, le mal que je veux combattre, non avec l'exagération calculée et l'ironie amère des satiriques, mais, si Dieu me le donne, avec la mesure de la vérité et la compassion qu'il nous met au cœur avec sa charité.

Or, la première condition pour combattre efficacement un mal, c'est d'en connaître la cause. Pour arrêter notre société sur la pente de notre décadence morale, il faut vous montrer où gît la force qui la précipite. En d'autres termes, il faut connaître *l'obstacle au Progrès moral :* et c'est ce que nous allons rechercher.

Il y a dans l'Écriture un mot dont le siècle perd de jour en jour le sens profond, et sans lequel vous n'aurez jamais l'intelligence du *Progrès*, parce que ce mot résume dans un abrégé divin tous les obstacles au Progrès moral, condition nécessaire du vrai Progrès humain. Ce mot est celui-ci : *la Concupiscence*. Tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis, concupiscentia oculorum et superbia vitæ* (1).

Le mot *concupiscence* a dans les livres de philosophie humaine des sens fort multiples dont je n'ai pas à m'occuper. Je le prends ici selon la signification que lui donne l'Écriture dans ce texte fameux que je viens de citer et dans cet autre encore qui renferme toute une philosophie de l'homme : « Chacun est tenté, attiré, séduit par sa propre concupiscence. » Prise dans cette acception éminemment chrétienne et biblique, la concupiscence n'est pas autre que le foyer des passions humaines : ce

(1) I Joan. II. 16.

sont les passions elles-mêmes, mais les passions en tant qu'elles dévient de leur fin et poussent au désordre; *les passions retournées contre leur but*. Voilà l'hydre perpétuellement vivante qui ruine vos vertus et dévore votre Progrès; hydre terrible, déchaînée sur le monde par le péché originel, qui en retournant contre leur but les passions données à l'homme pour le conduire à Dieu, jeta au sein de l'humanité cet antagonisme persévérant au vrai Progrès humain.

Tel est l'obstacle au Progrès moral, et pour mettre le mot en rapport avec l'idée que je développe, *la force rétrograde*. C'est ce que vous allez voir dans ce discours d'une manière plus générale, et ce que vous verrez plus en détail dans les discours qui suivront.

La concupiscence est dans l'humanité *la force rétrograde*, parce que, par sa nature même, elle retourne et emporte tout avec elle dans un sens opposé à notre marche progressive; par le mouvement qu'elle imprime à l'humanité, les idées, les affections et l'action, c'est-à-dire, tout l'homme marche, en fuyant le but du vrai Progrès, vers l'inévitable décadence.

I

Le premier effet que produit dans l'humanité cette force rétrograde, c'est de *retourner* les esprits et de jeter la perturbation dans le monde des idées.

Il y a une chose qui est avant tout nécessaire à la réalisation du Progrès humain : la vue distincte, l'intelligence universelle des grandes vérités qui sont la règle du mouvement et le support de la vie morale des nations. Les sociétés, dans les diverses périodes de leur vie, accomplissent une sorte de révolution autour de certains principes immuables de justice, d'ordre et d'harmonie. Lorsque l'humanité regarde et cherche ces vérités dont Dieu même est le lien éternel, les générations montent, c'est le Progrès; lorsque l'humanité les perd de vue et s'en éloigne, les générations descendent, c'est la décadence. Les corps accomplissent autour de leurs centres des mouvements nécessaires; les âmes accomplissent, autour de ces principes des mouvements libres.

Ces idées, quelles sont-elles? Celles qui dé-

terminent les relations essentielles entre le Créateur et la créature : un Dieu personnel, infini, libre, créateur et providence, providence générale pour l'ensemble des êtres créés, providence spéciale pour chaque être en particulier; la vie future, l'immortalité, les récompenses et les châtiments éternels, seule sanction suffisante à la loi morale; l'adoration, la prière, le culte, la religion vraie, c'est-à-dire ce qui met l'homme avec Dieu dans un commerce efficace. Ces idées, quelles sont-elles? Celles qui mettent les hommes entre eux dans leurs nécessaires rapports : l'obligation d'obéir aux puissances légitimes et établies; la justice distributive, le respect du droit d'autrui; la hiérarchie sociale se rencontrant, sans l'exclure, avec l'égalité naturelle; l'autorité unie dans l'ordre avec la liberté; la fraternité, la charité, le dévouement; la loi naturelle, règle infaillible et mesure éternelle de toutes les lois qui concourent au Progrès de la société. Ces idées, quelles sont-elles? Tout ce qui met l'ordre dans l'homme lui-même; la distinction substantielle du corps et de l'âme, et la dépendance hiérarchique entre l'un et l'autre; la diffé-

rence essentielle entre le bien et le mal, gravée au fond de la conscience; la liberté morale; la responsabilité individuelle; l'obligation de résister aux passions et de se gouverner par le devoir, non par les instincts; la nécessité de mettre la famille au-dessus de l'homme, la société au-dessus de la famille, Dieu au-dessus de tout.

Telles sont, en abrégé, les grandes vérités conservatrices de l'ordre moral; vérités vraiment progressives, que l'humanité doit regarder sans cesse pour en approcher toujours.

Mais parmi ces vérités impérissables, centres fixes autour desquels l'humanité accomplit ses marches progressives, il en est une qui est comme le centre de tous ces centres, point culminant vers lequel elle doit tendre toujours pour marcher au Progrès : *l'idée de la fin dernière*. Cette idée, par rapport au Progrès moral et à tous les Progrès qui en dépendent, est l'idée souveraine; c'est l'idée mère; c'est l'idée principe. Elle est l'étoile polaire du vrai Progrès qui fait marcher le monde. Nous l'avons établi, tout Progrès est une marche vers le but : et il n'y a de Progrès

possible qu'à la condition que tout marche avec ordre vers la fin dernière. Si l'on admettait un instant qu'un mouvement de la vie déviant de son but suprême pût être un Progrès, il n'y aurait même plus possibilité de s'entendre sur le sens de ce mot. Vous pouvez donner à toutes vos tentatives pour réaliser le Progrès l'importance que vous voulez, inventer pour les nommer devant la multitude les appellations les plus illustres; si en tout et partout, vous ne regardez la fin et ne cherchez le but, vous ne monterez pas réellement; la fin est en haut; qui ne la regarde pour y monter, doit descendre.

Or, à quoi tient-il que les hommes perdent tout à coup de vue ces principes éternels qui règlent et mesurent nos Progrès dans le temps? Qu'est-ce surtout qui fait disparaître à nos regards cet astre plus lumineux et plus attractif que tous les autres, qui, en éclairant notre route, nous attire vers lui dans un Progrès qui doit se consommer en lui, *la fin dernière?* Ah! Messieurs, une seule chose, la *concupiscence.* Quand elle prend possession des peuples et déchaîne sur le monde les trois grandes passions

qui la composent et sont sa vie elle-même ; quand le monde, où elle règne en souveraine, est devenu, ce que l'Écriture l'a bien nommé : *concupiscence de la chair*, *concupiscence des yeux*, *orgueil de la vie;* alors le monde se trouble, l'obscurité se fait dans les âmes, le désordre est partout. Hier encore, la concupiscence était vaincue et les passions obéissantes; la vie était radieuse; les idées étaient au fond des âmes comme de pures étoiles au fond du firmament; on voyait leur ordre, leur harmonie, leur fixité. On pouvait à leur lumière voguer aux rivages enchantés du Progrès. Aujourd'hui, la concupiscence est venue : la volupté, l'orgueil et la cupidité ont obscurci l'atmosphère de leur souffle mauvais ; le feu de la concupiscence est tombé partout et s'est pris à toutes choses, *supercecidit ignis;* et de partout et de tout une épaisse fumée est sortie, pareille à cette fumée de l'abîme qui obscurcit le ciel ; le soleil a disparu, *non viderunt solem*, et il ne reste que la nuit, nuit d'orage où l'on voit à peine les étoiles. Dans cette nuit où elle vogue au hasard, l'humanité entrevoit encore quelques idées ; mais ces idées incertaines, flot-

tantes, nébuleuses, ne lui servent plus même à diriger sa course.

Alors viennent ces heures néfastes où les hommes, ne supportant plus les saines doctrines, se font au gré de leurs désirs des docteurs qui flattent leurs oreilles; les âmes fermées à la voix de ces vérités simples et immortelles qui soutiennent le monde, se tournent aux fables inventées hier pour assouvir tous les pervers instincts. Et l'on voit s'accomplir à la lettre ces paroles du grand Apôtre, prophétisant aux chrétiens le ravage que la concupiscence allait faire par le mensonge dans l'empire de la vérité. *Erit enim tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus, et a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur* (1).

Alors accourent de tous côtés les impies qui nient Jésus-Christ, et qui font servir la grâce de Dieu à la pratique de la luxure : *Impii Dei nostri gratiam transferentes in luxuriam, et Dominum nostrum Jesum Christum negantes* (2); souillant

(1) II Timoth. IV, 3.
(2) S. Jud. 4.

leur chair, méprisant la domination, blasphémant la majesté : *Carnem maculant, dominationem spernunt, majestatem blasphemant;* sans crainte de Dieu, se repaissant de jouissances, se gorgeant de plaisirs : *Convivantes sine timore, semetipsos pascentes;* docteurs étranges que l'Apôtre ne sait comment nommer, et qu'il appelle tout à la fois nuées sans eau, dispersées par les vents : *Nubes sine aqua, quæ a ventis circumferuntur;* flots de la mer en fureur, jetant aux rivages l'écume de leurs confusions et de leurs turpitudes : *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones;* arbres sans fruits, *arbores infructuosæ,* deux fois morts et deux fois déracinés, *bis mortuæ, eradicatæ;* astres errants, *sidera errantia;* génies détachés de leur centre, qui n'ont de puissance et de mouvement que pour l'aberration; esprits vraiment *déracinés,* arrachés à leurs propres bases, et mis par la concupiscence en lutte avec le sens commun, ce génie de l'humanité.

C'est alors que les grandes erreurs se posent et se proclament avec audace dans la publicité des intelligences, consternées devant le règne de l'absurde, du mensonge et du blasphème.

Des logiciens viennent et disent : « Entre le » bien et le mal, la différence n'est que nominale. L'immuable est un non-sens, l'absolu » n'existe pas, il n'y a que le relatif éternellement variable, ce qui est vrai aujourd'hui sera » faux demain. »

Des moralistes viennent et disent : « Toutes » les passions sont saintes, tous les instincts » sont légitimes ; la répression est un crime, » l'antagonisme une erreur, la lutte une folie. Il » n'y a dans l'homme que l'harmonie ; et la » libre expansion est toute la loi de l'humanité. »

Des réformateurs viennent et disent : « L'inégalité est une tyrannie, la hiérarchie un despotisme, la richesse une usurpation. La spoliation c'est justice, la propriété c'est le vol, » et le gouvernement c'est l'anarchie. »

Des métaphysiciens viennent et disent : « Le » paradis est un *mythe*, l'enfer un épouvantail : » il n'y a pas d'enfer et il n'y a pas de paradis ; » l'enfer c'est la misère du peuple sur la terre, » et le paradis c'est sa jouissance. »

Enfin il vient des théologiens qui disent : « Dieu, c'est la nature ; Dieu, c'est le grand

» tout; Dieu, c'est la loi des mondes; Dieu, » c'est l'humanité; Dieu, c'est moi-même! » Et élevant jusqu'à leur dernière puissance l'absurde et le blasphème, il s'en rencontre pour dire : *Dieu, c'est le mal.*

Ainsi, un bouleversement radical apparaît de tous côtés dans le monde des idées; les notions des choses ne sont plus seulement altérées, elles sont renversées. La vérité se nomme le faux; le faux se nomme la vérité; le bien se nomme le mal, et le mal se nomme le bien; la nuit dit : « Je suis le jour, » et elle dit au jour : « Tu es la nuit. » Les mots mentent aux idées, les idées mentent aux choses; et les choses, à leur tour, semblent vouloir mentir et aux hommes et à Dieu. A la lettre, *les intelligences sont retournées*. Pour comble de misère intellectuelle, on nomme progrès ce renversement du sens commun, et on nomme sagesse ce règne de la folie : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* Heures funèbres dans la vie des nations où la corruption générale, produisant dans chacun et dans tous comme un vertige universel, donne à la terre le spectacle d'un peuple fou. Oui, Messieurs, comme la concupiscence donne le

vertige à un homme et peut aller jusqu'à le rendre fou ; la concupiscence donne le vertige à un peuple et peut aller jusqu'à le frapper de folie. Folie des hommes ou folie des peuples, folie individuelle ou folie collective, c'est toujours la même chose, c'est-à-dire la concupiscence, ou le règne des passions troublant le monde des idées, pervertissant les intelligences, et *retournant* les esprits.

Alors se réalise cette parole de l'Écriture : *Non est intelligens neque requirens Deum.* Personne ne comprend plus ni le mystère de la destinée, ni le mystère du Progrès. Personne ne cherche plus Dieu qui en est le terme et la consommation. Tous ont dévié de leur but, tous ont décliné, *omnes declinaverunt*. Les nations se sont troublées et les royaumes ont penché vers leur décadence ; *conturbatæ sunt gentes et inclinata sunt regna.*

II

La concupiscence ne retourne pas seulement les intelligences, elle retourne les *cœurs* aussi, dans le sens rétrograde. Tandis qu'elle obscur-

cit le ciel des idées, dérobant aux regards de l'humanité les principes éternels autour desquels s'accomplit le mouvement du Progrès et surtout l'idée de la fin dernière, elle accomplit au fond des cœurs une dépravation qui les précipite vers des décadences plus profondes encore.

Messieurs, nous sommes au cœur du sujet, et nous allons toucher au point générateur de tous les Progrès et de toutes les décadences. Veuillez quelques moments redoubler d'attention.

Le Progrès, dans sa notion la plus simple et la plus profonde, c'est tout ce qui rapproche l'humanité de Dieu ; car Dieu est centre, Dieu est fin et couronnement de tout. Le mouvement progressif n'est donc, à le bien prendre, que le mouvement qui fait monter l'homme vers Dieu, et fait de plus en plus la vie humaine à la ressemblance de la vie divine. Si le Progrès est autre, je n'y puis plus rien entendre; et ce grand mot n'est qu'un drapeau de dérision, que lèvent sur leurs têtes pour voiler leurs décadences les peuples dégénérés. Mais quoi que fasse l'erreur pour en altérer le véritable sens,

la notion du Progrès ne périra pas ; il demeurera à jamais, devant la raison comme devant l'Évangile, *la libre gravitation de l'humanité vers Dieu.*

Le problème radical du Progrès est donc ramené à la question de savoir par où les hommes s'approchent ou s'éloignent le plus de Dieu. Qu'est-ce qui fait graviter l'homme et la société vers Dieu? qu'est-ce qui emporte loin de Dieu l'homme et la société? Il est impossible, vous le voyez, dans la question qui nous occupe, de toucher au fond du sujet un point plus décisif.

A cette question qui doit décider avec le Progrès moral tous les autres Progrès, voici notre réponse : Ce qui fait graviter vers Dieu l'homme et la société, c'est dans l'homme et la société la concupiscence vaincue. Ce qui emporte loin de Dieu l'homme et la société, c'est dans la société la concupiscence triomphante.

Il y a dans la vie de l'homme, comme il y a dans les corps, quoique dans un sens bien différent, ce que l'on peut nommer un centre de *gravitation;* selon que, par ce centre de sa vie, l'homme tend à son centre suprême ou s'en

éloigne librement, il y a Progrès ou il y a décadence. Quel est ce centre et quel nom dois-je lui donner? Comment nommez-vous vous-mêmes ce qui dans votre vie emporte tout le mouvement de la vie? Déjà vous avez répondu : *Le cœur;* le cœur, double foyer de ma vie morale et de ma vie physique, voilà mon centre de gravitation. Je sais que des savants contestent la souveraineté que les peuples attribuent au cœur. Ils veulent faire tomber ce qu'ils nomment le prestige et la poésie du cœur. Ne laissons pas à la physiologie le droit de nous arrêter en chemin; si le mot est contestable, laissons le mot; ne parlons plus du cœur; parlons de la réalité puissante que nous prétendons tous indiquer par ce mot, et disons : Au centre de la vie humaine, il y a une chose qui donne par son mouvement l'impulsion à toute la vie. Cette chose que les impurs ont profanée, mais dont les profanations ne peuvent interdire à la parole sacrée de prononcer le nom, c'est l'*amour*. Oui l'amour; voilà le centre de gravitation humaine. Ailleurs est la vision qui part des sommets de l'intelligence cette lumière de la vie; ailleurs est la direction qui part du domaine de la vo-

lonté ce gouvernement de la vie ; là au plus profond et au plus intime de notre amour réside l'impulsion de la vie. L'intelligence regarde, la volonté commande ; c'est l'amour qui marche. L'amour aspire, l'amour appelle, l'amour s'élance, l'amour se précipite, en un mot, l'amour gravite, emportant avec lui tout ce qui gravite autour de lui.

Voyez le corps qui roule, partout où il va, c'est son poids qui l'entraîne ; voyez ma vie qui marche, partout où je vais, c'est mon amour qui m'emporte : *Quocumque feror, amore feror.* Je vais à l'orient, c'est l'amour qui me pousse ; je reviens à l'occident, c'est lui qui me ramène. Je vais au midi, c'est l'amour qui me crie : Allons voir les zones brûlantes de l'équateur ; je vais au nord, c'est lui qui me crie : Allons regarder le ciel des aurores boréales. Je veux jouir, c'est l'amour qui me crie : Allons nous plonger au fleuve du plaisir : *Vadam et fruar deliciis.* Je veux souffrir et me crucifier, c'est lui qui me crie : Montons au Calvaire ; allons pleurer sur les pieds de Jésus-Christ. C'est lui partout, lui toujours qui est mon impulsion, ma force, mon mouvement : *Quocumque feror, amore*

feror. Je n'en suis pas étonné : c'est que cet amour que je porte en moi, ou plutôt cet amour qui me porte lui-même, c'est le poids de ma vie, c'est-à-dire, au sens le plus rigoureux et le plus exact, ma gravitation même : *Pondus meu amor meus* (1).

Aussi, là où va mon amour, là vont mes pensées, là mes désirs, là mes aspirations, là mes actions, là mes joies ou mes douleurs, là mes vertus ou mes vices, là mes Progrès ou mes décadences. Quand cet amour est ordonné, tout est dans l'ordre ; quand il est désordonné, tout est dans le désordre. Quand cet amour monte, tout monte, je suis dans le Progrès ; quand cet amour descend, tout descend, je suis dans la décadence.

Tout le mystère du Progrès gît donc au fond de ce problème pratique, le plus important et le plus décisif de toute la vie : faire monter ou descendre l'amour, ce qui revient à dire : mettre l'ordre ou le désordre dans l'amour. Or, le désordre dans l'amour, c'est la concupiscence même. La concupiscence prise dans

(1) S. Augustin.

son essence peut se définir : La perversion de l'amour, ou l'*amour retourné*. Vous avez dans ce seul mot la philosophie des passions humaines, la théologie de la concupiscence, et je puis bien ajouter : La science du Progrès. Sous le coup terrible de la faute originelle, l'*amour*, unité vivante de toutes les passions créées pour porter l'homme à sa fin dernière, s'est retourné contre son but, c'est-à-dire contre Dieu même; ainsi arraché à son centre, il emporta avec lui l'homme et toutes ses puissances dans un mouvement rétrograde. Il résulte de là que le Progrès ne peut plus exister dans l'homme, qu'à la condition d'une réaction courageuse contre cette gravitation, qui emporte loin de l'infini l'amour arraché de son centre véritable.

La doctrine du Progrès chrétien se sépare ici profondément de la théorie du Progrès panthéistique : l'une demande l'expansion libre de l'amour qui est dans l'homme, c'est-à-dire le règne de la concupiscence, et par ce libre essor de la force désordonnée et rétrograde, elle aboutit à la consommation du désordre et de la décadence; l'autre demande la réaction vo-

lontaire contre l'amour désordonné, et par cette lutte contre la force rétrograde, aboutit à la restauration de l'ordre et à la consommation du Progrès.

Ainsi, vous le voyez, la vraie formule du Progrès moral sort d'elle-même des profondeurs du christianisme et des profondeurs de l'homme, s'éclairant l'un l'autre de mutuelles clartés. Désormais nous savons à ne plus l'oublier où est le secret du Progrès moral, condition et garantie de tous les autres. Il est dans l'effort de l'homme pour vaincre la concupiscence et rétablir son amour dans l'ordre; car le Progrès moral, nous l'avons dit, c'est la marche dans la vertu; et la vertu, qu'est-ce que c'est? Augustin vous répond par cette définition sublime, digne de son cœur et de son génie: La vertu, c'est l'ordre dans l'amour, *Virtus est ordo amoris :* la vertu, c'est la force, force courageuse et libre qui ramène l'amour et avec lui tout l'homme vers son centre divin; et par là le fait remonter, en cherchant l'infini, vers les sommets glorieux du vrai Progrès humain.

Aussi, voyez l'homme ou le peuple qui a rétabli par la réaction contre la concupiscence

l'ordre dans son amour. O spectacle digne de l'ambition des hommes et des regards de Dieu! le cœur tout entier est tourné vers l'infini qu'il cherche et qu'il aspire; les affections s'en élèvent comme une vapeur d'encens, qui glorifie Dieu et embaume les hommes en s'évanouissant elle-même. Le poëte a dit: *Dieu a donné à l'homme un visage sublime et regardant le ciel;* mais voici bien autre chose : l'homme par son courage s'est refait à lui-même un cœur haut, qui appelle Dieu et cherche l'infini. Le dévouement, l'abnégation, la pureté, la fraternité, la charité, s'en élèvent comme ses naturelles aspirations. En un mot, tout cet amour qui est le fond et le mouvement de la vie monte; et tout ce qui est dans l'homme s'élève, emporté dans son mouvement, et ne redescend vers la terre, que comme descendent les eaux attirées par le soleil, pour se répandre en une douce pluie ou une féconde rosée.

Voilà l'homme qui a vaincu la concupiscence. Supposez que cet homme soit un peuple; et dès lors imaginez ce que sera, au point de vue où nous sommes, une société où chacun garde un cœur ainsi tourné vers Dieu et un amour mon-

tant vers lui ; une société où tout semble crier par la voix des hommes et par la voix des choses : *Sursum corda*. Ah ! Messieurs, par ces élévations et ces essors de l'amour ramené vers son centre, comme la science monte, comme les arts montent, comme la littérature monte, comme la matière elle-même monte et semble associée au mouvement de l'esprit ! La concupiscence est vaincue, tous les cœurs vont en haut, tous les amours montent à Dieu ; et ce *sursum corda* de l'homme et de la société, c'est l'homme et la société qui s'élèvent, c'est le Progrès moral et avec lui et par lui le vrai Progrès humain.

Au contraire, la concupiscence a-t-elle vaincu, vaincu dans un homme, vaincu dans un peuple, que deviendra cet homme et que deviendra ce peuple ?

Voyez-vous ce jeune homme en qui surabonde avec le trésor de l'amour la séve de la vie ? Que va-t-il devenir et par quels chemins va-t-il prendre sa course ? Est-ce par la voie du Progrès ? Est-ce par la voie de la décadence ?... Peut-être ! Un moment il hésite : Dieu lui fait signe, et les hommes l'appellent ;

la conscience le sollicite, et la concupiscence l'attaque ; le ciel l'attire, et la terre le ramène ; l'un lui crie : *Monte ;* l'autre lui crie : *Descends ;* Que va-t-il faire ? Pour monter il faut du courage ; pour descendre il suffit d'être lâche ; et il est lâche. Aussi qu'arrive-t-il ? La concupiscence a triomphé, l'attraction terrestre a vaincu en lui l'attraction céleste ; il pouvait être un ange, voyez ce qu'il devient. Comme Satan précipité de la hauteur du ciel, il roule de chute en chute ; il fuit dans une course qui descend son centre sublime ; pareil à un homme qui, roulant sur une pente rapide et âpre, se brise en roulant à tout ce qui le touche, laissant au roc, aux épines et à tout ce qui se rompt sous lui quelque chose de lui. Et vous retrouverez au terme de ses décadences, cet amour précipité ne gardant plus même assez de pudeur pour rougir de ses hontes, ni assez de grandeur pour mesurer de son regard la hauteur de ses chutes.

Voilà l'homme dont la concupiscence a perverti le cœur, et retourné l'amour. A la place d'un homme, ici encore mettez un peuple ; supposez que dans une société tous

les amours à la fois arrachés à leur centre commun, entrent tous ensemble dans ce mouvement rétrograde qui attire par en-bas les hommes et les choses ; de cette universelle perversion quelles mœurs vont sortir ; et du fond de ces mœurs quelles dégradations ! quels orgueils, quels sensualismes, quelles cupidités vont se rencontrer pour hâter les décadences, si ce n'est pour consommer la ruine de ces peuples corrompus ! Des orgueils capables pour régner de bouleverser tous les gouvernements ; des cupidités capables pour se rassasier de dépouiller des royaumes ; des sensualismes capables pour jouir de tuer des nations. Alors s'accomplit cette autre parole de l'Écriture : Ils se sont corrompus, et sont devenus abominables dans leurs désirs : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis*. Et c'est le moment de s'écrier avec Sénèque : *Les mœurs sont perdues, la méchanceté triomphe, la vertu disparaît et les affaires humaines tombent en décadence.*

III

Oui, les *affaires humaines* tombent en décadence; car ce qui est dans les intelligences et dans les cœurs passe dans les faits : avec la pensée et l'amour, l'action humaine et sociale, elle aussi se trompe de route, et se retourne dans un sens opposé à la destinée. La concupiscence, en jetant la perturbation dans les esprits et la dépravation dans les cœurs, arrête la marche du Progrès, et pousse les hommes et les choses sur la route de la décadence.

Au milieu de la perturbation qui atteint les intelligences et de la corruption qui atteint les cœurs, un immense besoin de changement se fait sentir et se révèle de tous côtés. Tandis qu'on salue avec ivresse l'avénement du Progrès, on sent à la marche des nations des points d'arrêt qui font craindre la ruine. Les systèmes se donnent carrière, les philosophies rêvent des utopies innommées; et de tous côtés les réformateurs accourent, déployant tout à la fois le drapeau de la réforme et le drapeau du Progrès. Chacun sent en effet

que, pour briser le point d'arrêt du Progrès ou pour arrêter les rétrogradations, il y a quelque chose à réformer; et sur ce point on ne se trompe pas : le Progrès n'est, en effet, qu'une légitime réforme. Faire du Progrès, dans notre état de déchéance, pour l'humanité entière comme pour un seul homme, c'est se réformer de plus en plus, c'est se refaire à la ressemblance de son propre idéal, c'est reconquérir, jour par jour ou siècle par siècle, quelque chose de sa primitive grandeur et de son originelle beauté; c'est, en un mot, par cette progressive réforme, anéantir de plus en plus les effets de cette prévarication solidaire, qui fut la déformation et la chute de l'humanité.

Mais voici d'ordinaire ce qui arrive à ces heures de perturbation et de corruption universelle. D'accord sur la nécessité d'une *réforme*, les hommes se trompent sur son véritable objet; d'accord sur l'urgence d'empêcher la rétrogradation, ou de briser devant eux le point d'arrêt du Progrès, ils se méprennent sur la cause de cette rétrogradation et sur la nature du point d'arrêt. Et l'on voit apparaître des tentatives de reforme qui se rencontrent

toutes dans cette erreur commune : réformer des surfaces au lieu de réformer le fond ; réformes singulières qui obtiennent infailliblement l'un de ces deux succès : mettre le remède là où n'est pas le mal, ou bien multiplier la puissance du mal par l'énergie du remède.

Pourquoi en est-il ainsi? Ah! Messieurs, la raison en est bien simple : c'est que personne, parmi ces réformateurs fameux, ne songe à attaquer le mal qui arrête ou le mal qui précipite ; personne, dans ces jours émus par les systèmes des sages et la clameur des peuples, ne songe à élever contre la *concupiscence* le drapeau du courage et de la vraie réforme ; personne, si ce n'est l'homme du vrai christianisme, qui a deviné au fond de ces mystères l'énigme du Progrès.

Ici l'histoire m'ouvre des horizons immenses. Mais j'ai promis d'ajourner la question historique ; je me contente de vous montrer, du point de vue où nous sommes, quelques points culminants. Partout vous voyez s'accomplir cette grande loi : les points d'arrêts du Progrès et les marches rétrogrades ont une même cause : la chute des mœurs ; et cette chute des mœurs

une même origine : le déchaînement de la *concupiscence*. Les réformes qui l'attaquent sont progressives ; les réformes qui ne l'attaquent pas ou qui conspirent avec elle, sont rétrogrades.

Quand le christianisme apparut sur la terre, un malaise immense appelait la réforme ou plutôt la transformation du monde. Rome, en ce temps-là maîtresse de l'univers, se sentait ployer elle-même sous un poids qui la faisait pencher à la décadence et annonçait le Bas-Empire. Évidemment, pour sauver Rome et avec elle le monde qu'elle emportait dans sa chute, il fallait une réforme. Mais quelle réforme ? Que manquait-il à Rome, dominatrice des nations ? Les lettres ne lui manquaient pas : elles jetaient alors un éclat que les siècles n'ont pu ternir. Les arts ne lui manquaient pas : la victoire avait fait de Rome le grand musée de l'univers. Les lois ne lui manquaient pas : sa législation était le chef-d'œuvre de la sagesse humaine. Les richesses ne lui manquaient pas : Rome était riche de la richesse de cent peuples vaincus. Le développement matériel ne lui manquait pas : le génie

romain construisait des routes, des aqueducs, des arcs de triomphe, des palais qui défient les siècles et portent le sceau de sa majesté. Il avait trouvé des secrets de jouissance que notre siècle n'a pu encore retrouver, et il dressait des festins que, malgré tous nos efforts de sybaritisme, nous ne pouvons égaler. Donc, que manquait-il à Rome savante, lettrée, polie, artistique, riche, puissante et enivrée de jouissances? Une seule chose : il lui manquait des *vertus*. Jamais la concupiscence, la vraie prostituée de l'Apocalypse, n'avait obtenu un règne si prodigieux; jamais le sensualisme, l'orgueil et l'avarice n'avaient pris dans l'humanité des proportions plus épouvantables.

Rien ne pouvait guérir cette société malade, rien ne pouvait défendre de la ruine ce monde qui avait partout le germe de la mort; rien, si ce n'est une réaction inattendue, surhumaine contre le mal qui dévorait l'humanité. Ce fut le coup divin du christianisme : il leva sur le monde, avec l'étendard du Calvaire, le vrai drapeau de la réforme. Il attaqua l'orgueil par l'humilité, il attaqua la cupidité par la pauvreté, il attaqua le sensua-

lisme par la mortification, il opposa à la concupiscence qui précipitait toutes les décadences la sainteté qui allait susciter tous les Progrès. Et sans que la science s'en fût occupée, sans que les arts y eussent mis la main, sans que la richesse y eût aidé, sans que la politique l'eût seulement remarqué, le monde se trouva replacé sur cette route royale où depuis bientôt deux mille ans il remonte avec Jésus-Christ. La rétrogradation avait cessé dans les peuples associés à ce mouvement nouveau ; le point d'arrêt s'était retiré, laissant passer le christianisme qui emportait dans ses bras l'humanité transformée et vraiment progressive.

Ainsi la réforme, je devrais dire la transformation chrétienne, a réussi pour le progrès du monde ; et elle a réussi divinement, parce que seule elle a eu, avec la connaissance du mal, le courage de l'attaquer et la puissance de le vaincre.

Après quinze siècles de christianisme, dont les phases diverses se résumaient dans leur ensemble par un progrès immense, un nouveau besoin de changement se révéla au sein de la société chrétienne. Des hommes vinrent qui

jetèrent dans les masses ce mot plein de puissance et de magie : *Réforme*. Et se prenant à ce qu'il y avait de plus haut dans cette société si grande, ils protestèrent contre la Religion, ils dirent : *Réforme religieuse*. Cette parole souleva au loin les nations européennes, comme un vent d'orage les vagues de la mer. Qu'y avait-il en ce temps-là pour donner à la réforme un ressort si puissant ? Avions-nous besoin de nous réformer, et quelle réforme nous fallait-il ? Messieurs, je me hâte de le déclarer tout haut, oui, nous avions besoin de nous réformer. Cette époque, où l'on a vu tant de saints sortir de l'inépuisable fécondité de l'Église, était atteinte dans son ensemble d'un mal profond ; la concupiscence régnait sur des masses corrompues, l'énergie morale du moyen âge s'était affaissée; tout avec cette décadence se trouva compromis. Le feu de la révolte devait prendre de lui-même à cette mine préparée par la dépravation des siècles. Luther le comprit, il en profita pour égarer les nations. Il vint dire que notre dogme était corrompu par la superstition. Il trompa par une prédication religieusement révolutionnaire le besoin de

réforme qui travaillait les peuples. Il fallait nous donner des vertus, il entreprit de nous retrancher des vérités. Nous avions besoin de nous réformer *moralement,* il fit croire que nous avions besoin de nous réformer *dogmatiquement*. Ce fut son mensonge, son habileté ; ce fut son succès aussi. Le triomphe du protestantisme ne fut qu'une brèche ouverte par l'erreur à travers le rempart affaibli des âmes corrompues.

Mais ce triomphe de l'erreur prépara à la vérité un triomphe de plus. Une seule réforme était nécessaire : elle fut entreprise au sein même du catholicisme. La sainteté chrétienne reparut bientôt avec une splendeur nouvelle. La chute des mœurs nous avait précipités, la restauration des mœurs nous releva ; et le dix-septième siècle, sorti de cette régénération morale, brilla dans notre histoire d'un éclat inouï. La prétendue réforme n'avait oublié qu'une chose, c'était de se réformer elle-même : le poison de la corruption morale s'était écoulé presque tout entier par l'âme de ses fondateurs aux veines de la réforme elle-même. Elle emporta sur elle en grande partie la lèpre

qui nous dévorait, et la vie nous demeura épurée par un orage.

Le protestantisme en lui-même ne fut donc ni une réforme, ni un progrès : il ne pouvait l'être. Pourquoi? Parce qu'au lieu de réagir contre la concupiscence, il l'agrandit et la développa dans les générations ralliées à son drapeau. Que fit Luther contre l'orgueil? Rien. Contre la cupidité? Rien. Contre le sensualisme? Rien. Que fit Luther pour ces trois concupiscences? Tout ce qu'il put faire. Il donna à la *cupidité* des princes et des peuples les biens des pauvres et la dépouille des monastères; il donna au *sensualisme* la suppression de l'abstinence, du jeûne, du célibat sacerdotal et des vœux de chasteté; il ôta à l'*orgueil* l'humiliation de la confession, et lui jeta comme un aliment sacré le libre examen de l'Écriture.

A Dieu ne plaise, qu'en évoquant ces souvenirs, je songe à contrister nos frères de la Réforme! Il ne dépend pas de moi d'empêcher que la concupiscence ne soit un obstacle au Progrès, et ce n'est pas ma faute si Luther développa au lieu de le combattre le règne de la concupiscence. Tous nos efforts de charité

n'anéantiront pas le témoignage de l'impartiale histoire, et ce témoignage dit d'une voix qui domine toutes nos discordes religieuses : Le protestantisme de Luther a multiplié au lieu de l'affaiblir la force rétrograde; et si depuis le Progrès a pu marcher encore, ce ne fut pas à cause de lui; ce fut en dehors de lui, pour ne pas dire malgré lui.

Plus tard, un nouveau besoin de réforme se produisit dans notre société. La grandeur de la France avait paru s'affaisser avec son grand roi : le dix-huitième siècle sortait du dix-septième; et il faut bien l'avouer, puisque c'est encore le témoignage de l'histoire, il apparaissait comme une éclipse après la splendeur, comme une décadence après un Progrès. Aussi, comme il arrive toujours aux époques de décadence, un malaise nouveau avait ressaisi le monde. Une fois de plus le mot *réforme* fut jeté au milieu des peuples. Cette fois on demandait toutes les réformes : réforme judiciaire, administrative, religieuse et philosophique. Mais un mot retentissait plus haut que tous les autres : *Réforme politique.*

Qu'y avait-il de légitime au fond de ces

appels nouveaux? Que manquait-il à la politique de ces temps-là pour faire dans sa part relative des peuples progressifs? Avions-nous besoin de nous réformer politiquement, et quelle réforme nous fallait-il?... Messieurs, je n'ai pas de vocation pour résoudre ces questions; nos amis, quelle que fût notre réponse, en seraient contristés; d'autres apprendraient avec trop de plaisir qu'on fait ici de la politique. Donc, tout m'autorise et m'invite à renfermer ici dans le sanctuaire de mon âme ma pensée personnelle; mais ce que je puis bien dire devant tous, en planant au-dessus de la sphère des opinions qui divisent ici le monde, c'est qu'en ce temps-là, si nous étions menacés de périr, nous ne mourions pas tout à fait de notre mal politique, mais de notre mal moral. S'il y avait dans l'ordre des choses secondaires des réformes utiles, il n'y avait de réforme vraiment nécessaire que la réforme de nos *mœurs*. La concupiscence reprenant l'empire du monde dévorait nos vertus. L'orgueil poussait les peuples vers un idéal d'indépendance absolue; la cupidité faisait des rêves de spéculations fabuleuses; et des débauches, qui de-

meureront fameuses, avaient eu sur les mœurs publiques un ascendant désastreux. De haut en bas les âmes allaient à la corruption, et la société penchait à la décadence.

On dit qu'en ce temps-là un homme, du haut de cette chaire, entrevit de loin les noirs horizons où s'amoncelaient les orages, et qu'un jour, étendant la main devant son auditoire ému, il dit en montrant cet autel : « Vous verrez là, à » la place de Dieu, l'impudique Vénus recevant » l'adoration des peuples. » Qu'avait-il entrevu? La Concupiscence personnifiée dans une femme et devenue la divinité d'une société sans Dieu. Hélas ! c'était une prophétie. Pour arrêter alors le débordement des trois concupiscences, dont les flots montant inondaient de plus en plus la terre, il eût fallu un grand miracle dans l'ordre moral, c'est-à-dire une transformation subite des mœurs générales. Le miracle ne se fit pas ; Dieu, comme il fait pour l'Océan, nous purifia dans la tempête ; et il lui plut cette fois de proclamer par des coups de foudre la loi du Progrès humain au sein d'une société, qui périssait faute de vertu et s'écroulait dans la corruption.

Je pourrais m'arrêter après ces deux exemples ; mais dans cette revue rapide des points d'arrêt du Progrès humain, puis-je ne pas toucher à nos jours pleins de malaise profond et d'aspirations ardentes ? Aujourd'hui, une troisième fois le mot de *réforme* a passé dans les airs comme un souffle orageux ; cette fois les voix disent : *Réforme sociale*. On a protesté contre la religion, on a protesté contre la politique ; aujourd'hui on proteste contre la société. Le socialisme que, pour la première fois, je nomme dans cette prédication, qui retentit depuis cinq ans au sein brûlant des questions sociales, le socialisme, à le bien prendre, est une protestation contre les sociétés ; en d'autres termes, il est un *protestantisme social*. Sur son drapeau, quelle que soit sa couleur, il y a ce mot plein de menaces : *Réformer la société*.

Messieurs, acceptons ce qu'il peut y avoir de vrai au fond de ces aspirations nouvelles ; puisque la société, comme l'homme, poursuit un idéal dont elle peut approcher toujours, travaillons à réformer la société. Mais cette réforme légitime et vraiment progressive, si nous ne l'obtenons,

quelle en sera, pensez-vous, la cause ? Sera-ce notre défaut de culture scientifique ? Que de savants dans notre société moderne !.. Sera-ce notre défaut de culture dans les arts, ou notre défaut de culture dans les lettres ? Que de littérateurs et d'artistes dans notre société moderne ! Sera-ce le défaut de nos lois et de nos constitutions ? Que de législations et de constitutions dans notre monde moderne ! Sera-ce notre défaut de perfectionnements matériels et de Progrès industriel ? Messieurs, le bruit de vos machines et le retentissement de vos inventions me dispensent de répondre. Qu'est-ce donc qui empêchera la vraie réforme sociale si elle ne peut avoir lieu ? Qu'est-ce qui sera encore ici le point d'arrêt, ou la cause de rétrogradation ? Une seule et même chose, la chute de nos mœurs par le règne de la *concupiscence*.

Ah ! si, comme à cet homme de Dieu, le ciel me montrait sur un autel la concupiscence recevant nos adorations dans l'avenir, moi aussi je vous annoncerais des malheurs : je vous montrerais tous les Progrès venant se briser aux pieds de cette idole, et toutes les

décadences prenant naissance au fond de son sanctuaire. Mais si Dieu ne me donne sur votre avenir aucune prévision absolue, il me donne des prévisions hypothétiques, et je vous dis : Si vous ne réformez vos mœurs, si vous ne renversez dans vos âmes le règne de la concupiscence, c'est-à-dire le règne de la *volupté*, de l'*avarice* et de l'*orgueil*, la réforme sociale ne passera pas ; toutes nos tentatives de Progrès aboutiront à des décadences, peut-être à des catastrophes. Voyez la Chine, qui du sein de sa civilisation menteuse méprise tous les peuples du monde, nous envoyant à travers quatre mille lieues des bruits de massacres, dont l'histoire de l'Europe n'a vu encore souiller ses pages. A nous d'y songer ; si nous ne perfectionnons nos mœurs, en réprimant la concupiscence, rien ne pourra nous arracher à la décadence ni nous sauver de la barbarie. Asssez forts encore pour nous défendre contre l'étranger, nous ne pourrions nous défendre contre nous-mêmes ; et un jour peut-être nous nous égorgerions les uns les autres dans nos académies des sciences, nos athénées littéraires,

nos temples des beaux-arts et nos palais de l'industrie.

Mais loin de nous ces prévisions ! Nous avons vu le mal dans son ensemble, nous le verrons en détail et nous le combattrons. Je lève devant vous tous contre la *concupiscence*, qui nous envahit et nous menace de barbarie, le drapeau généreux de la réforme morale, qui seule fait triompher la vraie civilisation. Puisse ce drapeau passer victorieux sur notre sensualisme, notre cupidité et notre orgueil vaincus : Puisse le vrai Progrès passer avec lui, guidant la société moderne avec toutes ses puissances et toutes ses inventions ramenées à Dieu, vers ses vraies destinées !...

TROISIÈME CONFÉRENCE.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

LE SENSUALISME,

OBSTACLE AU PROGRÈS.

Messieurs,

Après avoir établi sous ses principaux aspects la nécessité du Progrès moral, nous avons commencé à vous montrer où gît dans l'humanité l'obstacle au Progrès moral ; en d'autres termes, quelle est dans l'humanité la force ou la puissance *rétrograde*. Nous avons tout résumé dans ce mot : la *concupiscence*. Nous avons dit : La concupiscence, c'est-à-dire les

passions retournées contre leur but par la chute originelle, constitue la force rétrograde ou l'antagonisme vivant au vrai Progrès humain, parce qu'elle *retourne* et emporte avec elle dans un sens opposé à notre marche progressive toutes les grandes forces humaines.

Elle retourne et pervertit les esprits, et jette dans les idées une perturbation qui fait reculer le monde des intelligences. L'humanité dans ses marches circule autour des grands principes qui sont comme les supports de sa vie et les centres de ses mouvements : les voir et en approcher, c'est le Progrès ; les perdre de vue et s'en éloigner, c'est la décadence. La concupiscence les obscurcit, et en éloigne ; et par là elle met au Progrès un obstacle radical.

La concupiscence retourne et pervertit les cœurs. Le Progrès est la gravitation de l'homme vers Dieu : l'homme gravite par son amour ; c'est par son amour, impulsion vitale de tous ses mouvements, que l'humanité s'approche ou s'éloigne de Dieu. Or la concupiscence se définit elle-même la perversion de l'amour ou l'amour retourné ; voilà pourquoi, selon que l'amour monte vers son centre par la défaite de la

concupiscence ou s'éloigne de son centre par la victoire de la concupiscence, un peuple comme un homme monte ou descend.

Enfin la concupiscence, qui retourne et pervertit les esprits et les cœurs, retourne et pervertit aussi l'action humaine et sociale. Toute réforme qui l'attaque sérieusement est progressive, parce qu'elle écarte le point d'arrêt du Progrès et supprime les causes de rétrogradation : toute réforme qui ne l'attaque pas trompe les peuples, et fortifie, au lieu de la détruire, la puissance rétrograde ; c'est toute l'histoire du Progrès. Le christianisme a réformé et fait progresser le monde, parce qu'il a attaqué résolument la concupiscence : au contraire, toutes les réformes qui reculent devant elle, réforme religieuse, politique ou sociale, échouent fatalement, et conduisent aux décadences sous le drapeau du Progrès.

Donc, Messieurs, rien n'est plus certain ; tous les obstacles sérieux à notre Progrès moral se résument dans ce mot : la *concupiscence*.

Dès lors toute la question pratique du Progrès, que nous appelons tous, dépend d'une seule chose : de l'attitude que nous prendrons devant

la concupiscence ; nous avancerons ou nous reculerons, selon que nous briserons ou que nous conspirerons avec la force rétrograde. Là est la question de l'avenir, et vous voyez que je la pose résolument. Je me souviens que je suis comme vous de la race des Francs : nous aimons les idées nettes et les situations franches, et voilà pourquoi je vous ai dit : Voilà l'hydre vivante ; si vous ne la combattez elle vous dévorera. Mais notre résolution en est prise, nous la combattrons. Et parce que cette hydre a trois têtes principales, nous essayerons de les frapper séparément. Aujourd'hui nous attaquerons la première, celle que saint Jean nomme concupiscence de la chair : *Concupiscentia carnis*.

Je me propose d'établir dans ce discours que la concupiscence de la chair, autrement dite le *sensualisme*, est notre premier obstacle au Progrès, ou notre première puissance *rétrograde*. Je n'aurai pour le faire qu'à développer ces deux vérités, qui se répondront l'une à l'autre pour former l'unité de ce discours : Toutes les tendances du sensualisme sont *rétrogrades*, et toutes les tendances du siècle sont *sensuelles*. D'où cette nécessaire conséquence : Le sensua-

lisme contemporain nous conduit à la décadence.

I

Le coup le plus palpable dont le péché originel a frappé l'homme est celui dont il a blessé son corps, blessure profonde que l'Écriture nomme bien concupiscence de la chair : *Concupiscentia carnis*. L'amour, en se détachant de Dieu retombe sur lui-même, dit Bossuet; mais bientôt cet amour arraché à son centre, ne se contient plus, il a besoin de se répandre ; et ne pouvant remonter, il descend, il déborde sur les sens, entraînant avec lui la vase impure qu'il ramasse sur son chemin, comme un torrent qui se précipite au penchant des collines vers les vallées profondes. Cet amour dérivant du cœur vers les régions inférieures de l'homme, détermine dans sa vie par cette dérivation un courant terrible qui la fait aller à ce qu'il y a de plus bas. Qu'est-ce que cela? c'est l'âme qui s'incline sous l'empire du corps ; c'est l'homme qui penche avec son amour perverti vers tout

ce qui est plaisir, volupté, sensation ; penchant si impétueux et si fort qu'il emporte avec lui la vie tout entière : c'est, en un mot, la prépondérance désordonnée de la vie des sens sur la vie de l'esprit ; maladie de tous les temps, mais maladie spéciale de notre temps, que nous avons désignée par un nom qui semble fait tout exprès pour nous, le *sensualisme*.

Le sensualisme, tel est le premier obstacle qu'oppose à la marche du Progrès la force rétrograde, la *concupiscence*.

En effet, si vous creusez la nature intime du sensualisme, si vous examinez attentivement les éléments dont sa vie se compose et les phénomènes qui le manifestent, vous n'y trouvez aucun principe de grandeur et de Progrès ; tandis que vous y apercevez de tous côtés des principes de dégradation et de décadence.

L'empire du sensualisme dans l'homme embrasse tout à la fois le domaine des sens, de l'imagination et du cœur. Les sens constituent son principal domaine. Le sensualisme est avant tout sensation, c'est-à-dire impression, émotion, vibration et tressaillement des sens. Mais il appelle à lui, comme puissances auxiliatrices,

l'imagination et le cœur. L'imagination conspire avec les sens pour leur envoyer par l'image l'impression des voluptés absentes. Le cœur lui-même, quand il n'est pas soulevé par les attractions de l'esprit, se met, lui aussi, au service des sens. Le sensualisme renferme comme son élément le plus délicat ce que nous désignons par un nom plus honorable, le *sentiment;* non pas le sentiment qui s'élève, mais le sentiment qui descend ; non pas le sentiment qui part du cœur pour donner à la chair quelque chose de l'esprit, tressaillement sacré qu'éprouvait le Prophète, alors qu'il s'écriait : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum,* mais le sentiment qui communique à l'esprit quelque chose de la chair, alors que, le cœur venant à pencher vers la région des sens, le sentiment lui-même se fait sensation, et vient se confondre avec elle sous une commune appellation, le *sensualisme.*

Tel est le sensualisme dans les éléments qui le composent. Vous le voyez, la pensée en est absente, l'intelligence en est exclue, et la volonté n'y a rien à faire. Aussi que fait le sensualisme, alors qu'il vient à se personnifier et à s'incarner

dans un homme? Il s'émeut, il tressaille, il palpite, il rêve; il se nourrit d'images, il se repaît de sensations, il s'enivre de sentiments. Il ouvre son cœur à toutes les sympathies qui lui promettent, ne fût-ce que pour une heure, l'ivresse du sentiment; il ouvre ses sens à tous les contacts qui lui promettent la volupté de la sensation; il ouvre son imagination à tous les rêves qui lui montrent, par delà toutes les réalités qu'il touche, des plaisirs et des voluptés dont il remplit pour s'en repaître tout un monde idéal. Et pour trouver à la fois toutes ces voluptés, toutes ces images et tous ces tressaillements qu'ambitionne et poursuit sa passion de sentir, il court, il vole, il se précipite de fête en fête, de spectacle en spectacle, de festins en festins et de voluptés en voluptés. Écoutez ce qu'il dit dans sa course volage : « Que ces parfums » sont doux! que ces fleurs sont belles! que ces » harmonies sont délectables! que ces festins » sont délicieux! Que ces costumes sont élé- » gants! que ces fronts sont radieux! que ces » corps sont parfumés! que ces réunions sont » joyeuses! que ces bals sont charmants! que » ces danses sont enivrantes!... O plaisirs, ô

» voluptés, ô sensations, ô paradis de la terre !
» qui vous donnera de durer toujours ! Ah ! venez, amis, venez tous prendre part à ce bonheur que le ciel nous a fait. Venez, jouissons des biens qui existent, *venite, fruamur bonis quæ sunt :* demandons le plaisir à toute créature, comme dans une rapide jeunesse ; *utamur creatura tanquam in juventute celeriter.* Faisons couler à flots les vins et les parfums ; *vino pretioso et unguentis nos impleamus ;* ne laissons passer sans la cueillir aucune fleur du printemps ; *non prætereat nos flos temporis ;* couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent ; *coronemus nos rosis priusquam marcescant :* qu'il n'y ait pas de prairie où notre volupté ne se promène ; *nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra ;* laissons de tous côtés les vestiges de notre joie qui a passé ; *ubique relinquamus signa lætitiæ.* Que personne d'entre nous ne soit exclu de nos plaisirs : *nemo nostrûm exsors sit luxuriæ nostræ.* Car jouir, toujours jouir, tel est notre partage et notre destinée ; *quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors* (1). »

(1) Sap. II, 6—9.

Voilà le sensualisme : à sa voix et à son discours vous l'avez reconnu ; le voilà dans son fond le plus intime et ses manifestations les plus palpables. Eh bien, Messieurs, je le demande, dans le sensualisme ainsi compris et manifesté où voyez-vous un germe de grandeur morale, un élément de Progrès? Nulle part.

Il y a pour l'humanité déchue une condition de Progrès dont rien ne la peut dispenser : l'*effort*. Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, l'homme placé sur une pente ne remonte qu'en faisant effort. En tout ordre de choses, supprimez le travail de la lutte, vous n'êtes plus même stationnaire, il faut que vous soyez rétrograde ; si vous ne remontez effort par effort le grand fleuve de la concupiscence, il faut que vous le descendiez, et que de dérivation en dérivation vous alliez où il vous porte, c'est-à-dire en bas. Les systèmes ont beau flatter par des adulations savantes nos molles générations ; ils ont beau leur promettre dans des théories nées du sensualisme lui-même des perfectionnements sans effort et des Progrès qui ne coûtent rien, la loi demeure invulnérable et immortelle : *le Progrès par l'effort.*

Et voilà ce qui empêche à jamais le sensualisme de faire du Progrès : c'est que le sensualisme est la suppression de l'effort. La sensation par sa nature exclut tout effort : s'il faut à l'homme de l'énergie, ce n'est pas pour la faire naître, c'est pour la faire mourir. L'imagination, elle aussi, est impuissante à l'effort, elle ne sait pas se gouverner. Si l'effort est nécessaire, ce n'est pas pour l'exalter, c'est pour la contenir. Le sentiment lui-même ne demande pas l'effort ; il jaillit des profondeurs de notre amour, sans avoir besoin des ordres de notre volonté. Le sentiment est un fruit spontané du cœur, comme la sensation est un fruit spontané des sens, et l'image un produit spontané de l'imagination; l'un ne coûte pas plus que l'autre. Ah! je le sais, le sentiment est une grande force ; et quand il se fait l'instrument docile d'une volonté sainte, il donne à l'homme, vers le bien qu'il poursuit, des élans généreux. Ce n'est pas nous qui demanderions à l'homme de briser dans ses œuvres ce ressort qui lui vient de son cœur : l'expérience le démontre à tous, comme elle le démontre à chacun, l'homme ne fait

rien de grand que sous l'impulsion de son amour; son action n'est puissante et féconde que quand son cœur conspirant avec sa volonté, le sentiment l'élève aux créations sublimes et aux entreprises héroïques. Mais, je le répète, le sentiment, pas plus que l'image et la sensation, n'est le fruit d'un effort : donc le sensualisme ne peut pas être un principe de Progrès moral. Le Progrès moral, c'est la marche dans le bien ; la marche dans le bien, c'est la vertu ; et la vertu, c'est l'effort déployé pour accomplir le devoir. Or, ce qui accomplit le devoir, ce qui fonde en nous la base du Progrès moral, ce n'est ni une sensation suscitée par un attrait, ni un sentiment provoqué par un charme, ni une imagination exaltée par un rêve ; c'est une volonté gouvernée par une règle.

Une philosophie sensuelle a prétendu donner le sentiment pour fondement au devoir, pour ressort à la vertu, pour réhabilitation au vice, et pour impulsion au Progrès. C'était nier le devoir, supprimer la vertu, glorifier le vice, et arrêter le Progrès. Le sentiment, alors qu'il est le plus sincère et le plus légitime, ne fait

pas à la vertu son auréole; beaucoup moins peut-il faire au vice une réhabilitation ; et il a fallu ce siècle de sensualisme pour imaginer des réhabilitations accomplies par la seule puissance d'un sentiment sincère. Aimer sincèrement, aimer même légitimement après s'être perverti et déshonoré soi-même par d'égoïstes ou d'hypocrites amours, c'est peut-être cesser de se dégrader, ce n'est pas se réhabiliter ; et ceux qui entreprennent de faire à la débauche une auréole de vertu par le seul prestige d'une affection qui cesse d'être menteuse, ne réhabilitent rien ; ils ne font qu'abaisser davantage les mœurs et la littérature, humiliées ensemble par la gloire de leurs triomphes.

Ainsi le sensualisme est radicalement impuissant à donner une impulsion au véritable Progrès, parce que rien de tout ce qu'il renferme et met en jeu, la sensation, l'imagination et le sentiment, ne peut ni fonder le devoir, ni créer des vertus, ni restaurer le bien.

Mais prouver que le sensualisme n'est pas un principe progressif, c'est démontrer peut-être ce qui est trop évident pour tous. Quoi qu'il en soit, pour dire toute la vérité, il faut ajouter

que le sensualisme est positivement un principe de décadence. Tel que nous l'avons fait connaître, il emporte avec lui trois grandes chutes humaines qui se rencontrent d'ordinaire aux époques de décadence.

La première chute que produit le sensualisme dans les générations qu'il possède, c'est la chute du génie et l'impuissance des talents réels pour produire les grandes choses. Une génération pénétrée de sensualisme peut incontestablement produire des légions d'artistes, de poëtes, de lettrés et même de savants ; mais, règle générale, elle ne produit pas les œuvres marquées d'avance pour l'immortalité. Ici encore les exceptions qu'on rencontre partout dans l'ordre moral, n'empêchent pas la règle de régner souverainement. Si dans un siècle de sensualisme, un grand homme apparaît, se faisant par ses œuvres une gloire immortelle, c'est que cet homme vit plus haut que son siècle, et qu'il respire au-dessus de sa lourde atmosphère l'air généreux des grandes inspirations. Il ne faut pas s'en étonner ; l'homme sensuel, eût-il reçu du ciel les dons les plus heureux, n'arrive à créer rien de fécond : impatient de l'ef-

fort, il a horreur des fortes études, des longues investigations et des méditations profondes ; il vise à ce qui est intéressant, non à ce qui est solide; tout ce qui ne touche pas aux sens lui est comme étranger et ne lui apparaît que dans la rêverie. Il voltige en s'éblouissant lui-même dans le monde des images, et y jette peut-être de son talent des reflets éclatants; mais volage et superficiel, il n'arrive pas aux sources lointaines d'où jaillissent les grandes choses de l'art, de la philosophie et de la littérature; rien n'étant plus éloigné des régions qu'il habite, que ces pures régions de la pensée d'où sortent, sous la fécondation d'un vigoureux talent, les créations de l'esprit. Le génie lui-même, au lieu de planer comme l'aigle sur les montagnes aux hautes cimes de l'intelligence, se laisse tomber sous le charme du *sentir* vers les plus basses régions, trop heureux s'il ne souille dans quelque fange ces ailes, que Dieu lui fit pour monter vers les cieux en le cherchant lui-même.

La seconde chute que produit le sensualisme, c'est la chute du caractère. Et pourquoi en est-il ainsi? pourquoi cette chute des caractères et

cet amoindrissement de l'homme coïncidant partout avec l'accroissement du sensualisme? Ici, Messieurs, j'aurais pour être complet beaucoup de choses à dire ; je n'en dirai qu'une seule : le sensualisme est la chute des caractères, parce que le sensualisme est l'extinction du sacrifice et la mort de l'abnégation.

Le fer trempé dans l'eau vive, avec les conditions que détermine la science, devient l'acier ; l'homme n'a sa trempe virile que dans les sources généreuses du sacrifice et de l'abnégation. L'homme déchu, l'homme défait par la prévarication ne se relève et ne reprend avec sa grandeur, sa vraie physionomie, que par le ressort de l'abnégation et la puissance du sacrifice; et Jésus-Christ, en proclamant cette grande loi de l'humanité restaurée en lui : *Abnega temetipsum*, rendait à l'homme le secret de sa force et la majesté de son caractère. Or, s'il y a dans l'homme une chose qui tue l'abnégation et éteint le sacrifice, c'est le sensualisme. Les exemples ici parlent mieux que tout le reste.

Voyez le jeune homme même bien élevé, même religieux, mais livré corps et âme à cet

empire énervant du sensualisme : que fera-t-il, un jour, là-bas, dans ce vieux château qui a abrité sous son toit tant d'ancêtres fameux et tant d'hommes héroïques? Il vivra, je devrais plutôt dire il végétera dans une atmosphère sensuelle qu'il aspirera du sein des grandes cités pour en envelopper sa demeure. Artiste ou littérateur, il fera de l'art ou de la littérature sensuelle. Étranger aux lettres et aux arts, que fera-t-il pour tuer l'ennui de ses longues journées? Ah! vous le demandez? Il poursuivra de château en château les soirées sensuelles, les bals sensuels, les intrigues et les liaisons sensuelles. Que fera-t-il pour l'abnégation? Rien. Pour le sacrifice? Rien. Pour l'héroïsme? Rien. Que fera-t-il pour la joie de sa mère? Rien. Pour l'honneur de sa famille? Rien. Pour la gloire de son nom? Rien. Que fera-t-il enfin pour se vaincre lui-même, devenir un homme, se faire un caractère? Rien. Aussi ce bien élevé n'aura pas de caractère, et ce descendant des héros ne sera pas un homme. Fils des croisés, je te salue! Héros de ce temps, j'admire tes exploits! Tes ancêtres s'illustraient sur le champ de bataille ; ils refoulaient la bar-

barie et sauvaient la civilisation; ils étaient de leur temps, ils faisaient de l'héroïsme. Toi, tu t'illustres dans les intrigues, tu brilles dans les bals joyeux et les salons parfumés; poursuis ta noble carrière, va conquérir le plaisir, tu es de ton siècle, tu fais du sensualisme. Oui, le sensualisme, ô chevalier de ce temps, voilà le triomphe de ton courage! Et quel sera le triomphe de ton sensualisme? Un triomphe digne de lui et de toi, la volupté, cette grande décadence humaine! Or, si tel est le jeune homme, qui a pour résister aux influences du sensualisme le sentiment de la noblesse et l'illustration de la race, que dire de celui qui, jeté dans le même courant, n'a pour résister à ses entraînements rien de ces traditions généreuses et de ces sentiments élevés qui sont l'héritage des grandes familles? Et qu'attendre de l'un et de l'autre, si ce n'est la chute la plus profonde?

En effet, Messieurs, au bout de ces deux chutes que produit le sensualisme, il y en a une plus grande, et plus désastreuse que toutes les autres: la chute de la chasteté. Toutes les tendances, toutes les aspirations, tous les

raffinements, toutes les inventions, toutes les mollesses, tous les énervements du sensualisme viennent se concentrer et se consommer, comme dans son triomphe suprême, dans le règne de la volupté. Ici je cours plus vite encore, parce que je marche sur des charbons ardents. N'ayez pas peur : je ne déchirerai pas devant vous les voiles trop transparents sous lesquels le sensualisme enveloppe ses suprêmes triomphes ; ce n'est ni le lieu ni le moment ; mais poursuivant devant vous toutes les puissances rétrogrades, avec l'ambition de rallier à la cause du vrai Progrès tous les grands cœurs et toutes les âmes d'élite, j'éprouve le besoin de vous dire : Hommes de ce siècle, comme nous et avec nous vous voulez le vrai Progrès de l'humanité ; connaissez le grand obstacle à notre marche progressive, et laissez-moi du haut de cette tribune vous dénoncer la plus grande ennemie de tous vos Progrès, la volupté,.. monstre séduisant mais cruel, qui dévore en vous caressant tous les germes de votre force et de votre grandeur, en dévorant la chasteté qui fait les âmes fortes et les générations progressives. Le Progrès ! il n'y a pas un homme ici qui ne le

demande et ne l'appelle : eh bien, combien y en a-t-il dans cet immense auditoire qui en gardent en eux-mêmes le secret efficace? qui sont les chastes ici? Et voulez-vous que je les compte? Est-ce la moitié? est-ce le tiers? est-ce le quart?... Ah! je n'ose me répondre, et je me contente de vous dire : Hommes du Progrès, soyez chastes, et vous ferez du Progrès, parce que vous frapperez en vous avec la plus grande force du sensualisme la plus grande cause de décadence humaine.

II

Nous venons de le voir, les tendances du sensualisme sont rétrogrades, rien n'est plus certain; cela posé, il est facile de résoudre une question qui nous intéresse au plus haut point : Sommes-nous dans le Progrès? Sommes-nous dans la décadence? cela revient à demander : Sommes-nous un siècle de sensualisme?

Messieurs, avant de répondre à cette question, j'ai beaucoup réfléchi; car je sens que ce n'est pas un petit dessein de laisser tomber

du haut de cette chaire une parole qui nomme et caractérise le siècle. Eh bien, après avoir longtemps suivi le mouvement des idées, examiné les tendances de l'art, de la littérature, du drame, de la religion et des habitudes de notre temps, ce mot, malgré moi, m'est venu de partout : le *sensualisme*. Certes, je ne le nierai pas, dans les familles qui ont gardé comme le plus bel héritage des ancêtres les traditions du vrai christianisme, notre temps voit encore des mœurs pures, des luttes courageuses, un spiritualisme digne des enfants du Calvaire, et des disciples du Crucifié. Mais, Messieurs, la part faite à ces exceptions dont je tiens toujours compte, je n'hésite pas à le déclarer, ce siècle pris dans son ensemble a ce caractère qui le distingue ; et tout observateur attentif et impartial qui le regarde et le pénètre dit, après l'avoir vu et pénétré : *Sensuel!* C'est ce que je vais essayer de rendre manifeste en allant du fond à la surface, de ce qu'il y a de plus intime à ce qu'il y a de plus palpable.

Et d'abord, il y a une chose qui fait connaître et juger un siècle mieux que les phénomènes qui se découvrent à sa surface, ce sont

les idées qui se remuent dans son fond. Le caractère d'un siècle peut se déterminer par les idées qui ont cours dans ce siècle. Or, nous voudrions en vain nous le dissimuler, le sensualisme est au fond de nos idées, ou, si vous voulez, nos idées dans leur ensemble sont au sensualisme. Je sais que de nos jours une philosophie plus austère a réagi contre ces tendances, même en dehors de l'enseignement chrétien ; si les hommes qui en ont levé le drapeau suivent jusqu'au bout leurs tendances spiritualistes, ils viendront à nous ; car le christianisme est le spiritualisme dans sa plus magnifique et sa plus complète expression. Mais, il faut bien l'avouer, cette philosophie en dehors du christianisme ne règne encore que sur une élite d'intelligences distinguées ; la masse des lettrés et des savants se rallie à l'idée sensuelle, et, pris dans son ensemble, le courant des idées contemporaines est vraiment sensualiste.

Au commencement de ce siècle, une doctrine paradoxale, parlant une langue que nous ne connaissions pas, ouvrit cette ère nouvelle de la science sensuelle avec un appareil de néologisme et une audace d'innovation inconnue

dans nos annales philosophiques et littéraires. Au fond de cette philosophie bizarre, dont l'excentricité avait soulevé bientôt un immense éclat de rire, il y avait pourtant quelque chose de très-sérieux. Je ne sais quel attrait pour les cœurs corrompus et les âmes amollies sortait de cette métaphysique nébuleuse et de cette phraséologie fantasque; on y sentait la consécration de la débauche et l'apologie de la lâcheté. Égarée dans des utopies inintelligibles, délayée dans des volumes informes et lourds, cette philosophie pouvait se résumer en quelques idées très-accessibles, même aux esprits les plus épais : c'était le plaisir mesuré par la géométrie, la satisfaction des appétits déterminée par des chiffres, le développement des instincts soumis aux lois du calcul, en un mot, la science du sensualisme. Harmoniser les passions, c'était la métaphysique; les satisfaire, c'était toute la logique; jouir, c'était toute la morale. Telle était cette philosophie fabuleuse qu'on eût pu croire à peine sortie de la tête d'un homme.

Plus tard, des profondeurs obscures de ces systèmes où s'étalait dans des formules ambi-

tieuses un matérialisme plat, des essaims de philosophies sensuelles sortirent. De tous côtés les révélateurs pullulaient. Tous ces génies, éclairés aux lueurs que le Messie nouveau avait jetées sur le monde, s'étaient aperçus tout à coup que le christianisme dans le développement de la vie humaine faisait trop grande la part des âmes, trop petite la part des corps ; les sens étaient humiliés pour la gloire de l'esprit : nous manquions d'égard pour la matière et de respect pour la chair. Ces croisés nouveaux prenaient glorieusement le glaive de leur parole et l'armure de leur génie pour refouler les envahissements de l'esprit, reculer l'empire des sens et rendre à la chair humaine son honneur et sa gloire. A les entendre, le progrès marchait sous leur bannière ; ils étaient nos rédempteurs ; et le triomphe de leur doctrine, c'était le salut du monde.

Je n'ai pas en ce moment à réfuter ces folies ; j'en constate l'apparition. Ces systèmes ont disparu ; mais, ces doctrines en passant au milieu de nous ont laissé dans les âmes des empreintes profondes. Leurs rêveries se sont évanouies comme s'évanouissent

les songes d'un malade; leurs formes mêmes se sont brisées, et notre langue, qui a d'autres traditions, leur a dit anathème; mais leur fond est demeuré comme une odeur de pestilence dans l'atmosphère des âmes. Ceux qui regardent les conceptions de Fourier comme des momies avec lesquelles la vie n'a plus rien à démêler, se trompent du tout au tout. La pensée de Fourier écrite dans ses livres me fait sourire; le sensualisme de Fourier vivant dans les âmes, m'épouvante. Et voici que même de nos jours j'entends dire que le sensualisme entre pour sa part légitime dans le développement de la vie sociale. On écrit, avec un lyrisme que seul le sensualisme inspire, que l'austérité chrétienne, un moment nécessaire pour réagir efficacement contre les excès du matérialisme païen, doit décroître à son tour; et que cet ascétisme lugubre, qui comprime la nature sous une servitude dégradante, doit se retirer du monde moderne pour laisser passer, comme un progrès nouveau, la volupté de la sensation.

Après vous avoir montré le sensualisme dans les idées, il faudait, pour être complet, vous le

montrer dans tous les arts comme dans leur naturelle expression. Vous verriez le sensualisme musicien, le sensualisme peintre, le sensualisme sculpteur, le sensualisme artiste en tous les genres et sous toutes les formes. Jeunes gens, je me contente de dire ici, pour vous, ce mot pris dans mon cœur : Quand vous sortirez de cette austère basilique, prenez garde à vos yeux ; le sensualisme, ce grand fascinateur, est là, à droite et à gauche, vous montrant dans le prestige de l'art ce que la pudeur vous défend de regarder.

Mais j'insiste sur ce qu'on peut nommer l'art des arts, l'art littéraire. Du domaine des idées, comme on devait s'y attendre, le sensualisme a passé dans la littérature. La littérature d'un peuple est dans son ensemble l'expression générale de la tendance des âmes. *Le style c'est l'homme,* et la littérature c'est la société.

Or notre littérature, quelle qu'en soit la cause profonde, est marquée à ce signe : *le sensualisme.* On ne demande plus au style comme sa première qualité l'expression de la pensée et les reflets de l'intelligence ; on y veut avant tout le reflet de l'image et le tressaillement de l'émotion.

Un homme fait un livre : pourquoi? pour illuminer une idée? non ; pour enseigner une doctrine? nullement. Cet homme n'a pas de doctrine, et il n'a rien à faire avec les idées : il veut emporter les imaginations et les cœurs à travers un monde idéal construit dans des rêves sensuels, et il fait un livre où vous trouverez invariablement deux choses : images et sensations, sensations et images; et cet homme réussit. C'est un signe des temps. Quand vous voudrez juger le niveau moral d'un peuple et les tendances qui lui sont propres, cherchez les ouvrages qui y obtiennent le plus facile et le plus infaillible succès. Or il y a trois sortes d'ouvrages qui obtiennent, de nos jours, le plus grand succès, et rapportent à leurs auteurs la fortune et quelquefois la gloire, sans même qu'ils aient besoin d'invoquer le génie : la *fantaisie*, les *impressions* et le *roman*, c'est-à-dire trois sortes de livres où l'on arrive à réussir sans même avoir besoin de porter dans sa tête la première chose requise pour faire un bon livre : je veux dire une idée. Ah! c'est que si ces livres n'apportent pas ce que cherchent les hommes sérieux, des idées, ils apportent

ce qu'aspirent les âmes sensuelles, du sensualisme.

Le roman surtout, le roman contemporain, qu'est-il devenu, si ce n'est une leçon et une pratique sensuelle? Je n'appellerai pas à témoin ces mystères de voluptés qui s'étalent quelquefois dans les romans contemporains. Je ne dirai pas comment nos romanciers, même les plus illustres, sont allés ramasser, aux égouts des corruptions du siècle et au plus profond de la lie du cœur humain, des ressources d'émotion que leurs devanciers ne connaissaient pas. Je ne vous parlerai pas de cette aberration fondamentale qui substitue le jeu grossier des sens au jeu profond des sentiments de l'âme, erreur qui dégrade l'art et la littérature autant qu'elle insulte la morale : je ne voudrais, pour attester dans le roman contemporain le règne du sensualisme, que la langue que l'on y parle et les formules qu'on y consacre. Chose remarquable, quand on vient à étudier un peu la langue que parlent les plus fortunés de vos romanciers, malgré leur affectation de mysticisme, leur culte de l'idéal et leurs aspirations vers l'infini, on voit le sensualisme per-

cer de tous côtés sous le masque d'un spiritualisme menteur. Ils parlent de l'idéal, ils le saluent, ils l'invoquent ; mais ne vous y trompez pas : leur idéal n'est qu'une chair idéalisée, apparaissant dans un nuage, enveloppée pour mieux séduire de fleurs de poésie. Ils parlent de l'infini, et à voir ce mot se produisant partout, vous les croyez peut-être de profonds métaphysiciens et d'austères contemplatifs ; vous vous trompez, leur *infini* n'est qu'une nature souriante environnée de parfums, de fêtes et de voluptés ; et leur besoin de le posséder n'est qu'une soif de jouissance qui ne connaît pas de limites. Ils parlent de mysticisme, et leurs mystiques dithyrambes affectent des élévations que ne connurent pas même les plus sublimes de nos ascètes. Mais prenez garde, leurs prétendues élévations ne sont que des jeux poétiques qui font retomber plus bas dans les ignominies de la chair, leurs angéliques contemplations et leurs platoniques amours.

Aussi notre langue éminemment spiritualiste s'étonne avec raison d'un style singulier, où l'on dit les choses de l'âme et de l'esprit dans des mots que nos ancêtres réservaient pour

exprimer les choses du corps et de la matière. Quelle transformation! je devrais plutôt dire quelle perversion de langage! Là, les devoirs sont des instincts, les affections des convoitises et les sentiments des appétits. L'amour s'y nomme une chaleur, la volonté un magnétisme, l'intelligence une électricité, la pensée une étincelle. L'âme y devient je ne sais quelle vapeur fluidique et quelle subtile émanation de l'universel éther; l'esprit même y devient la matière. Le spiritualisme y est sensuel, le mysticisme y est lascif, le sensualisme y coule à pleins bords.

Si telle est la littérature de vos romans, que dirons-nous de la littérature de vos théâtres? J'entends dire que le théâtre est une école de mœurs. On l'a dit toujours. Quand cela s'est-il fait? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit du théâtre en général, j'affirme que si notre théâtre, tel que nous l'avons fait pour répondre aux aspirations de ce temps, est une école de mœurs, c'est avant tout une école de mœurs sensuelles. Laissons les scènes immondes et vraiment immorales que la génération nouvelle fut appelée souvent à contempler au théâtre; représenta-

tions audacieusement lubriques où l'acteur prépare et le spectateur vient chercher des émotions qui font pleurer les anges et pervertissent les hommes : spectacles hideusement ignobles, inventés par un génie impudique pour parvenir à émouvoir encore des cœurs blasés et des sens affadis par la grossièreté de l'émotion. Je passe sans m'y arrêter devant ces ignominies ; je ne considère que ce que vous acceptez généralement comme tolérable, si ce n'est comme entièrement honnête. Eh bien, je dis que là aussi, dans ce drame contemporain accepté par le siècle, le sensualisme vous envahit. Le théâtre contemporain, c'est le sensualisme dans la forme dramatique, et beaucoup plus encore le sensualisme dans le fond du drame.

Certes, Messieurs, le théâtre, alors même qu'il demeure dans les bornes de la convenance sociale et de la vérité morale, a déjà bien assez de chances de développer à l'excès dans les hommes les tendances sensuelles. Qu'est-ce donc, lorsque tout dans la forme et le fond est inventé pour l'émotion et coordonné avec toute la puissance de l'art pour la satisfac-

tion des sens? Or, que voyez-vous trop souvent au théâtre tel que le siècle vous le fait? Je laisse les prestiges de la décoration, des costumes, des attitudes et des tableaux vivants, en un mot, le sensualisme de la forme. Que voyez-vous d'ordinaire au fond de ces drames créés pour vous donner des enseignements de vertus? Presque toujours la passion primant la conscience, le vice insultant la vertu, le corps triomphant de l'âme, la sensation de l'idée et l'instinct du devoir. O chute de nos mœurs! ô triomphes du sensualisme! Là, vos dramaturges n'ont pas rougi de vous montrer ce qu'il y a de plus pur, de plus grand et de plus sacré dans l'homme après l'amour de Dieu, l'amour paternel, maternel et filial, ravalé jusqu'aux proportions de l'instinct. Là, un génie dégradant a mis sous vos regards sans révolter vos âmes, des pères et des mères perdant avec la majesté du devoir l'auréole de leur paternité, aimant leurs enfants de passion et d'instinct, à peu près (j'ai honte e le dire) comme les animaux aiment leurs petits! Partout enfin, la ressource facile de l'impression des sens substituée à l'entente des passions du cœur et des sentiments de l'âme.

Autrefois, pour trouver au théâtre des couronnes et des ovations, il fallait être un homme de génie; le grand siècle demandait, là avant tout, ce qui caractérise les chefs-d'œuvre de l'esprit, la révélation des secrets de l'âme et des mystères du cœur. Les temps sont bien changés; depuis que le sensualisme dramatique a trôné sur vos théâtres, il a suffi de la médiocrité pour y recueillir la gloire. Succès fugitifs apportés par un jour et qu'un autre jour emporte; triomphes immérités, gloires malhonnêtes que la postérité ne consacrera pas; parce qu'un jour vient, et ce jour vient vite, où l'humanité se regardant elle-même et se relevant dans sa dignité outragée, foule d'un pied dédaigneux ces idoles de la veille et condamne à l'oubli des œuvres qui n'ont pas droit à l'immortalité, parce qu'elles n'ont rien de ce qui empêche les chefs-d'œuvre de mourir : la splendeur du vrai, l'enthousiasme du bien et la révélation profonde des mystères de l'homme.

Mais, Messieurs, le sensualisme contemporain a eu de nos jours une manifestation encore plus éloquente; elle est venue d'où l'on devait le moins l'attendre, de la religion même. Au

souffle qui a passé sur nos générations, une religion est née que nos pères ne connaissaient pas. Un auteur, qui fit quelque bruit au commencement de ce siècle, publia un ouvrage dont le titre annonçait et dont le fond développait ces aspirations du temps; il s'intitulait: *Le Sentiment religieux*. On y enseignait une religion étrange où le sentiment seul était le fond, tandis que le reste, c'est-à-dire le dogme, le culte et les préceptes étaient un simple accessoire; grossière enveloppe, disait l'auteur, que les peuples font et défont à leur gré. Là, le besoin de sentir remplaçait le besoin de croire et l'obligation de pratiquer; et le sentiment religieux était toute la religion.

Ce besoin de sentir, de s'émouvoir, était devenu si universel et si impérieux qu'un moment il parut vouloir envahir même la religion du sacrifice; et si, fidèles aux traditions du Calvaire nous n'eussions été là, armés de la croix de Jésus-Christ pour l'arrêter au seuil de nos temples et de nos sanctuaires, le sensualisme fût venu nous demander, devant les autels du Dieu crucifié, des harmonies comme ses harmonies, des spectacles

comme ses spectacles et une parole comme sa parole. Il eût demandé même à l'austère prédication de l'Évangile de conspirer avec cette faiblesse du siècle et de se faire avant tout un instrument de sensations, de vibrations et de tressaillements. Que voulez-vous? le siècle en était venu à vouloir, même dans les choses de l'esprit, du ciel et de Dieu, l'émotion quand même, l'émotion à tout prix, l'émotion toujours. On rêvait un christianisme où rien de chrétien n'apparaissait plus ; christianisme, moins l'austérité chrétienne ; christianisme, moins le sacrifice chrétien ; christianisme, moins Jésus-Christ même ; christianisme sensuel, rêvant d'unir dans un culte presque voluptueux tous les enivrements de la terre avec tous les enivrements du ciel. On s'était persuadé que, pour faire accepter la religion rappelée par l'instinct religieux survivant aux débauches de l'impiété, il fallait l'offrir comme une poésie pleine d'enchantements sacrés à des âmes affaiblies qui ne cherchaient dans le christianisme qu'une correspondance de plus à leur besoin de sentir, de s'émouvoir et de rêver. Religion des poëtes, des artistes et des amants de l'idéal, apparaissant

à travers je ne sais quelle lumière douteuse comme une rêverie sentimentale, une douce mélancolie, et une vague aspiration de la patrie dans les tristesses de l'exil.

Ces tendances ont produit un fruit qui n'est pas tout à fait un fruit du pur christianisme, *le sentiment religieux*, ou *la religion du sentiment*. Aussi, pour beaucoup d'hommes de ce temps, la religion dont la destinée est de pénétrer au fond de toutes les réalités de la vie pour la gouverner sur la terre en la ramenant au ciel, la religion n'est pas autre chose : une aspiration, un instinct, un besoin, un sentiment. On ne dit plus d'un homme : Il croit à la religion, il pratique la religion ; on dit : Il a des sentiments religieux ; et lorsque la jeune fiancée, qui a grandi dans la foi et la pratique du christianisme se formant à l'image de Jésus-Christ crucifié et de la Vierge immaculée, demande à sa mère si l'homme qu'on lui destine a comme elle la foi et la pratique de la religion de Jésus-Christ, que dit la mère pour calmer ces trop justes alarmes? Elle dit : « Consolez-vous, ma fille, il a *des sentiments religieux*. »

Si le sensualisme nous vient de la Religion,

c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus essentiellement spiritualiste, que pouvions-nous nous promettre des autres manifestations de nos mœurs contemporaines? que pouvions-nous attendre de vos soirées, de vos bals, de vos fêtes, de vos danses, et de tous ces plaisirs légers, brillants et folâtres, qu'on appelle la vie mondaine?... Ah! ce que nous pouvions attendre, c'est ce qu'ils nous ont donné : du sensualisme, mais du sensualisme sans mesure et sans pudeur; du sensualisme provocateur, immoral, attestant et précipitant tout à la fois la chute de nos mœurs et la dégradation de nos âmes!

On dit, Messieurs, que sous vos regards le despotisme du siècle consacre dans le costume de vos femmes et de vos filles des audaces qui eussent étonné la pudeur de vos pères. On dit que des nudités, encore plus réprouvées par la morale qu'elles ne sont autorisées par la mode, ne sont plus un embarras pour vos yeux devenus hardis! On dit que des pères et des mères se rencontrent, subjugués eux aussi par la puissance du préjugé, qui livrent leurs enfants emportés dans des tourbillonnements sensuels et enivrants, à des attitudes, à des poses, à des

rapprochements, à des contacts, j'allais dire, avec un prédicateur illustre, à des *enlacements* qui réjouissent les vicieux et compromettent les innocents. Entendez-vous, Messieurs? qui réjouissent les vicieux et compromettent les innocents!

Je m'arrête!... La corruption du siècle enchaîne mon discours; c'est le caractère d'un siècle profondément vicieux, de ne plus permettre qu'on fasse entendre aux oreilles ce qu'il ose partout étaler aux regards, et de trouver étrange que l'on ose bien dire ce qu'il ne craint pas de faire. Et cependant, quand le siècle ose tant pour la dépravation de nos mœurs et la décadence de la société, il faut bien que, pour le Progrès de la société et l'amélioration de nos mœurs, l'apostolat ose aussi quelque chose. Non, il ne se peut pas que devant des coutumes qui éteignent la pudeur, tuent le respect et dépravent les hommes, l'apostolat se taise comme une sentinelle muette. Non, Messieurs, non, telles ne sont pas nos traditions. Devant les grands désordres du siècle, Chrysostôme a parlé, Ambroise a parlé, saint Bernard a parlé, Bourdaloue a parlé,

Bossuet a parlé; et si petit, si infirme que nous soyons, sans rien avoir de l'autorité de ces noms, ni de la puissance de leur grande parole, nous nous sentons le même devoir; et Dieu aidant, devant le vice qui s'étale, nous nous sentons le même courage, et nous vous disons, en finissant : Prenez garde! le sensualisme, c'est la décadence; et vos divertissements, vos jeux, vos spectacles, vos mœurs, enfin, c'est le sensualisme.

Et quoi qu'il en soit des Progrès du monde, souvenons-nous de nous-mêmes; nous sommes des chrétiens. Malheur à nous, si nous relevons par nos jeux et encensons par nos plaisirs l'idole du paganisme! Souvenez-vous que vous adorez le Dieu né à Bethléhem, le Dieu mort au Calvaire. Que diraient des païens s'ils nous voyaient danser autour de la crèche et de la croix des danses et des rondes renouvelées du paganisme, danses indécentes, pour ne pas dire voluptueuses, plus dignes de Cythère et de Paphos qu'elles ne le sont de Bethléhem et du Golgotha? Ah! songez à votre berceau, regardez votre étendard et reprenez vos traditions. Chassez loin de vous des plaisirs

indignes de vous. Proscrivez de vos salons des divertissements qui insultent Jésus-Christ, donnent la mort à des âmes, et accroissent ce sensualisme qui nous porte à l'abîme. Que votre modestie soit en spectacle à tous, *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus*. Jésus-Christ est près de vous, et il vous regarde; que le monde, qui vous regarde aussi, puisse dire même en contemplant vos jeux et vos divertissements : Ce sont des chrétiens, voyez comme ils sont modestes. Ce sont les fils de l'esprit, voyez comme ils sont purs. Que leur génération est belle et quelle gloire l'environne. *Quam pulchra est casta generatio cum claritate!*

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

LA CUPIDITÉ,

OBSTACLE AU PROGRÈS.

Messieurs,

Le premier obstacle qu'oppose notre siècle à la marche du Progrès moral, c'est le sensualisme ou la concupiscence de la chair. Nous avons démontré dans notre dernière conférence que toutes les tendances du sensualisme sont de leur nature essentiellement rétrogrades. Le sensualisme, considéré dans les éléments qui constituent sa vie intime et les

phénomènes qui la produisent au dehors, exclut la condition souveraine du Progrès moral, à savoir l'*effort*. Ni la sensation, ni l'imagination, ni le sentiment, ne demandent à l'homme aucun effort. Dès lors, ils ne peuvent constituer dans l'homme le ressort du Progrès.

Impuissant à l'effort, et par là même à tout Progrès, le sensualisme renferme positivement des principes de dégradation; il accomplit trois chutes humaines qui se rencontrent d'ordinaire aux époques de décadence : la chute du génie par l'impuissance des vrais talents pour produire les grandes choses; la chute des caractères par l'impuissance des hommes à embrasser le sacrifice; la chute de la chasteté par l'impuissance des âmes à vaincre les attraits de la volupté. Donc, quels que soient les efforts des théories modernes pour faire du sensualisme même un élément de Progrès, sa nature le condamne à ne faire que de la décadence.

S'il est hors de doute que les tendances du sensualisme sont rétrogrades, il n'est pas moins manifeste que les tendances de notre siècle sont sensuelles. Le siècle, en nous

découvrant tout ce qui se remue dans son sein et tout ce qui se produit à sa surface, nous a montré tout à la fois le sensualisme comme le fond et la manifestation de sa vie : des philosophies sensuelles, des arts sensuels, des littératures sensuelles, des théâtres sensuels, des religions sensuelles, et par-dessus tout des divertissements sensuels, renouvelant au sein du christianisme un sensualisme païen.

Donc, Messieurs, pour quiconque jette ici sur les hommes et sur les choses de notre temps un regard impartial, il est évident que le sensualisme contemporain nous pousse à la décadence. Et ce qu'il y a de plus effrayant dans ces phénomènes et ces tendances de notre temps, c'est d'entendre vanter comme élément et principe de Progrès, ce mal profond qui dévore le Progrès.

Mais le sensualisme ou la concupiscence de la chair n'est pas la seule puissance rétrograde exaltée par le génie de ce temps comme une puissance progressive ; il y en a une autre qu'il exalte encore plus haut et qui nous menace d'une chute encore plus profonde : la *cupidité,* la passion immodérée de la richesse, ce

que l'Écriture nomme la *concupiscence des yeux*. A entendre certains apôtres du Progrès nouveau, la dignité de l'or est outragée et sa vocation est méconnue; l'or est le métal royal; l'or est l'âme matérielle du monde; l'or est un sauveur; c'est le rédempteur de la misère, le générateur du travail, le père du capital; l'or est tout; et la possession croissante de l'or, c'est le Progrès de l'humanité.

Ainsi parle la cupidité dans la doctrine, je devrais plutôt dire dans la poésie du Progrès moderne. A la poésie opposons la réalité; à la doctrine de l'erreur opposons la doctrine de la vérité. Montrons que la passion immodérée de la richesse, la cupidité, est une force rétrograde qui entraîne à la décadence les hommes, les familles et les sociétés.

En essayant de vous révéler les tendances rétrogrades de la cupidité, je n'entends jeter aucun blâme sur la richesse considérée en elle-même : la richesse est un bien créé dont la possession n'implique rien de mauvais en soi, et contenu dans ses limites l'amour de la possession est légitime. Il ne peut donc être ici question que de la passion immodérée de la ri-

chesse ; et si la nécessité de mon sujet m'oblige à proclamer des vérités sévères, vous comprendrez, sans que je le dise, qu'il s'agit des choses, non des personnes. C'est pour mieux servir les hommes que je montre sans déguisement la tendance des choses.

I

Le sensualisme ou la concupiscence de la chair ne constitue pas seul dans l'homme l'obstacle au Progrès moral ; l'amour détourné de son but, nous l'avons vu, retombe en se dégradant lui-même dans la région des sens. Mais le grand Bossuet remarque avec une admirable justesse que l'amour tombé là tend à descendre encore plus bas. En effet, les sens, pour arriver à leur satisfaction, appellent quelque chose qui est au-dessous d'eux : la possession des biens terrestres. L'or est dans le monde l'instrument du plaisir et l'aliment du sensualisme. Voilà pourquoi l'amour du cœur abaissé jusqu'aux sens descend encore ; il se prend à la terre, il s'attache à cette poussière

brillante qui promet les plaisirs. Ainsi l'amour des sens appelle l'amour de la richesse; et la concupiscence de la chair pousse à la concupiscence des yeux. L'homme alors entre dans un nouveau courant qui le dégrade encore plus que le premier; car si le sensualisme ravale l'humanité vers ce qu'il y a de plus bas dans l'homme, la cupidité le ravale à ce qui est au-dessous de l'homme. Le sensualisme tend à le faire animal, la cupidité tend à le faire matière; elle est la dégradation même.

Tel est, Messieurs, le penchant de la nature humaine. Pour vous faire entendre jusqu'où ce penchant menace aujourd'hui de faire descendre les générations nouvelles, il faudrait vous montrer la cupidité contemporaine telle qu'elle apparaît de nos jours, portant avec ce fond immuable qui est de tous les siècles des caractères que le monde régénéré ne lui connaissait plus. Certes, je ne le nierai pas, la cupidité, comme le sensualisme, est de tous les siècles : elle eut partout ses manifestations, elle a laissé partout des types gravés par le génie en traits immortels. Mais ce qui est de votre temps, c'est une cupidité à part, affectant des

caractères que je ne puis que vous indiquer en passant.

Et d'abord, ce qui me frappe dans la physionomie de la cupidité contemporaine, c'est un caractère d'universalité. Les ambitions cupides, les spéculations folles, les rêves de fortune sans travail, ne sont plus dans notre société un fait isolé, c'est le mouvement universel des générations nouvelles. Depuis le pauvre jusqu'au millionnaire, depuis le simple ouvrier jusqu'au spéculateur de profession, depuis la chaumière jusqu'au palais, depuis les derniers rangs de la hiérarchie sociale jusqu'à ses plus grandes hauteurs, il y a comme un vent de cupidité qui traverse toutes les âmes. Le bruit de l'argent remplit et enivre les multitudes. L'argent déborde dans les discours, dans les livres et les conversations. L'argent est au fond de tous les rêves; l'argent est au bout de toutes les carrières; l'argent est au faîte de tous les honneurs. Le langage lui-même se transforme au contact de la spéculation et de l'agiotage : et à voir la tendance générale qui nous emporte à la conquête de la fortune, on ne nous dirait plus un peuple

de lettrés, de savants, d'artistes et de guerriers; on nous dirait un peuple de *gagneurs d'argent*.

Avec le caractère d'universalité, la cupidité contemporaine en affecte un autre, un caractère de souveraineté. Regardez autour de vous : tandis que les populations se précipitent aux grandes villes, d'où part, avec les courants de la richesse, l'impulsion de toute chose; les grandes villes tout entières semblent se mouvoir autour de la Bourse comme autour du centre et du cœur d'où doivent venir au moderne univers le mouvement et la vie. On dirait qu'en ce Louvre nouveau habite la royauté qui désormais veut gouverner le monde. L'or apparaît en effet de jour en jour comme le vrai souverain de la terre. Si son règne continue de grandir, bientôt les rois eux-mêmes ne seront plus que ses vassaux. Pour mesurer la puissance, on comptera les millions; les destinées du monde se pèseront au poids de l'or ; et mieux que les diplomates et les ambassadeurs, les financiers et les millionnaires porteront dans le pli de leurs robes ou la paix ou la guerre.

Caractère d'universalité et de souveraineté;

ajoutons un autre trait à la cupidité contemporaine : caractère de frénésie. Voyez à l'œuvre les chercheurs de la fortune, les conquérants de l'or, tous ces héros marchant vers toutes les Californies : ce n'est pas de la passion seulement, de l'ambition seulement, de l'agitation seulement : c'est de la fièvre, c'est de la fureur, c'est de la frénésie. Cette fièvre, cette fureur, cette frénésie, j'avais songé à vous la peindre ; mais quand la réalité s'impose à vos regards, la peinture est de trop. D'ailleurs, si sombres que soient les couleurs, elles ne peindront jamais au naturel la physionomie de ce temps ; et comme cet artiste fameux qui voilait la tête d'Agamemnon pour mieux faire entendre l'excès de sa tristesse, j'aime mieux jeter le voile de mon silence sur cette face du siècle que ma parole ne peut peindre !...

Mais si nous ne pouvons peindre la cupidité du siècle avec ses traits véritables, ce que nous pouvons mieux montrer, c'est la dégradation qu'elle fait subir à la vie humaine. Les habiles qui tournent à leur profit ce mouvement contemporain ont beau crier, en trompant les peuples et eux-mêmes : « La richesse aug-

mente, le capital monte, c'est le Progrès. » Je vous dis que sous la pression des instincts que développe ce règne prodigieux de la cupidité, il faut que les générations descendent, parce qu'il faut que l'homme se dégrade.

Que voulez-vous, en effet, que soit l'homme quand sa vie tout entière roule emportée à ces souffles cupides ? Que peut-il devenir lorsque, tombé de Dieu jusque sur la matière, l'homme descend encore au-dessous pour s'en faire l'esclave, et prosterne aux pieds de ce fétiche toutes ses grandeurs humaines ? N'oublions pas un principe que nous avons établi : l'homme descend ou s'élève avec les sentiments dont il remplit son âme et les émotions dont il remplit sa vie. Or, avez-vous étudié avec leurs tendances abrutissantes les émotions des hommes d'argent ? avez-vous vu leurs impressions, leurs convulsions, leurs saisissements, leurs tressaillements, leurs spasmes, leurs ravissements ? avez-vous vu leurs joies et leurs tristesses, leurs ivresses et leurs mélancolies, leurs exaltations et leurs abattements, leurs espérances et leurs désespoirs ? Grand Dieu ! quelle grossièreté, quelle barbarie, disons plus,

quelle sauvagerie d'impressions! et au bout quelles tragédies misérables! quels désastres pleins d'opprobres et de bassesses!.... Qu'un seul exemple nous tienne lieu de tous.

Regardez le joueur au sein de ses émotions. Le voilà sous le coup du sort... pâle, haletant, silencieux, morne, il attend le mot de son destin. Le sort a parlé; il a dit: « Tu as gagné. » Voyez-vous comme ses yeux brillent, comme son front s'épanouit? Mais de quel éclat et de quelle joie?—Recommençons, dit-il. — Il gagne encore. — La fortune est à nous, doublons l'enjeu. — Encore gagné. — Triplons, décuplons, centuplons la richesse. — Encore gagné. — Et la joie s'amasse dans son cœur comme l'or sous sa main. A chaque coup, comme un flot qui grossit, l'or monte, il monte toujours. Cet homme ne se contient plus, il est hors de lui-même : sa joie n'est pas seulement une ivresse, un délire : vous diriez, avec un grand orateur, que c'est une extase. Qui peindra cette joie, qui n'est ni de l'ange, ni de l'animal, ni de l'homme?

Mais son bonheur a lassé la fortune; il perd. — Essayons de ressaisir la chance qui se

dérobe. — Il perd. — Essayons de nouveau. — Il perd ; il perd encore ; il perd toujours ! Et la joie fuit de son cœur comme l'or de ses mains. Quelles émotions l'envahissent tout à coup ! La tristesse, la frayeur, l'épouvante, le désespoir montent à son cœur. Ses genoux se dérobent ; la sueur coule à son visage et se glace comme dans la mort à son front pâlissant. Le voyez-vous d'ici, les yeux hagards, le visage effaré, la lèvre crispée, le geste convulsif, le cœur glacé?... le voilà sur l'abîme ! Fuyons, dit-il. — Où va-t-il ? et que va-t-il faire? — « J'ai tout perdu, plus d'espérance !... Et » pourtant c'est demain ! demain, l'échéance ! » demain, la prison ! demain, l'opprobre ! de- » main le déshonneur de ma vie et la ruine de » mes enfants !... Non, plus de demain !... » mourons aujourd'hui... » Un bruit affreux s'est fait entendre, les échos de la Bourse ont répondu : « Le joueur est mort ! »

Vous direz : « Ce désastre est une exception. » Je l'accorde : c'est l'extrême aboutissement des choses. Je le veux bien, toutes les péripéties de la cupidité n'arriveront pas à ces tragiques dénoûments : donc le joueur pas-

sionné ne se tuera pas, le spéculateur fiévreux ne se tuera pas, l'agioteur convulsif ne se tuera pas, l'improvisateur de millions ne se tuera pas, en un mot, l'homme d'argent ne se tuera pas. A la bonne heure. Mais ce que devient cet homme au point de vue de la grandeur morale, quand son amour suit ce penchant qui l'emporte au-dessous même de la matière, c'est ce que vous ne comprendrez jamais assez. Qui dira à quelle bassesse descend cette âme faite pour contempler le ciel et posséder l'infini? Quel spectacle! un homme qui ne voit, ne connaît et ne comprend plus que ces trois choses, qui font autour de lui le triangle misérable où s'enferme toute sa vie : *le capital, la bourse, le chiffre*. Cet homme qui ne s'émeut qu'au contact de l'or, qui ne tressaille qu'aux tintements de l'or, qui ne connaît plus qu'une ambition, l'ambition de l'or, qu'une joie, la joie qui vient de l'or, qu'une adoration, l'adoration de l'or, qui vous dira à quelle barbarie il peut descendre, alors même que, par le dehors, il resplendit de tout l'éclat que la richesse fait briller autour de lui? Ah! Messieurs, il est trop vrai de le dire : cette passion brutale lui enlève

toute la beauté, toute la suavité, toute la grandeur humaine ; elle le fait, comme le barbare, dur, étroit et rampant. A force de se passionner pour cet or qu'il touche, il se fait par le cœur mille fois plus dur que l'or qu'il a touché. Plus il amasse autour de lui la possession qui l'étend par le dehors, plus il se retire sur lui-même et se rétrécit par le dedans. Plus sa richesse monte, plus sa grandeur descend. Plus son capital s'élève, plus son âme s'avilit ; comme pour mieux agrandir le contraste qui apparaît entre l'élévation de sa fortune et l'abaissement de sa vie.

Aussi cet homme a beau demander à la richesse de lui faire des écussons et à son or de lui créer une aristocratie ; bien loin de pouvoir entrer dans l'élite de l'humanité, il tombe au-dessous de toute humanité, il est plus bas que toute roture. Quels que soient les titres qu'il se donne, le luxe dont il s'environne et la majesté empruntée dont il essaye de couvrir sa misère personnelle, cet homme, qui vous éblouit peut-être dans la rue par l'éclat de sa livrée d'hier, cet homme dont les chevaux richement caparaçonnés font étinceler les pavés sous leurs pieds, non-seule-

ment il n'est point un roi, point un prince ; il est moins qu'un honnête bourgeois, moins qu'un honnête ouvrier, car il est moins qu'un homme : c'est un être dégradé. Si vous en doutez, regardez à son visage et voyez son attitude. Il n'y a pas de distinction dans sa personne, parce qu'il n'y a pas de grandeur dans son âme.

Ce qui développait dans l'aristocratie séculaire, dont notre histoire a gardé les vestiges glorieux, la noblesse des âmes, c'était la passion de toutes les grandes choses et un mépris généreux et fier de la simple aristocratie de l'or. Les vrais nobles prenaient leurs titres dans les dévouements mis au service de la patrie, et dans des fonctions d'autant plus honorables qu'elles étaient plus gratuites ; ils trouvaient sur les champs de bataille des écussons tout brillants de l'éclat de leur propre gloire. Dans ces temps généreux où les aspirations allaient en haut, la noblesse ne consistait pas à amasser autour de soi un peu plus de ce fumier de la terre : on ne dédaignait pas l'éclat de l'or comme un reflet de la noblesse, mais on ne le regardait pas comme la noblesse

même. Par là, l'aristocratie gardait sa tendance naturelle, elle tendait à monter ; et mettant sous ses pieds ce qu'il y a de plus vil, elle travaillait à s'élever à ce qu'il y a de meilleur.

De là, dans les grandes lignées de l'antique noblesse, des instincts de dignité qui constituaient le plus bel apanage des fils d'illustre race. De là, une grandeur d'âme, une expansion de cœur, une élévation de sentiments, une suavité de mœurs, que les générations e transmettaient de siècle en siècle. De là, enfin, ce grand air qui n'est ni la morgue, ni la prétention, ni l'affectation, ni l'hypocrisie, mais la manifestation sincère de la noblesse des âmes ; attitude naturelle de la vraie grandeur, image fidèle de la vraie distinction, que l'aristocratie de l'or, alors qu'elle est l'œuvre exclusive d'une cupidité heureuse, peut bien avoir l'ambition d'imiter, mais dont elle ne fait jamais que des contrefaçons plus ou moins ridicules. Ah ! Messieurs, Dieu me garde ici de songer à flatter les uns et à contrister les autres! Loin de moi la pensée d'infliger à une classe d'hommes des stigmates de déshonneur. Il y a dans les voies qui conduisent

à la richesse des habiletés honnêtes, et dans les chances de la fortune des hasards heureux; la spéculation elle-même a son côté légitime; et l'homme intelligent y peut recueillir sans indigner la vertu, le bénéfice de son travail. Donc, Messieurs, je n'entends pas qu'un homme enrichi d'hier, parce qu'il est enrichi d'hier, est dégradé par sa fortune et perd en grandeur morale tout ce qu'il gagne en grandeur matérielle. Dire cela, ce serait exagération, ce serait injustice ; je ne veux rien dire ni penser de pareil. Je signale les tendances naturelles de la cupidité considérée au point de vue du progrès; je dois dire la vérité pour tous : et la vérité est que les ambitions cupides dégradent l'homme qui en est atteint, et lui laissent jusque dans l'éclat de la plus haute fortune le déshonneur de l'abaissement moral; la vérité est que, même par le dehors, rien n'est plus impuissant que la bassesse pour imiter l'élévation. Rien même, par l'attitude, ne ressemble moins au vrai Progrès humain que la déchéance morale. Les physionomies s'abaissent avec les âmes dont elles sont l'expression; et tant que l'humanité s'en ira perdant par la

recherche passionnée de ce qu'il y a de plus bas dans l'homme l'ambition de ce qu'il y a de plus haut, les âmes tomberont de plus en plus; et les physionomies tombant avec elles porteront, jusque dans la splendeur de la richesse et le Progrès du capital, le signe authentique de l'avilissement des âmes et de la décadence de l'homme.

II

Mais ce n'est pas seulement dans la dégradation de l'*homme*, c'est encore dans la dégradation de la *famille* que la cupidité révèle son antagonisme inné au Progrès humain.

Les vraies sources du Progrès humain jaillissent du sanctuaire de la famille. C'est la famille qui verse perpétuellement dans la société ces flots de la vie, qui forment le fleuve des générations vivantes. La patrie, comme son nom le révèle, sort de la paternité; elle en est comme le prolongement et la perpétuité : aussi la patrie est-elle dans son ensemble, telle que la paternité la fait, vertueuse ou per-

verse, heureuse ou malheureuse, progressive ou rétrograde, selon que la famille inocule aux générations naissantes la vertu ou le vice, les germes du Progrès ou les principes de la décadence. Rien donc, au point de vue où nous sommes, ne nous intéresse plus que la question de savoir ce que la cupidité fait aujourd'hui dans la famille. J'entrevois ici non-seulement tout un discours, mais tout un livre à faire. Je dois me borner au sujet que je traite, et je me contente de montrer ce que notre cupidité met d'obstacle à la formation, à la subsistance et à la propagation de la famille.

Et d'abord, ce qui prépare la famille, ce qui en ouvre au foyer la source vivifiante, c'est l'alliance, c'est-à-dire l'âme unie à l'âme, le cœur uni au cœur, la vie unie à la vie. Or, ce qui doit nouer l'alliance entre une âme et une âme, un cœur et un cœur, une vie et une vie, la force des choses vous le crie dans la création entière : c'est l'affection. La famille est avant tout un centre d'amour ; ce centre se constitue lui-même par la rencontre spontanée de deux âmes dans une même affection. Ces deux vies, en s'unissant sous le

vœu de la nature, la consécration de l'Église et la bénédiction de Dieu, forment le confluent sacré d'où la vie doit sortir pour engendrer la famille et alimenter la patrie. Cette condition posée, des causes accidentelles peuvent amener encore des désastres dans la famille ; mais sans cette condition la famille ne peut pas être.

Or, pour constituer ce centre vivant de la famille , que fait le siècle aujourd'hui? Messieurs, voici dans la constitution de la famille un désordre dont les conséquences sur l'abaissement de l'humanité sont incalculables. Ce que l'on met entre ces cœurs que l'on doit unir d'une indissoluble union, ce n'est pas ce qui unit, c'est ce qui divise ; ce n'est pas de l'amour, c'est de l'or. Oui, l'or, ce grand souverain de la société moderne, l'or, qui semble concentrer en lui toutes les grandes influences, exerce aujourd'hui une puissance qui étonne la raison et désole la religion , la puissance d'accomplir des unions qui indignent la nature et que les cœurs repoussent. Le mariage, union des âmes et des cœurs marquée du sceau de Dieu, est soumis à des calculs matériels où les

cœurs et les âmes ne comptent plus : unions barbares où l'on fait violence à la nature pour faire honneur à la famille ; unions dégradantes où l'on abaisse les âmes pour élever la fortune, où l'on déprave le sang pour restaurer un nom ou agrandir un héritage ! Quoi ! pour cimenter cette alliance qui doit porter la famille sur son indissolubilité sacrée, c'est là ce que vous mettez, un chiffre, rien qu'un chiffre ! Et de par la puissance de ce chiffre vous dites à ces deux cœurs qui se repoussent l'un l'autre : « Soyez unis : la fortune répond à la fortune, » l'or égale l'or, l'équation est parfaite, et » vous n'avez rien à dire. » Comme si, dans ces contrats qui doivent fonder la famille, il s'agissait non d'unir les cœurs, mais de les vendre. Vendre les cœurs !... Grand Dieu ! en disant ce mot horrible, n'ai-je pas trop dit la vérité ? Oui, pauvres cœurs de vingt ans, qui appelez l'affection comme une fleur la rosée, le siècle vous vend au lieu de vous unir l'un à l'autre ; déjà trop égarés par les romans sensuels, vous rêviez un idéal : vous serez punis d'une erreur par une folie, le siècle le veut, vous épouserez un capital !

Et voyez comme les désordres s'enchaînent aux désordres pour dégrader la famille, et avec la famille la race humaine. Un homme a quarante ans : à force de consommation et de sensualisme, il a épuisé sa fortune et jeté à tous les vents des voluptés la séve de sa vie. Voici venir l'heure de se ranger ; tout va lui échapper, et déjà tout se dérobe. Pour sauvegarder la seconde moitié de sa vie, que fera-t-il ? Il épousera une fortune. Vous lui parlez pour la première fois d'un ange terrestre qui lui apporte pour première dot l'or d'un cœur pur, l'or d'une âme innocente, l'or de toutes les vertus : il est distrait ; vous le croyez ravi par la contemplation du tableau que vous lui montrez ; point du tout ; une seule chose le préoccupe ; et savez-vous la question que pose ce vétéran de la débauche et de la consommation ? La question capitale, décisive, et quelquefois la seule question est celle-ci : « Mais combien a-t-elle ? » — 500,000 fr. — « C'est bien, dit-il, c'est ce que j'avais rêvé. » Ces hommes si positifs font aussi des rêves, et leurs rêves montent jusque-là.

Ne riez pas, Messieurs, la chose est bien

assez triste ; il faudrait des larmes de sang pour pleurer sur cette dégradation qui en entraîne tant d'autres. Car les abaissements, les vices, les malheurs et les ruines qu'entraîne ce désordre fondamental, qui blesse la famille dans son principe le plus intime, c'est ce que les faits attestent de tous côtés avec une éloquence trop démonstrative, pour qu'il soit besoin d'y ajouter la démonstration de la parole.

La famille une fois constituée se maintient, comme elle fut fondée, par un principe unitif. L'amour qui s'épand du cœur des parents au cœur des frères, pour de là remonter à sa source et en redescendre encore : l'amour qui accomplit dans l'unité de la famille quelque chose de ce que fait le sang dans l'unité du corps humain, de ce que fait la séve dans l'unité de l'arbre, voilà ce qui conserve comme ce qui fonde la famille. Admirable unité où les affections répondent aux affections, les sympathies aux sympathies, et où le bonheur de chacun se multiplie par le bonheur de tous. Heureuse fraternité, que le père et la mère protégent de leur autorité et maintiennent suave et forte dans la sua

vité et la force de leur propre amour. Oh! qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères non-seulement d'habiter, mais de s'embrasser au sein de cette vivante unité. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*... Mon Dieu, cette unité dont vous-même avez caché au fond de nos cœurs le lien mystérieux, pourra-t-elle se briser un jour? Ces cœurs qui s'attirent les uns les autres pourront-ils se fuir jamais? Ces frères qui s'aiment pourront-ils se haïr? Et qui aura sur la terre la puissance d'anéantir, avec tout le bonheur qu'elle apporte, cette fraternité que la paternité de la terre noue dans son propre cœur, et que notre Père qui est au ciel couvre de la protection de son regard et de la bénédiction de son amour? Messieurs, une chose a la puissance de détruire cette unité et cette fraternité. Quoi donc? La cupidité. Qui armera les uns contre les autres ces frères, qu'on pouvait croire unis dans l'éternité de leur amour? Une seule chose, le partage de l'or : là la division commence, là les cœurs se séparent : le partage de la matière devient la séparation des cœurs. Hélas! hélas! ce foyer d'a-

mour d'où sont sortis tous ces amours est à peine éteint ; ce cœur de père, ou ce cœur de mère d'où sont sortis tous ces cœurs fraternels, est à peine glacé par la mort, que la cupidité souffle dans ces cœurs jusqu'alors unis des jalousies, des discordes et des haines. Oui, près de ce cercueil qui renferme le foyer éteint de l'amour paternel, des haines de frères vont s'allumer; d'autant plus fortes, d'autant plus acharnées qu'elles sont la perversion d'un amour plus profond et la rupture d'une unité plus sainte. Les préoccupations de la fortune remplacent en trois jours les préoccupations de la douleur. Au lieu de se rencontrer sur une même tombe pour y verser dans des larmes unies le témoignage des mêmes affections et des mêmes douleurs, on se rencontre devant un même héritage, pour donner avec le spectacle des cœurs divisés, le témoignage d'une même cupidité et d'un même égoïsme. Ces frères qui furent vus, il y a deux jours, émus et affligés, pleurant autour du lit funèbre d'un père ou d'une mère, seront vus demain, froids et pâles, disputant autour de son testament. Et ceux qui furent entendus hier faisant retentir au

milieu des funérailles la plainte de l'amour, seront entendus demain faisant retentir devant les tribunaux les clameurs de la haine ; cris sauvages des cupidités en délire et des égoïsmes en fureur.

Ainsi, vous le voyez, la cupidité ne se contente pas d'empêcher l'unité qui fonde la famille sur l'union des cœurs, elle la brise même lorsqu'elle est fondée. Elle fait un mal encore plus désastreux, que ma mission apostolique et la gravité de mon sujet m'autorisent à dénoncer aujourd'hui du haut de cette tribune : elle empêche la propagation de la famille humaine et la frappe d'une stérilité honteuse, qui prépare à notre race avec sa propre décadence la ruine sociale. Oserai-je dire ici tout haut ce que depuis des années je gardais en mon âme dans un silence douloureux ? Oui, je l'oserai, car j'entends Dieu qui me dit : « Fils de l'homme, n'aie pas peur, et annonce à mon peuple ses crimes et ses prévarications : *Annuntia populo meo scelera eorum !* » O honte ! ô dégradation ! ô ruine de la famille ! ô cupidité humaine ! que ne fais-tu pas accepter aujourd'hui même aux

familles qui se croient morales, si ce n'est tout à fait chrétiennes? N'est-ce pas toi qui, pour tarir dans la famille les sources mêmes de la vie, inspire aux pères et aux mères ce calcul de Satan : « Le chiffre de votre fortune est fixé, » que le nombre de vos enfants le soit aussi ; » car dans une société où la richesse et le luxe » doivent monter toujours, il ne faut pas que » les enfants soient moins pourvus que leurs » pères des biens de la fortune. » Ainsi parle la cupidité; la conscience proteste, mais l'on étouffe le cri de sa conscience; on dit à la cupidité : « Tu as raison : » et on dit à la vie qui veut s'épandre parce qu'elle est féconde : « Tu n'iras pas plus loin. » Pour cette œuvre de destruction, on voit le sensualisme des femmes donner la main à la cupidité des hommes. Oui, Messieurs, le sensualisme qui craint les enfantements douloureux et les éducations plus douloureuses encore; le sensualisme, qui a l'horreur du sacrifice autant que la passion du plaisir, conspire avec la cupidité pour violer la loi de la famille et diminuer la race humaine ; et ces deux concupiscences se rencontrent complices d'un même forfait, pour condamner à la

tombe des générations qui n'auront jamais de berceau. Hélas ! et telle est sur ce point la dépravation du sens moral, qu'on se fait une gloire inhumaine de ces infanticides calculs. C'est le crime lui-même, le crime sans repentir, le crime sans honte, qui ose couvrir de ridicule le devoir, le sacrifice et la vertu ; on le voit signaler au sourire des vicieux et à la moquerie des lâches, les pères et les mères qui multiplient autour d'eux, comme la vigne ses rameaux, les rejetons de leur propre vie ; et qui ont encore, à l'exemple des patriarches, la simplicité primitive de compter par le nombre de leurs enfants les bénédictions du Ciel !...

Heureux ceux qui ne m'entendent pas ; mais que ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendent ici la vérité, toute la vérité, sur ces vices cachés qui rongent sourdement au cœur de la famille les germes de notre vie morale et de notre Progrès social. O dix-neuvième siècle ! ô siècle du Progrès ! où conduis-tu l'humanité par cette prévarication, qui se fait de jour en jour plus large et plus profonde, amassant sur nos têtes les orages de la terre et les foudres du ciel ? O possesseurs des biens de ce monde,

écoutez : Vous opposez vos calculs aux lois de la Providence, et les lâchetés de votre égoïsme aux dons de son amour, malheur à vous! vous craignez que votre postérité ne possède pas assez, vous serez châtiés dans votre postérité même. Dieu est au ciel, et il a une foudre pour venger à son heure les violations de sa loi. La terre, la terre aussi vous menace de légitimes châtiments. Pour multiplier l'héritage, vous rendez la vie rare ; pour accroître la possession, vous diminuez les possesseurs ; vous léguez à vos fils la puissance de la richesse, mais vous leur ôtez la puissance du nombre. Prenez garde, un jour ceux qui ne possèdent rien, viendront à se compter ; et en voyant les rangs éclaircis de vos rares descendants, ils diront : « Levons-nous ; nous sommes les plus forts, la puissance du nombre est à nous : malheur à la minorité ! »

Et ainsi ce désordre profond, qui ravage lentement la famille, prépare infailliblement les catastrophes sociales.

III

Pour pressentir dans ce dénoûment des désordres de la famille le désastre de la société, que faut-il supposer? Une seule chose, la haine. Et pour susciter la haine, que faut-il? Rien que ce que la cupidité contemporaine sème et fait germer tous les jours dans la société. Que met aujourd'hui en bas le règne de la cupidité? que met-il en haut? que met-il au milieu? que met-il partout? Il faut répondre à ces questions; il faut y répondre sans amertume, mais avec courage; car au fond de ces questions, je crois voir la vie ou la mort de notre société.

Que met aujourd'hui le règne de la cupidité, en bas, dans les rangs inférieurs de notre hiérarchie sociale? Une chose redoutable : la jalousie, féconde en haines populaires. Il est de la nature de tout grand désir d'engendrer une jalousie relative à son objet. L'amour rend jaloux de la possession des cœurs, l'ambition rend jaloux de la possession des honneurs, la cupidité rend jaloux de la

possession des richesses. Aussi, quand le souffle des grandes cupidités vient à traverser toutes les âmes, il y fait germer des jalousies profondes. Tandis que tous se précipitent à la possession de la richesse, tous agrandissent leur désir de posséder ; mais tous n'arrivent pas à la possession de ce qu'ils ont désiré. De là dans les cœurs des ambitions réduites à se dévorer elles-mêmes, ou à se consoler de leur défaite par des jalousies qui se font à leur mesure. Alors, tandis que les heureux passent comme des triomphateurs montés sur le char de leur fortune, des yeux pleins d'une rougeur livide les regardent passer, et le triomphe de la richesse a pour cortége des jalousies frémissantes ; jalousies qui deviendront bientôt des haines et des haines fratricides.

Certes, Messieurs, en flagellant les excès de la cupidité dans les grands, je n'entends pas légitimer les jalousies et les haines qu'elle engendre dans les petits ; je n'entends même pas vous la montrer comme l'unique cause de ces jalousies et de ces haines. Ah ! nous le savons trop, ces jalousies meurtrières, elles sortent d'elles-mêmes du sein de la concupiscence.

Mais il faut bien l'avouer, ces jalousies toujours prêtes à sortir des profondeurs du cœur humain, sont provoquées, agrandies et armées au dehors par le spectacle des grandes cupidités. Demander que le peuple, témoin trop intelligent des débauches que la cupidité étale sous ses yeux, les regarde sans jalousie et les contemple sans envie; c'est lui dire d'agrandir ses désirs et de comprimer l'essor de ses désirs; c'est demander l'inouï, la contradiction, l'impossible. Aussi la vérité trop vivante, la vérité terrible est que ces cupidités données en spectacle aux peuples, engendrent, dans ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent, des haines épouvantables, qui se promettent au premier signal de faire expier aux heureux ce qu'elles nomment le despotisme de leur bonheur. Haines d'autant plus avides de projets homicides que, tandis que la jalousie les suscite en bas, la cupidité, qui règne en haut, fait en réalité de ce bonheur jalousé la tyrannie du pauvre et l'oppression des petits.

En effet, tandis que la cupidité met en bas la jalousie contre les grands, elle met en haut par la force des choses l'oppression et la

tyrannie. J'entends non la tyrannie politique, qui consiste dans la suppression des droits par la puissance chargée de protéger les droits ; j'entends la tyrannie morale, qui est l'oppression des besoins, et qui consiste à faire peser sur les petits le despotisme des riches sans amour et des fortunés sans entrailles. Il y a dans les sociétés, livrées sans frein au règne de la cupidité, une oppression fatale, contre laquelle ni les lois, ni les systèmes, ni les révolutions ne garantiront jamais les petits. La cupidité sans le frein du christianisme, c'est-à-dire l'égoïsme sans le contrepoids de l'amour, livre nécessairement le mouvement des fortunes à la loi de leur propre attraction. Or, lorsque la charité chrétienne ne fait pas à l'égoïsme humain un équilibre nécessaire, le mouvement des fortunes suit dans son ensemble cette loi inévitable ; elles attirent en proportion de leur puissance, comme les corps en proportion de leurs masses. Ceux, qui ont sous leurs mains les instruments du travail et les ressources du capital, voient grandir chaque jour leurs moyens d'anéantir autour d'eux des industries impuissantes à lutter contre leur

fortune, et les condamnent d'avance par leur prospérité à d'inévitables avortements. Alors, par le mouvement naturel des choses et le jeu tyrannique des fortunes colossales, naissent dans la société des oppressions morales, contre lesquelles on ne peut plus se défendre. Car, lorsque le règne exclusif de la cupidité humaine arrive à supprimer dans les âmes le principe d'expansion qui leur vient de la charité, alors entre les grandes et les petites fortunes l'équilibre ne peut plus être : les petites s'absorbent peu à peu dans les grandes ; les forts oppriment les faibles, et la libre concurrence devient par le fait de l'égoïsme la consécration de la tyrannie de la richesse. Qu'importent alors, pour remédier à ce désastre et apaiser le murmure des âmes, quelques libéralités que les malheurs populaires arrachent à la pudeur publique ? Dans ce mouvement des choses les grandes fortunes au service des grandes cupidités ont ce résultat, qu'on peut regarder comme à peu près fatal : ce qu'elles laissent échapper d'un côté, elles le ressaisissent de l'autre, pareilles à ces lacs et à ces mers qui retrouvent par mille canaux

mystérieux les eaux épanchées sur leurs rivages.

Donc, laissez passer sans lui donner de frein le monstre grandissant de la cupidité; laissez faire les hommes qui portent dans leurs mains les instruments de la richesse, sans porter dans leur cœur le contre-poids de l'amour: laissez marcher au gré de leur propre loi ces astres régulateurs du monde, qui emportent dans leur mouvement par une absorption progressive la fortune des petits: je dis, que vous le vouliez ou non, que les hommes y pensent ou qu'ils n'y pensent pas, vous verrez surgir dans un monde livré au despotisme de la cupidité des fortunes fabuleuses, qui n'auront pas seulement la puissance de multiplier les haines qu'enfante la jalousie; mais qui, en pesant de tout leur poids sur les générations qu'elles accablent, feront encore germer les haines qui doivent sortir de ces inévitables oppressions.

Et tandis que la jalousie en bas et l'oppression en haut suscitent ensemble les haines populaires, l'injustice apparaissant tout à la fois en bas, en haut et au milieu, étend et agrandit

de tous côtés ces haines, qui tôt ou tard doivent faire dans la société leur universelle explosion.

La justice élève les nations, l'injustice les met au penchant de leur chute, et finit par les faire crouler tout à fait. D'une société où l'injustice atteint un certain degré d'universalité, n'attendez rien, rien ; si ce n'est la décadence d'abord et la ruine à la fin.

Or, s'il en est ainsi, que devons-nous attendre d'une société, où la cupidité propage et agrandit tous les jours le règne de l'injustice ? Ah ! ces injustices monstrueuses, dont la centième partie ne se révèle pas à la surface des choses, et demeure ensevelie dans les ténèbres que percera seule la lumière du dernier jour, comment en sonder les mystères, en dire les noms, en marquer les caractères ?

Ici, volontiers, je reconnais mon impuissance ; j'ai peu visité l'empire de la bourse ; et j'ignore les arcanes profonds de l'agiotage ; mais il y a des soupiraux, par lesquels il nous est donné de regarder, et par où nous pouvons apercevoir quelques-uns de ces obscurs mystères, au milieu desquels périt la justice qui sauve les nations.

Comment nommer ces faillites immorales et ces chutes habiles, calculées d'avance comme un moyen d'échapper soi-même, avec les derniers débris de sa fortune, à cet abîme de misères, où l'on entraîne sciemment des familles entières emportées avec leur fortune dans ce volontaire naufrage?

Comment nommer ces spéculations forcenées par lesquelles un homme se dit dans un rêve de cupidité : « Je n'ai rien, je vais tenter la fortune ;
» voici mon plan : il me faut à la base un
» capital de cent millions. Si je réussis, dans
» trois mois, je suis un millionnaire ; si je ne
» réussis pas, dans trois mois, cent familles,
» au contre-coup de ma chute, tomberont
» dans la misère !... » Et la cupidité lui crie :
« *Avance, réussir est possible.* » Cet homme avance, et cent familles avec lui tombent au gouffre ouvert par sa cupidité.

Comment nommer ces mystères du commerce devant lesquels se voilent la justice et la charité : conventions égoïstes et iniques tout ensemble, où les forts de l'industrie et du capital méditent des monopoles oppressifs, et réalisent des profits monstrueux? Conven-

tions infernales où l'on voit les faibles écrasés entre des fortunes qui pactisent la ruine.

Comment nommer ces vénalités lâches et perfides où l'on vend les hommes, les institutions et jusqu'aux idées elles-mêmes? Pactes renouvelés de Judas, où des hommes sont entendus passant entre eux des contrats comme ceux-ci : « Que voulez-vous nous donner ? Et » par nos discours, nos livres et nos journaux, « nous livrerons à la haine populaire telle » institution, telle classe d'hommes, telle doc- » trine, telle idée. »

Comment nommer enfin ces complots qui se trament aux cavernes de l'agiotage, là où des millionnaires s'entendent pour faire tomber, par des coups inattendus, la valeur des choses et la fortune des hommes ; où le mensonge est accrédité pour s'assurer le bénéfice d'une erreur ; où l'on demande à une presse vénale, à des voix salariées, et jusqu'au télégraphe inoffensif, le bruit de désastres imaginaires pour réaliser au profit de son égoïsme des désastres réels? Complots homicides et vraiment scélérats qui provoquent des catastrophes, où se mêlent dans les larmes et quel-

quefois dans le sang la ruine des veuves, des orphelins et des opprimés de toutes les classes, réduits à ne pouvoir plus même invoquer contre ces iniquités savantes la protection de la loi et la sauvegarde de la justice; parce que ce qui périt avant tout au fond de ces noirs mystères, c'est la justice elle-même.

Je m'arrête, Messieurs, non dans l'impuissance de voir, mais dans l'impuissance de dire; car par delà tout ce que je viens de signaler par la parole, je ne découvre plus que des choses innommées, mystères pour moi vraiment ineffables, parce qu'ils me sont, je l'avoue, tout à fait incompréhensibles. Heureux si, par mon silence, je puis faire au moins soupçonner tout ce que ma parole ne peut pas dire.

En présence de ces déprédations, de ces vols, j'allais dire de ces brigandages, habilement déguisés sous le nom irréprochable et le voile innocent de la spéculation, je vous demande avec un légitime effroi ce que doit produire tôt ou tard ce règne de l'injustice triomphant dans les orgies de la cupidité contemporaine? Dites, qu'en pensez-vous vous-mêmes? que peuvent

faire germer aux profondeurs de la société tous ces mystères d'injustice, si ce n'est des haines et encore des haines? Ah! Messieurs, l'humanité pauvre, qui a de ces mystères obscurs une perception vague et quelquefois, hélas! des révélations trop éclatantes, que peut-elle nourrir contre le monde qui les accomplit, si ce n'est des ressentiments sourds et de fratricides vengeances? Donc, ô vous tous qui possédez, mettez un frein à l'égoïsme et une barrière à la cupidité; faites de vos âmes honnêtes un rempart à la justice qui tombe de toutes parts; possédez dans l'amour, possédez dans la justice; car si la cupidité immole la justice au triomphe de l'égoïsme, la haine des hommes viendra, comme un fléau de Dieu, vous demander avec des repentirs tardifs des représailles terribles.

Trouvera-t-on étonnant que, dans un si haut lieu et dans une pareille assemblée, la parole du prêtre garde assez d'indépendance pour démasquer de pareils mystères, et signaler les désastres dont ils nous menacent tous? Ce serait oublier la vocation de l'apostolat. La parole évangélique fait aujourd'hui

ce qu'elle a toujours fait : elle défend les hommes contre la tyrannie des cupidités humaines, elle pousse devant les égoïsmes impatients de tout engloutir le cri de l'amour impatient de tout sauver ; quoi qu'en puissent penser les hommes, elle accomplit la volonté de Dieu. Dieu l'envoie pour foudroyer, partout où elles se rencontrent, les cupidités égoïstes, et glorifier dans le monde le règne progressif de la justice et de la charité. Elle voudrait briser de sa foudre cette seconde tête de l'hydre dévorante et révolutionnaire, la *cupidité ;* à cette condition seulement, elle comprend et réalise le Progrès dans l'homme, le Progrès dans la famille, le Progrès dans la société, le Progrès dans l'humanité entière.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

L'ORGUEIL,

OBSTACLE AU PROGRÈS.

MESSIEURS,

Le second obstacle à notre Progrès moral, c'est la concupiscence des yeux ou la cupidité. L'amour désordonné de la possession est de nos jours une dégradation de l'homme, de la famille et de la société.

C'est la dégradation de l'homme, car la cupidité précipite l'homme sur la matière ; elle le

fait lui-même matière. L'homme cupide, quelle que soit sa splendeur extérieure, est incapable de prendre rang dans la véritable aristocratie de l'humanité ; parce que la véritable aristocratie née de la vraie grandeur tend à ce qu'il y a de plus haut, et que l'aristocratie de l'or née d'une grandeur fausse tend à ce qu'il y a de plus bas.

C'est la dégradation de la famille aussi. La cupidité met obstacle à la constitution, à la conservation et à la propagation de la famille : à sa constitution, en réalisant par la puissance de l'or des unions, que repoussent les cœurs et qui indignent la nature ; à sa conservation, par les discordes que suscite entre les frères le partage de l'or ; à sa propagation, en diminuant la vie pour agrandir l'héritage.

Enfin, c'est la dégradation et le grand péril de la société. La cupidité sème partout les germes des haines sociales : en bas, des jalousies fratricides qui naissent de l'agrandissement des désirs ; en haut, des tyrannies fatales qui naissent du mouvement des fortunes emportées dans des attractions égoïstes ; au milieu et partout, des injustices qui provoquent

des haines immenses et font pencher les nations vers leur ruine.

Messieurs, vous en êtes témoins, j'ai dit sur toutes ces choses la vérité sans déguisement ; c'était pour moi un devoir de ministère et une nécessité de mon sujet. Mais, sous le coup de la vérité, vous sentez l'amour qui vous parle. Il est aussi loin de mon cœur de songer à contrister personne, qu'il est loin de mon caractère de reculer devant l'accomplissement d'un devoir et la nécessité d'un sujet. Vous l'avez compris ; et je vous remercie de la sympathie que vous accordez à une parole, qui montre peu l'ambition de vous flatter. C'est un grand signe d'espérance pour notre chère patrie, et pour vous un grand honneur, qu'on puisse vous dire sans vous déplaire la vérité, même la vérité sévère.

Mais, Messieurs, nous n'avons pas fini de vous montrer l'obstacle contemporain à notre véritable Progrès. Derrière la concupiscence de la chair, derrière la concupiscence des yeux, il y en a une troisième, qui pousse les deux autres, et qui nous donne le dernier mot de la décadence et de l'obstacle au Progrès ; c'est ce

que saint Jean nomme l'orgueil de la vie : *Superbia vitæ*. Voilà, Messieurs, l'obstacle le plus profond au vrai Progrès humain, obstacle au Progrès moral d'abord, et par suite obstacle à tous les autres Progrès.

I

Considérez l'orgueil dans sa notion, son origine, ses tendances, ses mœurs et son histoire ; vous le reconnaîtrez partout comme cause de toute ruine, comme père de toute décadence morale.

L'orgueil est l'amour désordonné de sa propre excellence. L'homme s'aime, et contenu dans ses limites cet amour est légitime ; il est dans l'homme, comme dans tout être vivant, un besoin de conservation, un principe d'ordre et un ressort de Progrès. Si l'homme ne s'aimait, il n'aurait ni le besoin d'être, ni la passion de croître, ni l'ambition de se mettre avec les autres êtres dans les rapports, qui concourent à l'harmonie générale en le complétant lui-même. Donc l'homme devait s'aimer et il s'aime.

Mais voici le coup terrible qui a blessé le fond de son être, et qui le mettant en désaccord avec les autres êtres, le dégrade lui-même. L'homme s'aime tout seul; il s'aime plus que l'humanité, plus que Dieu, plus que tout; il s'aime jusqu'au désordre, jusqu'à l'exaltation et quelquefois jusqu'au délire. Et par là vous pouvez entendre déjà comment l'orgueil devient dans la vie humaine un principe de dégradation morale. L'homme, pour grandir moralement et se perfectionner lui-même, doit se mettre avec les êtres qui l'environnent dans ses naturels rapports, et marcher avec eux dans l'harmonie universelle au but suprême de tous les êtres. Mais pour garder avec les autres êtres ces rapports vrais, qui contribuent au Progrès de chacun et au Progrès de tous, une chose est absolument nécessaire : demeurer à sa place et s'y perfectionner soi-même. Un fondateur d'ordre religieux, qui était à la fois un grand saint et un penseur profond, donnait aux siens ce secret de perfection : « Que chacun, au lieu de songer à monter à un degré supérieur, s'efforce de se rendre parfait dans le sien. » C'est là,

Messieurs, non-seulement un secret de perfection chrétienne et religieuse, c'est aussi un secret de perfection humaine et de Progrès social : garder son rang et s'y rendre parfait. Soyez atome si Dieu vous fit atome, soyez soleil si Dieu vous fit soleil ; mais soyez atome à votre place sans heurter les autres atomes ; soyez soleil dans votre sphère sans heurter les autres soleils : l'un et l'autre a son rang et sa vocation ; j'aime mieux être un atome à ma place qu'un soleil hors de ma sphère.

Or, c'est là précisément ce que l'orgueil ne peut entendre : il s'aime plus que tout. Dès lors, au lieu de se coordonner par rapport à ce qui est plus haut que lui, il veut tout coordonner par rapport à lui-même. Il ne peut se résigner à demeurer à sa place. Je ne sais quoi crie au fond de lui : *Ascendam,* je monterai ; je ne sais quoi lui fait dire à tout ce qui l'environne : Baisse-toi et laisse-moi passer, *incurvare ut transeamus.* Cet orgueil est-il atome ? il dit : Pourquoi ne suis-je pas soleil ? Cet orgueil est-il soleil ? il dit : Pourquoi ne suis-je pas cet autre soleil ? Et ainsi l'orgueil pousse l'homme qu'il gouverne à sortir de

son rang, au lieu de perfectiônner son être ; il s'en va désordonné et extravagant heurter les êtres qui l'environnent, en se dépravant lui-même ; produisant tout à la fois le désordre dans la société et la dégradation en lui.

Voilà l'homme sous le coup de son orgueil. Comment fut frappé ce coup qui a troublé tout son être, brisé ses légitimes rapports, et l'a précipité dans une première chute au penchant de sa décadence ? Il faut ici avec l'Écriture remonter à l'origine. Je viens de dire ce que c'est que l'orgueil ; mais l'orgueil lui-même, par où commence-t-il ? Voici, Messieurs, sur ce mystère de l'homme, parmi les mots profonds de l'Écriture, l'un des plus profonds et qui verse sur la question qui nous occupe des torrents de lumière. Le commencement de l'orgueil de l'homme, c'est son apostasie, c'est-à-dire sa séparation de Dieu : *Initium superbiæ hominis, apostatare a Deo* (1). Être orgueilleux, dit saint Augustin, c'est laisser le bien et le principe commun qui est

(1) Eccli. x, 14.

Dieu, et se faire soi-même son principe, c'est-à-dire son Dieu : *Relicto communi principio, sibi ipsi fieri atque esse principium.* L'homme, dit-il, en déchéant de Dieu, retombe sur lui-même ; et il se prend à s'aimer de tout cet amour qu'il refuse à Dieu. Voilà l'orgueil à sa naissance, l'amour qui s'arrache à Dieu, et qui dit en ramenant sur lui-même cette aspiration qui a besoin de l'infini : « *Moi,* moi loin de » Dieu, moi séparé de Dieu, » et qui dira à la fin : « Moi Dieu. »

C'est là par excellence ce qu'on peut nommer l'impulsion satanique dans l'humanité. J'ai vu Satan qui tombait du ciel avec la rapidité de la foudre : *Vidi Satanam sicut fulgur de cælo cadentem;* et j'ai vu l'humanité emportée par l'orgueil sous cette impulsion de Satan. « Comme un grand bâtiment qu'on jette par » terre et qui en accable un moindre sur le» quel il tombe ; ainsi, dit le grand Bossuet, » cet esprit superbe, en tombant du ciel, » est venu fondre sur nous et nous enveloppe » avec lui dans sa ruine. En tombant ainsi » sur nous, dit saint Augustin, il a imprimé » en nous un mouvement semblable à celui

» qui le précipite : *Unde cecidit, inde dejecit.* »

Ainsi, à la lumière de l'Écriture se réfléchissant dans ces deux beaux génies, vous découvrez la chute de l'homme tout entière ; vous voyez, à la naissance de l'orgueil qui sépare l'homme de Dieu pour le précipiter sur lui-même, apparaître dans tout son jour le principe de toute décadence, et vous reconnaissez au fond de l'orgueil humain l'obstacle à tout progrès.

En effet, ainsi compris dans sa notion et dans son origine, l'orgueil qui commence par la séparation de Dieu devient lui-même le commencement de toute décadence de l'homme. Le commencement et l'origine de toute décadence humaine, c'est le mal qui commence dans l'homme ; car comme le Progrès moral est la marche dans le bien, la décadence morale est la marche dans le mal. Il faut admettre ces données ou renoncer à rien entendre dans la doctrine du Progrès. Or, ce qui est à l'origine de tout mal moral, c'est l'orgueil, rien que l'orgueil ; et à cette parole de l'Écriture : « Le principe de l'orgueil, c'est la séparation de Dieu : *Initium superbiæ apostatare a*

Deo, » correspond magnifiquement cette autre parole écrite à la même page : « Le commencement de tout péché, c'est-à-dire de tout mal moral, c'est l'orgueil : *Initium omnis peccati est superbia.* » Donc, rien n'est plus certain : le monstre vivant qui dévore tout Progrès et fait toute décadence, c'est l'orgueil ; puisque l'Écriture nous le montre au fond et à la racine de tout désordre humain et de tout mal moral. Et si vous voulez suivre d'un regard attentif dans la vie de l'humanité les tendances de l'orgueil, vous verrez qu'il porte en effet partout au vrai Progrès humain un antagonisme radical.

L'orgueil a une tendance antipathique au Progrès, la tendance à demeurer en soi, à se complaire dans son être, à s'arrêter dans sa suffisance, en un mot, à s'immobiliser.

L'orgueilleux, à force de croire à sa propre excellence, perd jusqu'à l'ambition de devenir meilleur. Que lui manque-t-il, à ce superbe, à ce puissant, à ce suffisant, à ce dieu ? il se croit la perfection ; pourquoi songerait-il à se perfectionner ? Il se croit la grandeur ; d'où lui viendrait l'ambition de grandir ? Il se croit comblé ; com-

ment chercher à se remplir, quand on se croit la plénitude? Il se regarde ; et il trouve en se regardant, qu'il n'a rien à désirer. Il s'aime, il s'admire, il s'exalte, il s'adore lui-même ; il tend du moins à s'adorer, de jour en jour ; car tout homme orgueilleux a jusque dans son néant une aspiration secrète à la divinité. Dès lors, comment ferait-il de sa vie la traduction de ce beau mot de Fénelon, *Sortir de soi, pour entrer dans l'infini de Dieu?* Quel besoin peut-on éprouver de chercher hors de soi l'infinité de Dieu, quand on a mis la divinité en soi et qu'on se fait soi-même Dieu?

Vous le voyez, l'orgueilleux brise en lui le ressort du Progrès humain. Il n'y a qu'une chose qui grandit en lui tous les jours : admiration, amour et adoration de lui-même. Ce qui est hors de lui, il le dédaigne ; ce qui est plus haut que lui, il le nie, ou, s'il est forcé de l'admettre, il le jalouse, il le hait et il tend à le détruire. Renfermé en lui-même, dans une complaisance lâche et une satisfaction insensée, il s'arrête là, et tue ainsi en lui le principe du Progrès. Je me trompe, il a besoin, quoi qu'il fasse, de sortir de lui-

même; mais ayant perdu l'ambition de se faire au dedans une grandeur réelle, il cherche de toute manière à se faire par le dehors une grandeur factice : Pour obéir au besoin qui le pousse, peut-être il rêvera de chercher la grandeur dans la dégradation même. Misérable de sa personne, mais riche des biens de ce monde, il déploiera autour de lui un luxe ridicule ; il étalera de tous côtés, croyant se mieux grandir, une pompe que je nommerais volontiers imbécile, tant la faiblesse, la folie et la puérilité s'y trahissent de toutes parts. Pour paraître plus grand que tous, il s'environnera de valets, de voitures, de livrées d'équipages ; et il se croira le premier homme du monde, s'il parvient à force de dépenses à renfermer dans son écurie le plus beau cheval de la terre ! Et pourquoi ces folies qui le dégradent au lieu de l'élever? Parce que croyant n'avoir rien à faire pour se perfectionner au dedans, il se figure en effet s'ajouter à lui-même, selon le mot de Bossuet, *tout ce qu'il s'applique par le dehors*.

Mais l'orgueil ne s'arrête pas là ; il ne se

contente pas de chercher dans le futile une grandeur niaise; il essaie de se faire dans la perversité même une grandeur impossible : il arrive à mettre une gloire grossière à ne respecter rien, à ne dépendre de personne et à prendre son caprice pour la loi souveraine; il aspire à briser toute règle : et ainsi ses tendances aboutissent à lui faire des mœurs dignes de lui, des mœurs à part; mœurs dégradantes qui imitent les mœurs de Satan, consommant loin de Dieu tous les mystères du mal. Les mœurs sont la manifestation des vraies tendances de la vie. Vous voulez savoir où va la vie, à la grandeur ou à la bassesse ? voyez les mœurs qu'elle engendre. Vous voulez connaître ce que fait l'orgueil pour le Progrès de l'homme, je vous dirai : Apprenez à connaître les mœurs de l'orgueilleux.

Les mœurs de l'orgueilleux, ce sont les grandes débauches de la cupidité. Je vous ai montré quelques-uns de ces mystères, où la justice périt avec la charité; mais au fond de ces orgies la cupidité n'est pas seule. La cupidité y tue la justice, mais c'est l'orgueil qui pousse la cupidité. C'est à force d'orgueil qu'un

enrichi d'hier rêve aujourd'hui des spéculations, qui doivent l'élever demain sur une multitude de ruines aux plus hauts sommets du monde de la finance. Et comme l'orgueil produit les grandes extravagances de la cupidité, c'est lui aussi qui en prépare les grandes catastrophes. C'est dans un vertige d'orgueil encore plus que dans un rêve de cupidité, qu'un homme suspend sur une chance, la ruine des autres ou sa propre fortune. Les banqueroutes préméditées, qui préparent à tant de familles à la fois des désastres pleins de tristesse et de désespoir, presque toujours sont filles de l'orgueil. L'impatience d'un travail fructueux et sûr, mais humble et sans éclat, l'ambition superbe de sortir de sa condition, pour conquérir en quelques jours le prestige du million et l'aristocratie de l'or, encore mieux que la passion de posséder et de jouir, expliquent les grandes débauches de la cupidité contemporaine.

Les mœurs de l'orgueil; ce sont les grandes voluptés, ignominies de la chair, qui n'ont pas de nom dans notre langue, ou qui ont des noms que nos lèvres ne pourraient prononcer sans contracter quelques souillures, et que la chas-

teté de vos âmes ne pourrait entendre sans concevoir quelques alarmes. Quel que soit le dernier mot de ce mystère de la vie humaine, c'est un fait d'universelle observation : les grandes chutes de l'esprit emportent les grandes chutes de la chair, et les suprêmes orgueils enfantent dans les mêmes hommes les impudicités monstrueuses. Entre l'orgueil et la volupté l'alliance est intime et les relations profondes. L'orgueil est comme une volupté de l'esprit, et la volupté est comme un orgueil des sens. C'est un même mouvement qui emporte la vie. Aussi, quand l'orgueilleux, s'arrêtant en lui-même renonce à demander au perfectionnement de son âme sa grandeur légitime, il se tourne vers son corps; et persuadé qu'il a droit à tout, il demande à cet esclave de l'esprit, d'épuiser pour le rassasier toute la puissance de la chair. Y a-t-il des orgueils chastes? Peut-être, comme il y a des fleuves qui remontent vers leur source. Quand on vous dira : « Voilà une grande, une vaste chute; elle est l'œuvre de l'orgueil, mais d'un orgueil austère, d'un orgueil chaste, » ne le croyez pas : comme Babylone, tout grand orgueil porte le signe de la bête. La couronne

de la chasteté tombe de la tête des superbes, elle ne tient qu'au front des humbles.

Les mœurs de l'orgueil ; ce sont toutes les grandes passions stériles pour le bien, fécondes pour le mal, impuissantes à créer, puissantes pour détruire ; toutes les passions marquées de son signe et portant au milieu de leurs déportements un caractère à part; ce sont les crimes qui étonnent, les attentats qui terrifient, les prodiges, et, si je puis le dire, les chefs-d'œuvre du mal, arrivant à force de perversion jusqu'à son suprême sommet ; et, comme caractère qui distingue l'orgueil et le fait reconnaître à tous, l'homme qui se relève de toute sa hauteur pour faire de ses crimes un spectacle à l'univers ; l'homme qui prend sa bassesse même pour hausser sa grandeur ; l'homme qui pose devant la mort et se drape sur l'échafaud ; l'homme qui demande des applaudissements aux peuples qui le maudissent ; l'homme qui rêve encore sous la malédiction de son siècle les suffrages de la postérité, et qui, alors même qu'il tombe sous l'anathème de l'humanité, se redresse comme Satan sous la foudre de Dieu.

Voilà les mœurs de l'orgueil. Et que n'au-

rais-je pas à dire maintenant, si je voulais vous faire son histoire? Par quelles traces sanglantes, par quels désastres épouvantables l'orgueil n'a-t-il pas laissé dans l'histoire les vestiges de ses pas?

L'histoire de l'orgueil; ce sont les jalousies qui tuent des frères, pour anéantir une gloire qui offusque et une grandeur qui abaisse; c'est Caïn qui tue Abel; ce sont les fils de Jacob voulant tuer Joseph, et Saül voulant tuer David. L'histoire de l'orgueil, ce sont les vengeances atroces; c'est Aman qui jure d'exterminer un peuple, parce qu'un seul homme a refusé de courber la tête devant lui. L'histoire de l'orgueil; ce sont les ambitions gigantesques et dévastatrices; c'est Nemrod, c'est Attila, c'est Tamerlan; ce sont tous ces grands ravageurs du monde, qui se plaisent à voir trembler la terre sous chacun de leurs pas, et s'en vont de royaume en royaume, faisant tomber devant eux les dynasties, les trônes, les cités, uniquement pour le bonheur de regarder leur chute ou d'en entendre le bruit. L'histoire de l'orgueil; ce sont les tyrannies en délire et les despotis-

mes fous ; Néron qui fait brûler Rome pour en contempler l'incendie, et Caligula qui souhaite au peuple Romain une seule tête, afin de se donner le plaisir superbe de l'abattre d'un seul coup. L'histoire de l'orgueil; ce sont toutes les haines implacables de la vérité; toutes les guerres contre Dieu, toutes les révoltes contre l'Église, tous les déchirements sacriléges de la robe divine de Jésus-Christ; toutes les impiétés indomptables, toutes les apostasies sataniques; c'est Arius qui tressaille d'une joie digne de lui, en voyant l'univers étonné de se nommer Arien, et en écoutant le bruit qui se fait autour de son nom, plus grand qu'autour du nom de Constantin; c'est Luther qui s'enivre de bonheur, en voyant au loin les populations soulevées par sa parole, et se promettant la gloire de voir bientôt la Papauté agenouillée devant lui demander grâce à la révolte d'un moine; c'est Voltaire enfin, Voltaire, la plus haute personnification de l'orgueil satanique dans les temps modernes, Voltaire qui, dans un vertige d'orgueil sans exemple avant lui, prend à parti Jésus-Christ même, et le regardant en face, se vante

de lui arracher l'empire du monde et de renverser tout *seul*, la religion fondée par douze apôtres.

L'histoire de l'orgueil, ah ! ce serait l'histoire du monde ; mais, Messieurs, Dieu permet sur la terre des événements qui l'abrégent dans un fait. L'histoire de l'orgueil, c'est un homme qui se dit un jour comme les superbes de Babel : « *Celebremus nomen nostrum*, rendons célèbre notre nom ; nous sommes impuissants à conquérir la célébrité du bien, emportons d'assaut la célébrité du mal. Essayons d'un crime qui consterne toute la terre et étonne l'enfer lui-même. Allons le plus près de Dieu possible chercher notre victime : frappons si haut et frappons si fort, que toute la terre regarde et que toutes les générations entendent ; et que notre nom, couvert d'un sang illustre et à jamais ineffaçable, s'en aille d'âge en âge et de siècle en siècle, portant le sceau d'une célébrité que le temps ni l'éternité ne briseront pas. »

Ah ! Messieurs, vainement je m'efforce de laisser ici à la manifestation du vrai un caractère indéterminé ; malgré moi, votre pensée précise,

votre mémoire évoque, votre imagination vous peint, et je crois voir vos lèvres qui s'ouvrent pour nommer avec moi l'homme précipité par l'orgueil de ce qu'il y a de plus haut, la dignité sacerdotale, à ce qu'il y a de plus bas, l'assassinat satanique : le prêtre massacrant le pontife dans le temple de Dieu ; consternant deux fois le peuple, et par le malheur de son pontife et par l'attentat de son prêtre. Ange tombé, venant écrire là, sur le pavé du temple avec la pointe d'un poignard et le sang d'un Archevêque, ce que peut l'orgueil pour la dégradation d'un homme (1).

II

Après vous avoir montré que l'orgueil est la suprême déchéance morale de l'homme, il m'est facile de vous faire comprendre que l'orgueil dans cette déchéance humaine emporte toutes les décadences.

Ici, Messieurs, nous avons une longue route à parcourir, mais nous marcherons vite ; nous

(1) Allusion à l'attentat du 3 janvier 1857.

imiterons le voyageur qui sans pouvoir s'arrêter regarde à droite et à gauche de son chemin des ouvertures profondes, qu'il se propose de revenir visiter à loisir. Passons en revue et d'un regard rapide tous les Progrès que nous aspirons à réaliser ; et vous allez voir que tous reçoivent des blessures mortelles de ce même orgueil qui tue le Progrès moral.

Avec l'orgueil, quel Progrès ferez-vous ? Sera-ce du Progrès dans la science ? Non, Messieurs, l'orgueil est le coup le plus mortel porté à la vraie science. La première condition pour avancer dans le vrai et grandir par la science, c'est de reconnaître que l'on sait peu, ou que l'on ne sait pas. Quiconque veut devenir un vrai savant doit arriver avant tout à confesser qu'il ne peut tout comprendre et à reconnaître qu'il ne peut tout savoir ; et le plus grand triomphe du savant, c'est de toucher la limite où s'arrête sa pensée. C'est ce que l'orgueilleux ne peut souffrir. Il aspire à tout comprendre, il aspire à tout savoir ; et, par là, il cesse de comprendre et il est impuissant à bien savoir.

C'est ce vertige d'orgueil qui au siècle dernier a précipité la philosophie dans

l'absurde. De tous côtés, elle avait écrit sur son drapeau : *Ne pas croire sans comprendre ;* et le génie égaré par l'orgueil avait réuni toutes ses forces pour faire la guerre à l'incompréhensible. Jamais pareille folie n'avait saisi le cerveau des sages. Tout ce qui ne se laissait pas voir, saisir, embrasser, *comprendre* en un mot tout entier, devait tomber sous les coups de la science nouvelle. Dès lors, qu'est-ce qui pouvait demeurer debout ? Qu'est-ce qui dans le créateur et même dans la créature peut être compris tout entier ? On dit que vous savez un peu de tout. Peut-être ; mais laissez Pascal vous dire par ma bouche : *Vous ne savez le tout de rien*. Aussi, devant cette prétention de l'orgueil, comme on devait s'y attendre, on vit bientôt s'amonceler les ruines de toutes sortes dans l'empire des intelligences. Le christianisme devait s'écrouler avec ses mystères incompréhensibles : le surnaturel devait disparaître avec ses horizons, où l'œil de l'homme tout seul est impuissant à regarder. Dieu même devait s'évanouir ; car Dieu est par essence l'être incompréhensible, parce que Dieu est l'infini, et que comprendre l'infini avec une

intelligence finie, c'est la contradiction même. Que dis-je? La science même de l'homme et de la nature allait se prendre, elle aussi, d'un vertige immense. Elle allait chasser de partout comme des erreurs les vérités incomprises; car, chose remarquable, cet orgueil de l'esprit qui repousse l'incompréhensible, engendre comme son fruit naturel la révolte contre la vérité, la fuite de la vérité, la suppression de la vérité; donc, la marche dans le faux et la décadence du vrai savoir. L'orgueil est ainsi fait; il veut tirer tout de lui-même; ce qui ne sort pas de lui, il le traite en ennemi et il a la rage de le détruire: et le philosophe qui lève contre l'incompréhensible le drapeau de ses guerres insensées, n'est qu'un Vandale instruit, faisant des ruines dans l'empire de la science.

Le ciel en soit béni; nous sommes revenus de ce vertige; l'heure de cette fièvre est passée: et aujourd'hui des philosophes se plaisent avec nous à respecter, à saluer, à professer l'incompréhensible. Mais en laissant tomber ce drapeau déchiré que la honte seule empêcherait de déployer encore, l'orgueil de nos

jours étale sous un autre nom, et sous un autre drapeau une prétention pareille : il dit : *indépendance absolue de la raison.*

Or, l'indépendance absolue de la raison au point de vue de la vraie philosophie, savez-vous ce que c'est ? C'est la science même coupée par la base ; c'est la raison égarée par l'orgueil se donnant à elle même un démenti solennel. L'indépendance absolue de la raison : mais c'est l'attribut divin tombé dans la nature humaine ; c'est la raison créée s'arrachant violemment à la condition de tout être créé, c'est-à-dire à la dépendance. C'est la faculté sans règle , la puissance sans limite ; c'est-à-dire l'absurde, encore l'absurde, rentrant sous un autre drapeau dans l'empire du savoir, pour y faire des ruines semblables, et tôt ou tard précipiter la raison indépendante et sans règle sous le despotisme de l'erreur et dans l'abîme de l'absurde.

Ainsi , guerre à l'incompréhensible ou proclamation de la souverainneté absolue de la raison, d'un côté comme de l'autre, c'est toujours la même chose, l'orgueil humain qui se pose et veut règner seul dans une science et

une philosophie nées de lui, et ne relevant que de lui-même ; entreprise aussi dégradante qu'elle est superbe, qui prépare à la philosophie elle-même des défaites solennelles et des représailles humiliantes. Dieu se plaît en effet à venger tôt ou tard, par des humiliations dignes d'elle, ces délires de la science orgueilleuse qui ne croit qu'à elle-même. Un jour vient où ces sceptiques illustres arrivent à donner le spectacle d'une crédulité qui atteste avec éclat l'affaiblissement des esprits. Ces fiers génies qui faisaient partout la guerre à l'incompréhensible, se trouvent jusque dans les retranchements de leur ignorance assaillis de tous côtés par l'incompréhensible. Le démon se prend à rire de trouver à son école, dociles aux révélations des esprits, ces incrédules hardis qui niaient si résolument l'existence des esprits par la très-grande et très-profonde raison qu'ils n'avaient jamais dans leur vie rencontré les esprits. Ceux qui se croyaient trop sages pour recevoir la doctrine des organes vivants de la vérité, s'en vont demander aux morts la solution des problèmes de la vie. Ceux qui faisaient si bon marché des démonstrations des docteurs et des

Pères de l'Église, supplient les nécromans de leur démontrer dans des visions la vérité chrétienne : ceux enfin qui n'écoutaient plus la parole de la vérité et les enseignements de Dieu sont attentifs à écouter les esprits d'erreur et les enseignements des démons : *Attendentes spiritibus erroris et doctrinis dæmoniorum.* Si c'était mon sujet, je vous dirais avec les théologiens et les conciles : *non licet*, cela n'est pas permis. Je me contente de vous dire : Cela n'est pas décent ; cela n'est pas digne d'un siècle de Progrès ; cela est surtout pour la science orgueilleuse, qui nie l'impalpable et repousse l'incompréhensible, souverainement humiliant, pour ne pas dire souverainement ridicule. Ainsi Dieu châtie à son heure par l'humiliation des savants l'orgueil du faux savoir (1).

Avec l'orgueil, quel Progrès ferez-vous ? Sera-ce du Progrès dans les *arts?* du Progrès dans les *lettres?* Non, Messieurs ; car de même que l'orgueil inspire la haine de la vérité, il

(1) Ce passage a rapport aux phénomènes des esprits et des tables tournantes qui préoccupaient le public en 1857.

inspire le dédain de la vraie *beauté*. L'orgueil dans les arts et les lettres a pour effet à peu près inévitable de tendre à renverser l'idéal et à supprimer la règle. Comme il ne veut pas de règle à sa pensée, il n'en veut pas à l'expression de sa pensée. Et comme il veut tirer de lui toute vérité, il veut que toute beauté soit faite à son image ; car il croit que le beau c'est lui-même, et qu'il n'y a de beauté dans l'art, de beauté dans les lettres, de beauté en toute chose, que ce qui porte le reflet de son être et le sceau de sa personnalité. Aussi, au lieu de sortir de lui-même et de se poser dans l'universel pour juger ou réaliser le beau, il se retire dans le moi, il se pose tout entier dans l'individuel, le particulier, le personnel : et dans ce cercle étroit, où il enferme avec lui-même l'art et la littérature, il trouve que tout est beau ; mais que par delà cette limite le beau n'existe plus, parce qu'au delà ce n'est plus lui.

De là même dans les hommes de génie des aberrations artistiques et littéraires, qui ne sont que le contre-coup des aberrations de l'âme enfantées par des orgueils sans mesure. Règle

générale, l'orgueilleux qui écrit, l'orgueilleux qui fait un livre, quels que soient ses écarts littéraires, est convaincu de la supériorité de son style ; il lui semble qu'il écrit comme nul homme avant lui n'a jamais écrit : ses défauts sont des beautés, qui l'enivrent d'autant plus qu'ils contrastent davantage avec la langue que parle autour de lui le vulgaire des humains. Comme aux jours de décadence littéraire, sa pensée s'affuble pour mieux paraître d'ajustements superflus. Ne pouvant saisir par les idées, il étonne par les mots ; il fait entre eux des chocs inattendus, afin qu'on en entende le bruit. Ainsi l'orgueil, quand il arrive à une certaine extrémité que je suppose ici, gâte les arts et la littérature ; il leur enlève ce que rien ne remplace, la dignité du naturel et la simplicité du vrai ; il leur donne à la place des allures prétentieuses qui ne sont que les contrefaçons du grand, et des ornementations futiles qui ne sont que les contrefaçons du beau.

De là aussi dans la littérature, la préoccupation de la personnalité. Sous l'empire de l'orgueil et dans l'exaltation progressive du

moi, le besoin d'occuper de soi et de mendier à tout prix des adorations, a fait naître une littérature, qui semble propre à notre temps et qu'on pourrait nommer la littérature personnelle, ou le personnalisme dans les lettres. Littérature *égoïste* où le moi s'étale au commencement, s'étale au milieu et s'étale encore à la fin. Lorsqu'un auteur de nos jours est à bout d'écrire, que l'idée lui manque et que la matière lui fait défaut, il lui reste encore à traiter un sujet pour lui plein d'intérêt, il s'écrit lui-même; il fait son plus beau livre, le livre de sa vie; il se mire, l'Europe le regardant faire, dans tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a fait; admirations rétrospectives qu'on aime d'autant plus qu'on sent le temps vous emporter à l'oubli, et qu'on voit tomber sur sa vie cette ombre triste qui couvre la fin de tout. Passion misérable qui pousse par la violation des plus simples convenances à dire soi-même de soi-même ce qu'il est déjà bien délicat de laisser dire par un autre; vanité indécente et grossière qui ôte à la littérature ce parfum qu'on respire dans les chefs-d'œuvre enfantés par le génie et l'humilité, je veux dire

le sentiment exquis de la convenance, qui naît de la défiance de soi mêlée au respect des autres; passion la plus fatale à la littérature et à l'éloquence, où l'oubli de soi-même est la première condition pour réaliser le beau, le beau qui ne rayonne jamais mieux que quand il absorbe dans son éclat, pour le faire oublier, l'homme que Dieu suscite pour le faire resplendir.

Avec l'orgueil, quel Progrès ferez-vous? Sera-ce du Progrès social? Non, Messieurs, car l'orgueil produit, avec la haine de l'autorité, trois choses également antisociales. Quoi donc?

D'abord la révolte contre toute supériorité. L'orgueilleux, en tout et partout, veut être le premier; or, qui veut être le premier ne peut vouloir de supérieur. La haine de la supériorité, c'est l'essence même de l'orgueil. De là, dans les sociétés livrées au démon de l'orgueil, la difficulté de gouverner : l'orgueil rend ingouvernables les peuples, les familles et les individus. C'est le même principe qui empêche l'enfant d'obéir aux parents, la femme d'obéir à son mari, le serviteur d'obéir à son maître et les peuples d'obéir aux Rois : c'est que

l'orgueil est partout le même, la révolte contre la supériorité.

Il est l'impatience de toute égalité aussi ; il est le coup mortel donné à la fraternité. Il n'y a que l'humilité chrétienne pour produire dans les âmes un amour sincère de l'égalité fraternelle. C'est que pour vouloir sincèrement des égaux, il faut aspirer à descendre. Hors de là, les appels à l'égalité et les prédications de la fraternité ne sont que des mensonges. En dehors du christianisme, tout appel à l'égalité ne signifie rien, ou signifie une révolte contre la supériorité. Voyez ce démagogue antichrétien qui s'en va par le monde prêchant l'égalité et la fraternité ; vous croyez que cet homme est un frère qui cherche des égaux ; point du tout, c'est un souverain qui cherche des sujets.

En révolte contre la supériorité, impatient de l'égalité, l'orgueil est par-dessus tout oppresseur de l'infériorité. La joie suprême de l'orgueil est de faire sentir à l'inférieur le poids de la domination ; on dirait qu'il jouit d'autant plus du bonheur de commander, qu'on souffre davantage de la nécessité de lui obéir. Voilà

pourquoi tout orgueil est inhabile à gouverner des hommes. Dans l'état, dans la famille, comme dans l'atelier, l'orgueil produit ce qui sort de lui-même, ce qui est en quelque sorte lui-même, la tyrannie : il fait d'un roi un despote, d'un mari un despote, d'un maître un despote : il met l'oppression partout.

Ainsi, révolte contre la supériorité, impatience de l'égalité, oppression de l'infériorité, voilà l'orgueil dans la société : avec cela, si vous pouvez, faites du Progrès social.

Avec l'orgueil, quel Progrès ferez-vous ? Dans cette décadence de la science, des lettres, de la société, un Progrès du moins ne nous demeurera-t-il pas pour nous consoler de tant de décadences ? Ici, j'entends le siècle qui s'écrie : Oui, un Progrès nous demeurera, et celui-là nous tiendra lieu de tous : *le Progrès dans la matière,* le globe terrestre perfectionné par le génie de l'homme et devenant pour l'homme un paradis, un ciel. Périssent tous les autres Progrès, celui-là ne nous échappera pas ! En êtes-vous bien sûrs ? croyez-vous que cet orgueil, qui a ravagé tous les autres Progrès, respectera même votre Progrès matériel ? Non,

mille fois non. Car c'est l'orgueil qui fait dévier de sa route le Progrès matériel, comme le convoi qui dévie du rail pour vous jeter à l'abîme. N'est-ce pas l'orgueil qui dit aux hommes vivant sans Dieu sur la terre : « Allez » toujours, produisez, produisez encore ; *vous* » *serez comme des dieux, vous jouirez à l'infini;* » rêve absurde et impie, qui ferait périr l'humanité même sous l'édifice de ce Progrès qu'elle construit par ses mains, si l'humilité ne venait la défendre contre les dangers dont la menace cet orgueil de la vie. Le Progrès matériel créé et gouverné par l'orgueil, savez-vous ce que c'est? et voulez-vous que je vous le montre, en finissant, dans une vive et splendide image?

Un jour un grand potentat se promenait dans sa cour, il regardait les terrasses, les jardins suspendus, les tours superbes, toutes ces magnificences qui se déployaient sous ses regards : et son cœur se gonflait, et son âme s'exaltait d'orgueil : « N'est-ce pas là, cette » grande Babylone que j'ai construite dans la » plénitude de ma force et dans la splendeur » de ma gloire? *Nonne hæc est Babylon magna* » *quam ego ædificavi in robore fortitudinis meæ*

» *et in gloria decoris mei?* (1) » Il parlait encore; lorsqu'une voix vint du ciel : « O Roi, voici » ce que l'on t'annonce; ton règne va passer : » *Regnum tuum transibit a te.* Tu seras chassé » de la société des hommes, tu habiteras avec » les bêtes de la terre, et comme le bœuf » tu brouteras l'herbe des champs. » Et Nabuchodonosor est tombé; il est tombé des splendeurs de Babylone jusqu'à l'abjection de la bête.

Voilà le Progrès que vous promet l'orgueil s'exaltant lui-même dans ce moderne édifice du Progrès matériel construit par ses mains. N'est-ce pas nous, dit l'orgueil de ce siècle, qui avons fait ces miracles? Qu'ils étaient petits ceux qui furent nos pères! Ils étaient des pygmées, nous sommes des géants; ils étaient à peine des hommes, nous voici devenus comme des dieux! Qui pourra nous résister? et qui empêchera notre puissance de monter à l'infini? Qui? ah! je vais vous le dire : L'orgueil, lui-même. O géants de notre race, ô dieux de notre moderne histoire, ô rois du Progrès matériel,

(1) Dan. IV, 27.

prenez garde à votre orgueil. Si vous ne demandez à l'humilité chrétienne le secret de monter d'un Progrès véritable, voici ce que l'on vous prédit : Ce règne de la matière, le seul que vous ambitionnez, échappera de vos mains : le Progrès matériel, lui aussi, s'en ira de vous. *Regnum tuum transibit a te.* Vous tomberez des splendeurs de cette royauté superbe au-dessous de l'humanité même. Non-seulement vous ne serez pas des dieux, vous ne serez plus même des hommes : vous serez chassés, ou plutôt vous vous chasserez vous-mêmes des frontières de la vraie civilisation, et seule la barbarie sera votre partage ; car ne vous y trompez pas, le règne de l'orgueil dans l'humanité, c'est la barbarie elle-même. Oui, sur ce penchant terrible où l'orgueil en s'exaltant emporte l'humanité, tout avec la décadence morale se précipite vers la ruine, la science, les lettres, les arts, la société, le progrès matériel lui-même.

Voulez-vous tout relever? Abaissez-vous. Avec l'humilité chrétienne, la philosophie se relève, la littérature se relève, la société se relève ; l'industrie elle-même poursuit son

cours régulier, légitime et fécond : le Progrès est partout. C'est en s'humiliant devant Dieu que le roi de Babylone est remonté de son abjection à la gloire de son trône. Il en est ainsi : l'élévation est à la condition de l'abaissement ; quand l'humanité s'incline dans l'aveu de sa misère et la connaissance de son néant, elle se relève elle-même de toute la hauteur de son abaissement, et tout avec elle se relève et remonte vers Dieu.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

LE LUXE,

OBSTACLE AU PROGRÈS.

MESSIEURS,

Le troisième et principal obstacle à notre Progrès moral, nous l'avons démontré dans notre dernière conférence, c'est l'orgueil de la vie, *superbia vitæ.* L'orgueil, qui commence par la séparation de Dieu, est lui-même le commencement de toute chute et de toute décadence

humaine : sa notion, son origine, ses tendances, son histoire, tout nous révèle en lui la racine profonde de tout désordre et de toute décadence morale. Et par un contre-coup nécessaire l'orgueil, qui blesse à mort le Progrès moral, porte à tous nos autres Progrès des coups mortels ; et le Progrès scientifique, et le Progrès littéraire, et le Progrès social, et le Progrès matériel lui-même, trouvent en lui leur suprême danger. Donc, Messieurs, l'orgueil de la vie, voilà le grand antagoniste, l'ennemi capital du Progrès que nous poursuivons tous. D'un autre côté, nous l'avons reconnu, le sensualisme et la cupidité font, dans le domaine qui leur est propre, obstacle à notre Progrès ; donc à ces paroles de saint Jean : *Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie*, nous pouvons ajouter ces paroles qui résument notre prédication : Tout ce qui dans notre siècle est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie, est obstacle à notre Progrès moral.

Dès lors, Messieurs, si nous voulons sincèrement le Progrès, nous savons où est le mal

qu'il faut attaquer : le mal n'est pas hors de nous, il est en nous, il est nous-mêmes ; et le Progrès moral du monde sera la victoire remportée par chacun et par tous sur cet ennemi du Progrès, toujours ancien et toujours nouveau, la concupiscence ou les passions retournées contre leur but.

Je pourrais m'arrêter ici dans la manifestation de l'obstacle au Progrès ; mais avant de quitter ce point de vue si grave de la question, je dois, pour compléter ma pensée et répondre à vos besoins, vous signaler un dernier obstacle qui résulte des trois autres.

Lorsque le mal s'est fait dans le monde ces trois dominations, qui n'en font qu'une, règne de l'orgueil, règne de la cupidité, règne du sensualisme ; ces trois misères produisent à leur tour, comme leur fruit naturel, un mal qui tient par sa nature même à ces trois filles de la concupiscence : mal singulier qui trompe les peuples éblouis par un éclat menteur ; misère profonde couverte d'enveloppes brillantes, d'autant plus fatale à l'humanité, que les nations qui en sont atteintes prennent cette parure qui la déguise comme un signe de

prospérité sociale et de Progrès humain. Cette misère complexe, pleine à la fois de toutes les séductions et de tous les dangers, déjà vous l'avez nommée ; c'est le *luxe,* produit simultané de la concupiscence de la chair, de la concupiscence des yeux et de l'orgueil de la vie. Le sensualisme le produit ; car, comme lui et avec lui, il flatte les sens et sourit à la chair. La cupidité le produit, car la richesse convoitée par les cupides est pour le luxe un nécessaire aliment. L'orgueil le produit, car c'est par les splendeurs et les pompes du luxe que l'orgueil fait à l'homme une grandeur d'emprunt, qui exalte les âmes par la parure des corps. Le luxe a l'orgueil pour père, la sensualité pour mère, et la cupidité est comme sa nourrice.

Or, je dis, Messieurs, que le luxe constitue aujourd'hui un fait dominant de la plus haute portée, et sur lequel il importe de ne nous pas tromper ; je dis que ce fait produit les effets les plus désastreux au point de vue où nous sommes, et qu'il impose à ceux qui ont la puissance de le diminuer l'obligation urgente de réagir contre ses tendances. C'est tout le sujet de ce discours.

I.

Et d'abord, remarquons, Messieurs, pour demeurer dans la plénitude de la vérité, que le mot *luxe* a des sens un peu divers qu'il ne faut pas confondre. Le luxe, dans son sens très-général, désigne un certain éclat des choses, et une certaine parure des hommes que produisent d'elles-mêmes la vie sociale et la civilisation matérielle. L'homme a naturellement l'amour de ce qui est beau, éclatant, harmonieux : il aime dans la beauté extérieure des hommes et de la société un reflet de cet ordre et de cette beauté, dont il porte en son âme l'instinct indestructible. L'homme, roi de la création, a droit de porter sur lui et autour de lui quelque signe de sa royauté ; et quand il demande à la nature et à l'industrie de lui faire une demeure et un vêtement dignes de lui, il fait acte de légitime souveraineté. Le corps humain, d'ailleurs, depuis la chute, n'est beau aux regards que paré des mains de la pudeur ; l'homme civilisé n'a que dans son vêtement

sa souveraine beauté : vérité sociale et artistique dont nos artistes devraient un peu plus se souvenir, pour diminuer en eux cette passion de peindre la nudité, qui fait descendre l'art avec les mœurs, et interdit à la pudeur l'admiration de ses chefs-d'œuvre.

Le luxe a donc un sens légitime ; il a une mesure que la convenance détermine et que la vertu même fait deviner. Il est, dans les sociétés bien ordonnées et les civilisations bien faites, un signe naturel de la hiérarchie sociale; retenu dans ses limites, il complète l'ordre au lieu de le détruire ; et le catholicisme lui-même, ramenant ce luxe légitime à sa vraie destinée, lui donne une consécration religieuse en faisant de ses temples splendides et de leurs sanctuaires rayonnants comme une apparition de la beauté des cieux.

Mais il y a un luxe qui n'est que le fruit de la concupiscence, luxe immodéré et sans frein, prodigalité insolente de parure, d'ornements et de dépenses ; tendance illégitime et folle qui, au lieu de s'arrêter à la borne du nécessaire ou de la convenance, oublie le nécessaire et franchit toute convenance, pour tourner toutes les

ambitions et tous les désirs vers un superflu sans motif et des somptuosités sans raison. Le luxe enfin, emporté lui aussi par tous les courants du siècle vers la chimère d'un accroissement indéfini. Voilà le désordre dont j'ai d'abord à constater dans les idées, les aspirations et les faits, le phénomène vivant.

Ce luxe, tel que nous venons de le définir, le luxe marchant avec la jouissance vers un accroissement indéfini, est dans ce siècle une idée dominante. J'ai dit, en commençant cette prédication : « Le Progrès est l'idée du siè» cle, » je puis ajouter ici : « L'accroissement indéfini du luxe, est l'idée du siècle. » Dans la pensée des hommes séduits par les fascinations du Progrès matériel, le développement indéfini du luxe et le Progrès de l'humanité ne sont pas deux choses, mais une même chose; ou s'ils sont distincts encore, ils le sont comme l'effet est distinct de la cause, comme le moyen est distinct de la fin. Ils demeurent dans les théories nouvelles si étroitement et si nécessairement unis, que dans l'état normal des sociétés l'un doit être la raison et le moyen de l'autre. Le siècle pose comme un

principe l'accroissement indéfini de la jouissance, et il appelle comme conséquence l'accroissement indéfini du luxe. Si, comme nous l'avons établi précédemment, l'accroissement indéfini de la jouissance est le suprême idéal que poursuit l'industrie matérialiste; le développement progressif du luxe est, pour l'atteindre ou du moins pour en approcher toujours, l'un des ressorts les plus puissants. Là est pour les génies de ce temps heurtés à la matière, ce qu'ils nomment dans leur langue l'*idée progressive*.

Et voilà ce qui caractérise, pour le fond, le luxe de notre temps : il n'est plus comme autrefois à Babylone, à Tyr, à Rome, ou à Carthage, un fait purement matériel, sortant de lui-même du règne des trois concupiscences; il est un rouage constitutif dans le mécanisme des sociétés modernes; il n'est plus un accident, il est un système; il n'est plus un simple phénomène, il est un principe, une doctrine, une idée. Que dis-je? Au fond des systèmes nouveaux l'accélération indéfinie du luxe dans l'humanité est plus qu'une idée, plus qu'un principe, c'est un dogme. Pour les grands

pontifes de l'industrie sensualiste, qui ne veulent d'autre Dieu que la matière, d'autre temple que l'usine, et d'autre religion que la jouissance, le luxe est un culte, et son accroissement indéfini est écrit, comme un dogme, au symbole de l'avenir. Jamais rien de pareil ne s'était vu ; il était réservé à ce temps de perturbation inouïe de chercher pour tous ses excès une consécration doctrinale, en demandant à la science et même à la religion de légitimer tous ses vices. Quand le luxe a vu l'orgueil sous le nom d'indépendance vanté comme la vraie grandeur sociale ; la cupidité sous le nom de spéculation enseignée comme la science de la vie ; le sensualisme enfin sous le nom de bien-être consacré comme une chose sainte ; alors le luxe à son tour est venu demander aux prédicateurs nouveaux de légitimer son règne sur les générations vivantes. Il a dit aux théoriciens du sensualisme, aux philosophes de l'industrie et aux théologiens de la jouissance : « Allez, apprenez aux nations à
» reconnaître mes droits et à accepter mon
» empire ; dites que je suis légitime comme le
» bonheur est légitime, utile comme le bien-

» être est utile, nécessaire comme le pain est » nécessaire, saint comme la religion est » sainte. » Les apôtres du luxe n'ont pas failli à cet appel ; ils ont prêché, avec une éloquence d'autant plus sonore qu'elle était plus vide, l'utilité, la nécessité, la légitimité, la sainteté, la religion du luxe, en un mot, le Progrès par le luxe. Ils ont développé, commenté, embelli par une phraséologie surabondante le paradoxe de la civilisation qu'ils nous préparent. Ils ont dit : « L'accroissement indéfini du du luxe, c'est l'essor de l'industrie, c'est la source du travail, c'est l'âme du commerce, c'est le mouvement du capital, c'est la multiplication du produit et de la consommation. L'accroissement indéfini du luxe, c'est la fortune du riche, le bien-être du pauvre, le bonheur de tous ! Modérez l'essor du luxe, que de machines vont se briser, que d'industries vont languir, que de fortunes vont s'écrouler, que de bras vont s'arrêter, que de bouches vont avoir faim, que de misères vont se révéler, que de cris vont se faire entendre, que de menaces vont gronder, et peut-être que de révolutions vont venir! »

S'il faut en croire ces prédicateurs singuliers, le luxe, tel que le pratique notre société moderne, n'aurait d'autre résultat sérieux que d'accroître indéfiniment la richesse et de diminuer indéfiniment la misère. Il serait tout à la fois le signe et la cause de la prospérité des nations. Le luxe, à mesure qu'il grandit, développe dans l'humanité des besoins nouveaux ; l'extension des besoins agrandis par le luxe éveille le génie de l'invention et active l'industrie : or, l'industrie, c'est le travail ; le travail, c'est la production ; la production, c'est le capital, et le capital, c'est la richesse. Donc, les excès même du luxe deviennent pour les peuples un accroissement de bien-être ; les dépenses qu'il entraîne alimentent le travail et grossissent le capital ; et la prodigalité de la richesse devient par le naturel mouvement des choses la multiplication de la richesse. Ainsi, l'industrie, le travail, la richesse et la prospérité matérielle marchent et montent ensemble, eutraînés avec le luxe dans un même mouvement, comme des astres emportés dans une même attraction. Et parce que dans les mêmes doctrines, le Progrès n'est que cela ; il n'est

pas difficile de conclure que l'accroissement indéfini du luxe est le grand ressort du Progrès.

Messieurs, je ne discute pas cette apologie, je pourrais presque dire cette philosophie du luxe sans mesure et sans terme, qui a séduit, je le sais, des cœurs généreux et des intelligences d'élite. Je constate le courant des idées contemporaines ; et si vous voulez lire les livres et écouter les discours, entendre à l'orient et à l'occident l'écho des voix et la respiration des âmes, il vous sera révélé que je ne fais par ces mots que formuler des idées semées dans l'atmosphère des intelligences, comme les grains de poussière sont semés autour de nous dans l'air que nos poitrines respirent.

Or, telle est la loi des choses et la nature de l'homme ; les idées, qui deviennent dominantes dans une génération, y déterminent dans les âmes des aspirations qui leur répondent. Aussi le luxe, qui avait déjà parmi nous, comme partout ailleurs, sa raison d'être et sa cause efficace dans le sensualisme, la cupidité et l'orgueil du siècle, a reçu du souffle des idées un essor prodigieux qui entraîne aujourd'hui toutes les âmes. La passion du luxe n'est plus telle

qu'on la vit en d'autres temps, la passion réservée à une classe de la société ; comme une lèpre universelle l'amour du luxe envahit de nos jours le corps social tout entier. La grande aristocratie veut égaler les rois ; la petite aristocratie veut égaler la grande ; le bourgeois aspire à surpasser le noble ; et le prolétaire lui-même prétend ne plus le céder au bourgeois. Le luxe dit au peuple qui ne possède pas : « Prends cet ameublement et tu » seras comme le propriétaire. » Le luxe dit au simple propriétaire : « Prends ce vêtement » et tu seras comme le noble. » Le luxe dit au noble : « Prends cette livrée, tu seras comme un » prince. » Le luxe enfin dit à tous, en exaltant l'imagination et surexcitant les désirs : « Soyez » mieux nourris, mieux logés, mieux vêtus, et » vous serez comme des dieux, *eritis sicut dii.* » Ainsi le luxe est devenu à tous les rangs et dans toutes les conditions l'universelle fascination des âmes et la souveraine séduction des désirs. Parti des sommets de la société, ou contenu dans ses justes limites il était un signe de distinction et de supériorité sociale ; il a provoqué, de haut en bas, en s'exagérant lui-même, des

imitations folles, des contrefaçons ridicules, et des inventions désastreuses ; si bien que d'un bout à l'autre de la hiérarchie sociale, c'est dans les ameublements, les festins, les parures et les habitations, une lutte de splendeurs, de somptuosité et de bien-être, où l'on dirait que l'orgueil rivalise avec l'orgueil, le sensualisme avec le sensualisme, et la cupidité avec la cupidité. Passion intempérante que l'industrie seconde de toutes ses forces, en se mettant de plus en plus au service du luxe, et en se laissant elle-même emporter à ce courant des concupiscences qui la font tout entière fonctionner à à leur profit ; pareille à ces machines que le vent fait marcher, et qui se tournent vers lui pour en recevoir l'impulsion et le mouvement.

Aussi qu'ai-je vu dans cette société livrée sans mesure et sans frein aux entraînements du luxe ? Qu'ai-je vu partout et à tous les degrés, sous des formes et dans des proportions diverses ? Le même mal qui vit, qui grandit, qui vous menace, et déjà vous domine de toutes parts. J'ai vu les illustres de la fortune déployer un faste que les rois de Perse eussent peut-être admiré, donnant des festins que Sardanapale

n'eût pas regardés sans étonnement, et accélérant dans des orgies, qui assouvissent leurs passions, un mouvement désastreux qui prépare leur ruine. J'ai vu la petite fortune se brisant elle-même par des efforts insensés pour imiter la grande. J'ai vu les revenus de la famille et l'avenir des enfants moissonnés d'année en année par un luxe insatiable. J'ai vu des jeunes gens consumant dans des somptuosités pleines de déshonneur, un patrimoine tout plein des sueurs, si ce n'est des larmes des ancêtres; des maris dévorant en quelques années la dot de leurs femmes jetée comme une proie à leur fureur de dépenser; j'ai vu des femmes se laissant emporter à force de sensualisme et de vanité à des dépenses secrètes et frauduleuses, ensevelissant dans les plis de leurs robes le traitement d'un mari fonctionnaire, réduit par ces vols dissimulés et ces folies ruineuses, à aller chercher à la Bourse une dernière espérance pour n'y trouver peut-être qu'un suprême désespoir. Enfin, j'ai vu de nos jours ce que l'on n'avait pas encore vu, au dernier degré de la fortune, la passion du luxe devenue populaire. J'ai vu des habiles du siècle, exploitant à leur profit

cette passion désastreuse, construire pour ceux qui ont à peine le nécessaire des hôtels babyloniens, où le peuple entre à travers des magnificences féeriques pour agrandir ses désirs encore plus que pour apaiser sa faim !...

II.

Voilà, Messieurs, en raccourci la physionomie du siècle considéré au point de vue du luxe. Mais si telle est la physionomie du siècle par rapport au luxe; quelle est la portée du luxe par rapport à la question du Progrès? Ce luxe tel que je viens de le montrer, est-ce un bien ou un mal social ? Est-ce une force ou une faiblesse ? une misère ou une prospérité ? Est-ce, enfin, au point de vue des véritables intérêts du monde et des vraies grandeurs de notre humanité, un progrès ou une décadence? Ici, je le sais, il ne manque pas d'hommes qui ont sur ce point leur thèse arrêtée d'avance. Ils ne démontrent pas leur idée, ils font ce qui est plus facile à leur génie et plus puissant sur l'imagination des peuples, ils la formulent comme un prin-

cipe, ils la posent comme un axiome, ils disent : « L'essor indéfini du luxe, c'est l'honneur de notre siècle, c'est la conquête de » notre génie, c'est le signe de notre prospérité, » c'est l'impulsion de notre Progrès. Comment » contester encore ce grand fait acquis à la » civilisation moderne ? »

Messieurs, ne nous laissons pas éblouir par le prestige des mots ; allons au fond des choses, et nous allons voir qu'il y a là dans ce luxe contemporain un vrai danger social et des signes trop manifestes de décadence réelle. Laissons sur les dangers du luxe en général des tableaux vulgaires, qui offriraient à la parole de trop faciles ressources, et insistons sur des points qui sont pour nous plus actuels et plus vivants.

Un des grands besoins de ces temps, je l'ai dit il y a deux ans, c'est la donation volontaire des biens, ayant pour but de compenser par des bienfaits gratuits l'inégalité sociale, et d'unir dans un mutuel amour des générations séparées par la force des choses ou l'injure des hommes. Je n'ai pas à démontrer de nouveau ce que nous avons établi alors, à savoir la né-

cessité de combler l'abîme de la misère par la seule puissance capable de le combler, la donation fraternelle et volontaire des biens. Or, devant ce besoin du siècle, qui se révèle chaque jour plus profond par des aspirations redoutables et dans des théories plus redoutables encore, voici l'effet que produit l'accroissement indéfini du luxe : *la diminution progressive des dons volontaires*. Le luxe, en se mettant au service de la concupiscence, tarit les sources de la donation, et prodigue à l'égoïsme les trésors de la charité. Les publicistes, les moralistes et les prédicateurs de ce temps se sont plu souvent à attaquer dans leurs livres et leurs discours les ameublements de vos maisons, les ajustements de vos femmes, et à stigmatiser la forme et la proportion des vêtements. Messieurs, j'estime que ce qu'il importe de vous signaler comme un danger, ce n'est ni la forme, ni la dimension que consacrent parmi nous les caprices de la mode. Toute forme est bonne, si elle sauvegarde avec la pudeur le respect que l'humanité se doit à elle-même. Le ridicule, d'ailleurs, si puissant dans notre France, se charge de dompter la mode et de

la ramener, en corrigeant ses écarts, aux formes et aux proportions que le bon sens consacre. Ce qu'il y a de sérieux sous ces formes légères, c'est le fond; ce qu'il y a de grave et même de redoutable dans ces modes, en apparence si innocentes et si inoffensives, c'est la folie de la dépense, qui épuise ou du moins diminue prodigieusement les sources abondantes où viendraient sans ces abus s'abreuver tant de misères.

Il est trop manifeste que tout ce que dévore le luxe en vêtements, en festins et en ameublements ne peut ni nourrir, ni vêtir, ni rassasier le pauvre. Vous possédez ce que vous possédez ; quelque riche que vous soyez, votre revenu ne peut monter à l'infini ; il faut toujours que le tout se résume et s'exprime par un chiffre. Sur ce chiffre, prenez ce que demandent le nécessaire, le rang, la convenance, la position sociale. Je fais la part à tout ce qui est légitime. Cette part faite, que vous reste-t-il? Cela s'exprime par un chiffre encore : c'est le chiffre de ce que vous pouvez donner sans nuire à votre considération, sans manquer aux exigences de votre position ; ce chiffre, c'est

ce qu'on peut nommer le budget de la charité, c'est-à-dire la part des pauvres. Or, n'est-il pas évident que si le luxe exagère indéfiniment ses exigences ; s'il vient dire, chaque année : « Il me » faut ce vêtement et encore ce vêtement ; ce » meuble et encore ce meuble, cet équipage et » encore cet équipage, » n'est-il pas évident que tout ce que le luxe enlève de cette part, il le dérobe au pauvre qui est nu, au pauvre qui a faim, au pauvre qui n'a rien ? Il serait curieux de calculer ce qui adviendrait pour le bonheur des pauvres, si le luxe contemporain retranchait tout à coup ses dépenses inutiles et extravagantes? Qu'arriverait-il, par exemple, si tous les ornements superflus même à l'élégance venaient à tomber tout à coup dans les mains de la misère par un miracle d'universelle charité? Combien de pauvres seraient vêtus par ces bienheureux dépouillements, qui couvriraient la misère sans rien ôter à la parure? Permettez un seul exemple, exemple un peu extrême, mais exemple historique ; c'est de l'histoire éminemment actuelle.

Une femme, par un de ces malheurs que nos Progrès rendent trop communs, vit séparée de

son mari : elle reçoit chaque année pour sa libre dépense 130,000 francs ; elle traite ses amis avec parcimonie ; on s'en étonne ; elle est, dit-elle, obligée de faire des économies. Quel est ce mystère ? car c'est vraiment un mystère ; Messieurs, le mystère, le voici : la très-grande partie du revenu total passe au vestiaire, l'autre suffit à peine au nécessaire, au rang, à la position. Que reste-t-il pour le pauvre ? Où est la part du malheureux ? où est le budget de la charité ? vous voyez bien qu'il n'y en a plus. Le luxe l'a dévoré !

Quelqu'un dira : C'est une exagération ; car il y a des hommes toujours prêts à se débarrasser du poids de la vérité, par ce mot triomphant : *C'est une exagération ;* l'exagération dans le fait, oui ; dans le récit, non ; car le récit est égal au fait ; et ce n'est pas notre faute, si par les vices de notre temps, des faits contemporains se trouvent être des monstruosités. Quoi qu'il en soit, si vous le voulez, diminuez les proportions : si le résultat n'est identique, il est semblable ; c'est la même loi qui s'accomplit : le luxe dévorant en tout ou en partie le budget du pauvre.

Si le temps et le lieu le permettaient, je pourrais grouper, pour mettre cette vérité en relief, des chiffres et des faits authentiques, qui vous tiendraient, j'en suis, sûr dans une stupéfaction douloureuse. Si je calculais jusqu'où s'élève chaque année dans cette capitale seulement cet impôt tyrannique, que le luxe prélève sur les besoins des malheureux, et de combien est diminué ce que j'ai nommé le budget des pauvres par des somptuosités, qui n'ont d'autre raison que des satisfactions d'orgueil ou de sensualisme; j'affirme que vous seriez effrayés des dangers qu'il prépare à notre société.

Aussi, heureusement que la charité et le dévouement nous demeurent encore dans une élite de la société chrétienne, pour amoindrir les effets que produit sous nos yeux le luxe contemporain. Ah! le Ciel en soit béni! la charité est vivante encore parmi nous, et elle défend la misère des injures d'un luxe égoïste et brutal. Mais nous essayerions en vain de nous le dissimuler, ce luxe des vêtements, des habitations, des ameublements et des festins qu'on croirait mieux d'un

peuple païen vivant sous l'empire de l'égoïsme, que d'un peuple chrétien élevé dans la loi d'amour, ce luxe a je ne sais quoi qui insulte l'humanité autant que l'Évangile, quelque chose d'inhumain. Ce luxe si brillant, si soyeux, si élégant, si poli, est comme le tigre; sous sa robe lustrée et chatoyante, il porte des instincts féroces; c'est un monstre qui mange le pain de ceux qui ont faim et boit les larmes de ceux qui pleurent. Aussi, partout sur ce luxe, qui se déploie aux regards des affamés, insolent et provocateur, mon œil consterné croit voir des pleurs, pour ne pas dire du sang; tant il y a de douleurs qui gémissent, de misères qui souffrent, et quelquefois de vies qui meurent de ces raffinements cruels!...

Mais je crois entendre des hommes qui m'arrêtent et me disent : Vous avez raison; le luxe arrivé à une certaine mesure tarit les sources où s'abreuvent les misères, c'est vrai. Mais vous ne regardez qu'une face des choses ; et vous ne considérez pas que si le luxe a l'inconvénient de diminuer les dons, il a, d'un autre côté par tous les éléments de prospérité qu'il

déploie, l'incontestable avantage de tendre par lui-même à diminuer la misère et à multiplier la richesse.

Je crains, Messieurs, que ceux qui nous reprochent ici de ne regarder qu'une face de la question, ne tombent un peu plus qu'il ne faut dans l'erreur qu'ils nous reprochent ; et qu'ils ne regardent eux-mêmes que la plus petite face du sujet pour négliger la grande. Quoi qu'il en soit, voilà, Messieurs, une idée qui a fait de notre temps une fortune fatale aux malheureux ; on dit : L'accroissement du luxe, c'est le décroissement de la misère. On le dit, cela est incontestable ; mais je demande à tout ce grand auditoire, qui l'a démontré ? S'il y a un auteur ici qui croit en avoir fait la démonstration, je le supplie pour l'amour des pauvres de nous faire connaître son livre.

D'abord, Messieurs, je pourrais vous dire que diminuer les dons volontaires faits par ceux qui possèdent à ceux qui ne possèdent pas, est une manière assez nouvelle de diminuer la misère. Vous venez de voir, et vous êtes forcés de reconnaître dans l'éclat de l'évidence, que l'accroissement indéfini du luxe est

la diminution indéfinie des dons volontaires; et que tout ce que le luxe attache de soie, de pourpre, d'argent et d'or aux vêtements, aux meubles et aux appartements des riches, n'est pas de nature à combler le grand abîme de la misère populaire.

Mais, dit un grand économiste, si c'est un fait, il n'y a rien de démonstratif comme un fait. A la bonne heure, mais de quel fait voulez-vous parler? Voulez-vous dire qu'en réalité l'accroissement du luxe par l'essor de l'industrie est la diminution effective de la misère? Alors, je vous demanderai devant le fait qui s'accomplit : En êtes-vous bien sûr? Nous avons nous aussi des yeux pour regarder et une pensée pour saisir la réalité vivante. Eh bien, devant la démonstration qui s'impose aux regards et à la pensée tout ensemble, oseriez-vous le soutenir encore ce paradoxe cruel, que l'accroissement du luxe dans les riches est la diminution de la misère dans les pauvres?... Ah! si vous l'osiez, j'en jure par la vérité, l'Europe entière se lèverait en témoignage et crierait contre vous. A l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion, et là

surtout où l'industrie moderne et le luxe qu'elle alimente ont pris un plus rapide essor et des proportions plus vastes, que ne verriez-vous pas, à l'heure même où je vous parle, si vous vouliez regarder seulement à la surface des choses? Vous verriez des deux extrémités du monde social deux humanités se lever en face l'une de l'autre; l'une couverte de pourpre, l'autre couverte de haillons; l'une montrant au siècle la splendeur d'un luxe inouï, l'autre l'opprobre d'une misère inconnue de nos siècles chrétiens. Vous en appeliez au fait; voilà le fait, le fait vivant, le fait immense, le fait universel : c'est la grande antithèse qui se pose pleine de menaces devant nos regards ouverts et nos âmes effrayées; l'antithèse du luxe et de la misère qui existe toujours dans le monde, parce qu'elle tient à des causes permanentes et générales; mais dont le phénomène grandit chaque jour et prend sous nos yeux des caractères qui lui sont propres, parce qu'il tient à des causes qui nous sont particulières et qui naissent du mouvement de notre société.

Quelles sont ces causes? car pour remédier au mal, il faut aller jusqu'à ses causes. Messieurs,

ces causes sont multiples, elles sont complexes ; mais derrière les causes secondaires et partielles, il y a une cause plus générale et plus profonde. Cette cause, la voici : c'est que tandis que vous tournez aux satisfactions du luxe la plus grande partie des forces humaines, la force vous fait défaut pour produire le nécessaire. Les forces humaines mises par le travail et la production au service du genre humain sont limitées : il faut accorder cette vérité ou nier le sens commun. D'où ce résultat inévitable : Plus vous épuisez de forces à produire le superflu, moins il vous reste de forces pour produire le nécessaire ; et dès lors plus vous créez pour le luxe des riches, plus vous êtes impuissants à créer pour les besoins du pauvre. Vous vantez la puissance des temps modernes pour multiplier les produits et agrandir, comme disent vos poëtes de l'industrie, le festin de la création. Oui, mais devant ces merveilles que j'admire, j'éprouve toujours le besoin de me demander : Que revient-il de tout cela à mon frère le pauvre ? Après que vos machines ont fonctionné, après que l'industrie a réalisé pour le plaisir des fortunés ces

prodiges dont vous êtes si fiers, le peuple en a-t-il moins faim? Est-ce que vous ne voyez pas que les créations de l'industrie moderne servent surtout à enrichir ceux qui sont déjà riches, et trop souvent à ruiner ceux qui sont déjà pauvres? Est-ce que vous ne voyez pas que la grande industrie fonctionne presque exclusivement pour alimenter le luxe, c'est-à-dire pour multiplier les jouissances dans ceux qui jouissent déjà trop; et que les hommes qui ont faim ramassent à peine pour ne pas mourir quelques miettes de ces festins que vous dressez tout entiers pour ceux qui sont déjà trop rassasiés? Est-ce que vous ne voyez pas qu'à mesure que le règne du luxe fait abonder le superflu, il rend plus rare et plus inaccessible au pauvre le nécessaire lui-même? Est-ce que vous ne voyez pas que jamais on n'a craint, comme dans ce siècle de luxe inouï, cette menace suspendue partout sur la société moderne : Y aura-t-il du pain? Jamais, comme dans cette accumulation du superflu qui vous déborde, avez-vous redouté une année de disette? D'où vient que votre société est soumise à des crises périodi-

ques qui semblent se toucher les unes les autres ; et que chaque lustre vous ramène à peu près infailliblement une crise de la finance, ou une crise du travail, surtout une crise des subsistances? Et se peut-il accuser de signe plus palpable d'une perturbation profonde et d'un vice radical dans le mouvement qui vous entraîne ?

Messieurs, telle est la marche des choses : agrandissement indéfini du luxe, agrandissement indéfini de la misère ; multiplication du superflu, diminution du nécessaire ; c'est la réalité qui vous étreint.

Après cela, étonnez-vous de ce murmure qu'on entend gronder de toutes parts au milieu de cette splendeur qui éblouit les simples et réjouit les cupides. Étonnez-vous qu'une société si prospère redoute chaque jour le désastre du lendemain. Pour apaiser ce murmure des âmes, et pour prévenir les explosions qu'il nous présage, il faudrait faire accepter des masses qui se débattent aux bras de la misère, le mystère pacifique de la résignation dans la douleur. Nous l'essayons par la parole ; mais comment faire accepter au peuple souf-

frant le fardeau de sa misère, lorsque votre luxe lui rend impossible la résignation dans la misère? Il y a deux ans, quand nous révélions dans cette chaire ce doux mystère de la résignation, seul capable de prévenir les tempêtes sociales, on dit que des voix furent entendues qui répétaient du fond de la cité : « Allez à Notre-Dame; vous entendrez le » prêtre prenant parti pour le riche, et ne demandant pour le pauvre que la résignation » dans sa misère. » Ah! Messieurs, Dieu m'en est témoin : non, en demandant pour celui qui souffre l'acceptation de la douleur par la résignation chrétienne, non, nous ne prenons pas parti contre le pauvre; nous lui rapportons au milieu de tous ses dénûments et de toutes ses douleurs une dernière richesse et une suprême consolation. Et pourtant mon cœur comprend ce cri du peuple contre la parole qui vient à son secours. Pourquoi? C'est que, devant le spectacle de notre luxe se déroulant à ses yeux après que la parole a retenti à ses oreilles, cette prédication de la résignation lui apparaît comme une dérision. Ah! nous aurions beau prêcher et prêcher encore

comme une consolation des misères populaires le mystère de la résignation ; arrivé à un certain degré le luxe rend aux malheureux la résignation moralement impossible. Quelque patient que soit naturellement un pauvre, croyez-le bien, s'il est couvert de haillons, il ne verra pas sans murmure passer à côté de lui la fortune traînant dans sa robe trente mètres de soie ; et s'il a faim, il ne lira pas sans une colère sourde la description de ces banquets fabuleux, où il lui semble que la prospérité se nourrit de ses misères et s'abreuve de ses larmes.

Tels sont les effets très-actuels que produit infailliblement l'accroissement de votre luxe. Il tarit par des dépenses immodérées les sources de la donation ; et couvre de splendeurs menteuses des abîmes de misère, qui se creusent de plus en plus au fond de l'humanité à mesure que vous décorez et que vous embellissez de plus en plus les surfaces. Il irrite le peuple souffrant, par les contrastes insolents du faste et de la misère se rencontrant face à face ; et rendant de plus en plus impossible aux malheureux l'acceptation de la misère et la rési-

gnation dans la souffrance, il laisse au fond des âmes des colères qui menacent la société moderne d'une catastrophe universelle.

III.

Comment conjurer ces tempêtes qu'amassent autour de nous le mouvement des choses et les souffles du siècle ? Messieurs, je le déclare sans détour, il faut pour nous sauver une *réaction* contre le luxe.

Si nous en croyons certains penseurs, la réaction contre le luxe serait la réaction contre le progrès même ; ce serait l'action rétrograde. Non, disent-ils, non, il ne faut pas réagir contre le luxe : la réaction contre le luxe anéantirait de grandes industries, renverserait de grandes fortunes, condamnerait à l'inaction des bras sans travail, et peut-être à la mort des ouvriers sans pain. Certes, je ne le nierai pas ; dans notre situation actuelle, une réaction contre le luxe, si elle était soudaine, universelle, et surtout exagérée, déterminerait des crises locales, des désastres partiels, peut-être même

dans la société entière un malaise momentané. Mais n'ayez pas peur, les réactions réparatrices ne se font pas avec cette soudaineté et cette universalité qui ébranle l'économie matérielle ; les peuples ne remontent pas vers le bien avec cette violence qui compromet l'ordre général. D'ailleurs des inconvénients fussent-ils réellement à craindre, faudrait-il pour y échapper reculer devant une réaction reconnue et proclamée nécessaire? Si une immense industrie couvrant la France entière, créait des produits qui empoisonnent nos générations ; est-ce que dans la crainte de ruiner des industriels il faudrait maintenir et encourager une industrie qui nous donnerait la mort? Le luxe tel qu'il existe parmi nous, c'est un poison lent aux veines de la société ; faut-il pour éviter des crises éventuelles et des désastres problématiques lui permettre de grandir encore et de nous tuer tout à fait? Ah! je les entends d'ici les admirateurs officiels de notre luxe, j'entends les adorateurs intéressés de ce Dieu du monde moderne répondre d'une voix unanime : Le luxe n'est pas notre mort, c'est notre vie ; il n'est pas notre perte, il est notre sauvegarde ;

pour nous sauver, il faut l'accroître de plus en plus; il faut par l'augmentation de la dépense, du bien-être et du luxe, empêcher les bras de s'arrêter, le numéraire de stationner, le commerce de languir, les corps d'avoir faim, les âmes de murmurer, les cœurs de haïr. C'est-à-dire que pour nous guérir du mal, vous voulez agrandir le mal. Ah! je le confesse, je ne suis pas un habile; j'entends peu la langue sublime des calculateurs, et c'est tout au plus si j'arrive à bien voir aux profondeurs de l'économie contemporaine; mais moi qui ne sais rien que Jésus-Christ crucifié; moi qui ne connais un peu que les mystères de Bethléhem et la science du Calvaire, j'ose vous le déclarer, ce procédé ne vous réussira pas; ce remède ne vous guérira pas. Pour vous sauver, que faut-il? Il faut attaquer dans leurs racines les maux qui vous menacent et que je vous ai signalés; il faut arrêter ce torrent trois fois redoutable de l'orgueil, du sensualisme et de la cupidité.

Or, ne l'oubliez pas, le luxe est tout à la fois, l'effet et l'aliment de ces trois concupiscences. Le luxe, c'est l'orgueil qui s'agrandit,

c'est la cupidité qui redouble, c'est le sensualisme qui s'accroît tous les jours. Produit naturel des trois concupiscences, il les reproduit à son tour et réagit sans cesse sur ses propres causes pour précipiter la société vers sa décadence. Et en réagissant ainsi sur les causes qui le font naître et se développer, le luxe éteint graduellement dans les âmes les principes des vertus évangéliques, qui sont aussi des vertus sociales, l'humilité, l'austérité, le désintéressement. Tandis qu'il polit les surfaces des choses et embellit l'extérieur des hommes, il anéantit toutes les mâles vertus, toutes les grandes qualités, toutes les nobles aspirations, toutes les sublimes ambitions; il avilit les âmes, il énerve les caractères, il fait les générations molles et les peuples lâches; si bien que dans la langue des peuples, le luxe, la mollesse et la lâcheté sont des mots à peu près synonymes, qui désignent sous des nuances le même fond des choses et la même misère des âmes.

Et dès lors, il n'est pas difficile d'entendre pourquoi dans l'histoire des peuples les plus illustres, on a vu constamment l'excès du luxe préluder à la chute des empires. Sous ce rap-

port, l'Assyrie, la Perse, la Grèce et Rome rendent un même témoignage; et l'histoire moderne répond par les mêmes excès menaçant des mêmes ruines au témoignage de l'antiquité. La philosophie de l'histoire, en examinant ces deux phénomènes qui se rencontrent régulièrement aux mêmes époques dans la vie des nations, le développement du luxe et la décadence des empires, peut, tant qu'elle voudra, agiter la question de savoir si le luxe est une cause ou s'il n'est qu'un effet; nous croyons qu'il est l'un et l'autre; mais, cause ou effet, les deux choses se tiennent et marchent ensemble à la lumière des siècles, *développement immodéré du luxe et décadence des empires.*

Et vous voudriez développer indéfiniment le luxe, c'est-à-dire précipiter avec lui l'action de toutes les causes qui dégradent les hommes et font tomber les empires? Soit; développez de plus en plus le luxe. Qu'arrivera-t-il? L'orgueil grandira, le sensualisme grandira, la cupidité grandira. Cela est-il vrai, oui ou non? Quoi! vous jetez à ces trois bouches dévorantes de la concupiscence leur naturel aliment; et vous préten-

driez que cette hydre n'étendra pas de plus en plus ses trois têtes, qui dévorent les sociétés comme elles dévorent les hommes ? Allons, allons, continuons d'ajouter toujours à l'éclat de nos vêtements, à la délicatesse de nos tables, à la splendeur de nos habitations ; qu'aurons-nous gagné? Je vais vous le dire : Nous deviendrons plus orgueilleux, plus sensualistes, plus cupides, c'est-à-dire plus ingouvernables, plus lâches et plus égoïstes. Et avec cela vous voudriez faire du Progrès? Quoi ! du Progrès avec de l'orgueil, du Progrès avec de la cupidité, du Progrès avec du sensualisme, c'est-a-dire du Progrès avec toutes les causes de décadence ! Ah ! c'est insulter la nature, la raison, le bon sens ! Oui, le bon sens, le plus vulgaire bon sens, souffre ici des outrages que lui inflige une philosophie malsaine et une sagesse malavisée.

Et l'histoire, la véridique et impartiale histoire, est-ce que vous prétendez la foudroyer aussi du haut de vos systèmes insensés ? Croyez-vous qu'elle effacera, pour donner raison à des théories nées d'hier, les grandes leçons qu'elle a écrites contre vous sur la page des siècles ? Lui ferez-vous dire le contraire de tout ce qu'elle a

dit? Ou bien convaincrez-vous les siècles de folie pour avoir trouvé leur décadence sur la route où vous vous vantez de trouver le Progrès? Insensés! vos rêves vont passer, les réalités demeureront: vos doctrines vont mourir, l'histoire vivra; elle continuera de se faire de vos propres débris et de la ruine de vos idées ; et debout sur la poussière de vos systèmes, si le monde se laisse abuser par vous, elle racontera ce qu'elle a toujours raconté : les sociétés entraînées à la décadence par l'excès de leur luxe, et conduites à la mort dans la magnificence de leur parure, comme des victimes ornées pour l'heure de l'immolation. Voilà pourquoi quand l'Écriture prophétise la ruine des grandes cités, elle décrit leur luxe avec une dérision solennelle ; et la parure de ces grands peuples dégénérés lui apparaît comme le linceul qui va envelopper leur cadavre.

Et devant cette puissance des choses et ces leçons de l'histoire, j'entends dire que vous voudriez développer de plus en plus comme un élément de Progrès, ce qui fut en tout temps et partout une cause de décadence et un prélude de ruines?

Non, Messieurs, non ; ce qu'il faut aujourd'hui, à l'heure même où je vous parle, ce n'est pas un essor nouveau donné au luxe, c'est une réaction contre un mouvement qui pousse droit à un abîme. Dieu fait à chacun sa mission sur la terre ; je remplis la mienne auprès de vous ; Dieu m'envoie pour vous le dire : oui contre ce mouvement fatal qui vous emporte, il faut une réaction; la réaction contre le luxe, dans la mesure que comporte votre condition, est en ce moment pour vous tous une mission sociale. Si vous ne l'acceptez, vous trahissez votre devoir et vous manquez à l'appel de Dieu.

Chose étrange ! tout le monde à peu près convient aujourd'hui que le luxe va trop loin ; tous ceux qui en souffrent appellent par des cris menaçants un point d'arrêt à ce mouvement fatal ; et ceux même qui en jouissent reconnaissent que la tyrannie de la mode les emporte à des folies, que leur conscience désapprouve et que leur bon sens stigmatise. Mais on suit le courant et l'on se rassure en disant : « Il faut faire comme tout le monde. Que les » autres commencent ; et nous suivrons les au-

» tres dans une réaction nécessaire contre un » luxe, qui corrompt nos mœurs, dévore nos » fortunes, ruine la famille et menace la so- » ciété. »

Donc, tous le reconnaissent, la réaction est nécessaire, urgente; mais qui la commencera? qui donnera l'impulsion à ce mouvement nouveau? Messieurs, les grands exemples doivent venir d'en haut; et quand je dis *en haut*, remarquez-le, je n'entends par parler des gouvernements et des pouvoirs constitués; je ne prêche pas ici devant des rois de la terre; c'est à vous que je parle, à vous, qui représentez dans toutes ses conditions ce grand peuple de France; et je vous dis que c'est surtout à ceux qui sont en haut à prendre dans cette réaction une généreuse initiative. L'exemple du luxe et des excès qu'il entraîne en est parti, l'exemple de la modération en doit descendre avec les vertus qu'elle amène. Donc, tout ce qui est haut par la naissance, haut par la noblesse, haut par la fonction, haut par la richesse, haut par le nom, doit se croire aujourd'hui la vocation d'arrêter par la puissance de l'exemple cette grande

aberration du siècle. Si Dieu m'avait donné en partage quelqu'une de ces grandeurs, je voudrais faire entendre cette prédication puissante de la distinction modeste et de l'illustration brillant de son propre éclat.

Que les folies du luxe plaisent à une roture enrichie par un hasard ; qu'elles plaisent au héros du jeu montrant aujourd'hui à la capitale étonnée l'étalage de ses voitures, de ses chevaux, de ses vêtements, et de sa livrée gagnée hier à la hausse ou à la baisse, je comprends. Que le luxe avec ses excès les plus monstrueux soit ambitionné par les courtisanes en robes de soie, êtres parasites et vils, qui semblent nés tout exprès pour dévorer le bien des pauvres et la vertu des riches ; que les désordres du luxe soient le fait aussi d'une noblesse qui s'abdique, d'une jeunesse dorée qui tue dans la débauche l'honneur de la naissance, et ensevelit dans l'orgie la gloire du nom et l'illustration des aïeux ; ah ! je comprends, tout cela est dégradé, tout cela est méprisable !

Mais que ce qui veut garder l'héritage des vraies grandeurs ; que ce qui veut porter avec dignité un nom qui a laissé dans l'histoire

un sillon éclatant ; que ce qui a au front l'auréole des grands services, des grandes magistratures, des grandes renommées, des grandes vertus, cherche à rivaliser de luxe avec la médiocrité, le vice et la débauche ; voilà ce que je comprends pas ; voilà ce qui à mes yeux ternit le plus beau nom, abaisse la grandeur même. Quand on attache tant d'honneur à la forme de son vêtement, à l'éclat de son habitation, à la dorure de ses carrosses, on donne trop à croire qu'on se sent au dedans pauvre de toute vraie grandeur. Pourquoi ces efforts insensés pour se grandir outre mesure? Si vous n'avez pas la vraie grandeur, pourquoi chercher dans le luxe un mensonge de plus? Si vous l'avez, pourquoi vous abaissez-vous jusqu'à lutter de grandeur factice avec des misérables ?...

Donc, que tout ce qui est vraiment grand, honnête, noble, riche, élevé, digne par sa position d'avoir une influence sociale, se sépare de ce courant qui emporte toutes les classes ; faites une ligue généreuse, une sorte de légion d'honneur pour lutter avec courage et gloire contre ces excès dégradants. Que

le luxe, tel que le pratique le monde d'aujourd'hui, soit un stigmate, non un honneur. L'honneur, hélas! le monde le met trop où il veut, rarement où il doit être. Que l'honneur revienne là où sont aussi le mérite et la vertu; c'est-à-dire à la modération; qu'au point de vue où nous sommes, la gloire soit à qui donnera le plus et dépensera le moins. Et vous verrez!... quand il sera dit que l'excès du luxe n'est le fait que d'un noble sans mœurs ou d'un homme mal élevé, quand il sera notoire que cet étalage immoral n'appartient plus qu'au riche égoïste, qu'aux joueurs fameux, aux courtisanes célèbres; alors on craindra avec raison de porter dans ses meubles, ses festins et jusque sur ses vêtements le stigmate du vice et l'enseigne de la débauche. Alors la réaction marchera pour l'honneur des riches, le soulagement des pauvres et le salut de tous.

Mais pour cela, je le répète, il faut de grands exemples; je ne demande dans cette capitale que le concours de cent familles ayant une vraie grandeur, pour que dans quelques années la réaction soit accomplie. Vous avez des œuvres,

des associations, des ligues saintes pour le soulagement de toutes les misères, et je vous en félicite; pourquoi n'en auriez-vous pas pour l'abolition de cette misère qui résume toutes nos misères? Et vous qui appelez tous les Progrès avec amour et sincérité, pourquoi ne feriez-vous pas, au grand soleil du siècle, une conspiration courageuse contre ce luxe antisocial qui prépare toutes nos décadences?

Allons, Messieurs, du courage et de la résolution! Comme nous et avec nous, dites non-seulement par des paroles, mais par des faits : Anathème au luxe immodéré, impertinent, ruineux, immoral. Secouez de vous comme une lèpre tout ce que ce vêtement recouvre d'antichrétien, d'antisocial et de dégradant. Guerre à ce luxe qui produit l'orgueil, guerre à ce luxe qui alimente la cupidité, guerre à ce luxe qui nourrit le sensualisme, guerre à ce luxe enfin qui perpétue et agrandit avec ces trois choses notre obstacle au Progrès, c'est-à-dire la *concupiscence*. Cherchez le Progrès là où il commence, à Bethléhem et au Calvaire. C'est par là qu'ont passé dans la mortification, le dépouillement et l'humilité les générations chré-

tiennes, pour s'élever avec Jésus-Christ de perfection en perfection jusqu'à la gloire de son éternel Thabor.

CONCLUSION.

Messieurs, j'ai fini de vous montrer ce que nous avons nommé l'*obstacle* à notre Progrès moral. En me recueillant devant Dieu et devant ma conscience, j'éprouve cette satisfaction qu'on trouve en soi après l'accomplissement d'un devoir mêlé à la crainte d'y avoir manqué. Mais avant de descendre de cette chaire, je sens dans mon cœur ému le besoin de vous faire une double déclaration.

Peut-être dans le cours de cette station, après m'avoir écouté, vous avez, en vous retirant, murmuré tout bas ce que des Juifs disaient après avoir entendu un discours de Jésus-Christ : « *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* Ce discours est dur, qui pourra l'entendre ? Cette prédication est austère, qui pourra la suivre ? » Messieurs, vous avez bien prouvé qu'on pouvait entendre ces dis-

cours et suivre cette prédication; car vous êtes revenus toujours plus nombreux, et il semble que, pour répondre à votre empressement, il faudrait que cette basilique élargît son enceinte trop étroite, pour vous bien contenir. D'où vous vient ce besoin de vous mettre ainsi vous-mêmes sous le coup d'une parole austère? Ah! Messieurs, une chose m'explique votre concours; vous avez entendu dans cette parole le cri de vos cœurs et l'écho de vos pensées. J'ai dit tout haut ce que vous disiez tout bas. J'avais pour moi contre vous-mêmes le témoignage de vos âmes; et vous avez dit en appelant en témoignage cette droiture et cette simplicité de l'âme qui répond à la vérité : « Cette prédication est sévère, » mais elle est vraie; » et aussi grands que Louis XIV devant la vérité, vous avez dit : « Cet homme fait son devoir, allons l'entendre, » et puis, faisons le nôtre. »

Oui, Messieurs, faites le vôtre, et tout est sauvé; car tout, si vous le voulez, peut encore être sauvé, c'est ma seconde déclaration. Dieu me garde de vous laisser, en finissant, sous la tentation d'un désespoir. Messieurs, croyez-

le bien, je ne désespère ni de vous ni de votre siècle ; quand un peuple donne des spectacles comme celui que vous montrez en ce moment à mes regards, il a droit d'espérer encore. Un homme de ce temps a fait un livre singulier, appuyé tout entier, malgré les vérités qu'il renferme, sur une erreur fondamentale : *La fin du monde par la science*. Là, l'humanité est prédestinée par une sorte de calvinisme philosophique à des Progrès nécessaires, et à des catastrophes fatales comme résultat de ces Progrès. Nous repoussons cette pensée qui désespère l'humanité et insulte la Providence. Nous ne disons pas : La fin du monde par la science, la ruine de l'humanité par le Progrès matériel; nous disons avec l'Eglise et l'Evangile : Danger du monde par la concupiscence : décadence de l'humanité par le Progrès du sensualisme, de la cupidité, de l'orgueil et du luxe. Nous avons dû regarder et regarder encore le côté sombre du sujet : nous avons vu sur notre route les vapeurs, qui s'élevaient autour de nous du fond de toutes les concupiscences amassant à notre horizon des nuages chargés de foudre, et nous avons pu nous

écrier avec Bossuet : « Malheur à la terre, » malheur à la terre, encore une fois malheur » à la terre, d'où sort une si épaisse fumée, et » des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces » passions ténébreuses et d'où partent aussi » des éclairs et des foudres contre les corrup- » tions du genre humain (1) ! »

Mais, Messieurs, vous pouvez prévenir ces orages et conjurer ces foudres. Par de là ces sombres nuages, j'aperçois des horizons splendides éclairés par la pure lumière du Christianisme, et où s'épanouit dans la fécondité des vertus chrétiennes le véritable Progrès. Là est la face éminemment chrétienne, la face radieuse de notre sujet. Si Dieu nous donne de nous retrouver encore sous ces voûtes qui nous ont vus déjà tant de fois réunis dans l'amour et la vérité, nous parcourrons dans la joie ces régions lumineuses, et nous poursuivrons ensemble cette route royale du Progrès chrétien qui conduit l'humanité à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

(*La suite, voyez année* 1858.)

(1) Traité de la Concupiscence.

TABLE DES MATIÈRES.



